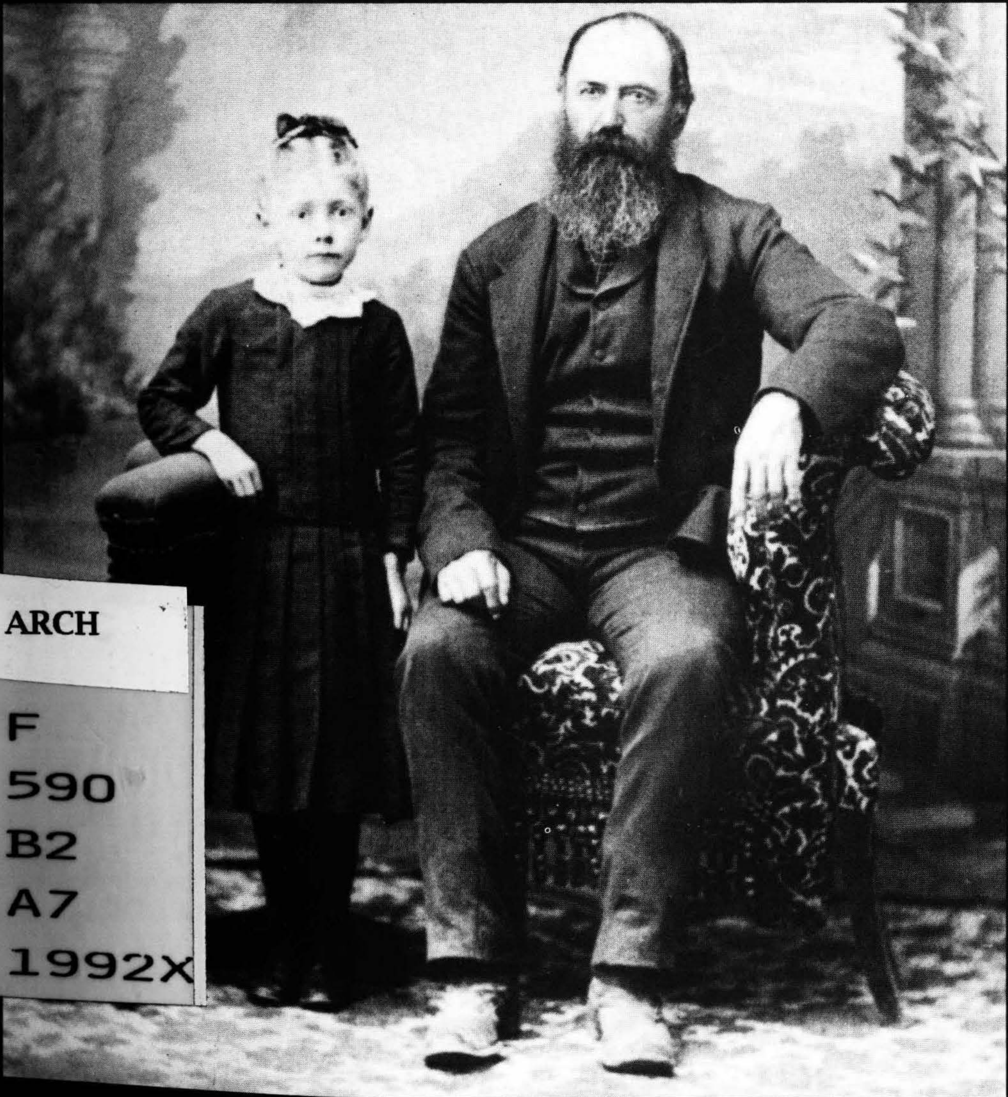
MÉMOIRE COLLECTIVE
Wallonie - Wisconsin
Les relations avant l'a.s.b.l.



ARCH
F
590
B2
A7
1992X

Photo de couverture :
François Petiniot and Minnie Petiniot. Photo Schneider, Green Bay.
(Coll. J. Jacqmot)

SPC

F
596
B2
A7
1992x

Wallonie - Wisconsin
MÉMOIRE COLLECTIVE

Les relations avant l'a.s.b.l.

publié par l'a.s.b.l. Wallonie -Wisconsin

REMERCIEMENTS

à tous les membres de l'asbl Wallonie-Wisconsin, mais surtout aux journalistes qui, par leurs écrits, ont permis à ce fascicule d'exister.

Notre gratitude s'adresse plus spécialement à Messieurs et Mesdames
Granius de Landen,
Jacqmot et Vanebosse de Grez-Doiceau,
Lorge de Gembloux,
Lurquin de Gozée,
Dejardin de Leuze-Longchamps,
M. Verdickt de Jodoigne,
Mme Lefèvre de Nivelles
et Melle Lempereur de Liège.

Il nous faut également rendre hommage à la mémoire de Marcel Copay qui, par ses écrits dans "Vers l'Avenir", retrace les premières relations entre la Wallonie et le Wisconsin.

***

Ce premier fascicule sur l'historique des relations entre la Wallonie et le Wisconsin s'articule autour des deux axes suivants :
* La retranscription d'anciens articles de journaux
* Le récit des premières rencontres avec nos cousins américains et des réceptions que nos villes et villages organisèrent en leur honneur.

***

Ceci constitue la sauvegarde d'une partie de nos archives principalement composées d'articles de journaux pour lesquels nous n'avons pas toutes les références indispensables à un travail scientifique.

PRÉFACE

En 1974, suite à un périple de trois semaines dans l'Est des USA, sur les conseils de Françoise Lempereur, je découvrais avec stupéfaction, mais avec une grande émotion, les "Wallons du Wisconsin". Ce séjour de quatre jours m'ayant laissé un souvenir éblouissant, je me suis dit, une fois rentré au pays, que ces contacts ne pouvaient pas rester sans lendemain. C'est ainsi qu'est née l'idée de l'asbl Wallonie-Wisconsin, laquelle sous l'impulsion dynamique et désintéressée de feu Lucien Léonard, son premier président, a, au fil des années, développé, resserré les liens de parenté et d'amitié entre les Wallons "do Vi Payis" et ceux des "Noù Payis".

Grâce à la ténacité et au dévouement du secrétaire Willy Monfils, la première partie de "cette mémoire collective" consacrée plus spécialement à l'historique des relations entre la Wallonie et le Wisconsin a pu voir le jour. Ainsi, les générations futures sauront que les habitants de la région de Namur et du Brabant wallon ont immigré à partir de 1853, qu'ils ont gardé à travers toutes ces années l'amour, les coutumes du vieux pays, mais surtout -fait unique au monde-, qu'ils ont su préserver comme une relique la langue wallonne de leurs ancêtres.

J. FERIR, ancien président.

1ère PARTIE

UN PEU D'HISTOIRE

Quelques dates repères

* **En 1930**, l'historien Fernand Danhaive relate dans sa plaquette "L'immortalité wallonne", la visite au Wisconsin de Mgr Heylen en 1928. L'abbaye des Prémontrés de De Pere (les blancs curés de Namur-Wisconsin), Rosière, Meux, Grand-Leez et Namur sont mentionnés.

* **En 1945**, Milo Coppersmith, un MP américain, règle la circulation au carrefour des Quatre coins à Namur en utilisant un wallon "inattendu".

* **En 1948**, l'abbé Cremers, curé de Grez-Doiceau écrit à William J. La Luzerne, consul de Belgique à Green-Bay, pour lui demander d'organiser une collecte destinée à l'achat de nouvelles cloches. 100 $ seront récoltés.

* **Les 6, 13 et 20 juin 1948**, le "Courrier de l'Entre-Sambre et Dyle" publie les échos de relations entre des Américains et leurs familles belges.

* **En route pour Rome en 1950**, dans le cadre de l'Année Sainte, Fred Vandries de Green-Bay fait halte quelques heures durant à Grez-Doiceau d'où était parti son grand-père. Malheureusement, la maison natale des Vandries, qu'il essayait de retrouver, avait été abattue quelques années plus tôt.

* **Suite à l'émission de Radio-Namur du 6 décembre 1953** "Les Wallons d'Amérique vous parlent", de nombreux articles sur le sujet paraissent dans la presse.

* **En 1961**, "Les Rélis namurwès" reçoivent le chanoine Jadin et un cousin d'Emines de retour d'un voyage au Wisconsin.

* **En 1969**, lors d'une soirée télévisée "La vie en rose" de Félix Rousseau et Ernest Montellier, une liaison duplex avec une télévision américaine met la salle en rapport avec les participants d'une "chije" en wallon se déroulant de l'autre côté de l'Atlantique.

* **A partir du début des années 70**, les échanges ont commencé à s'organiser et les groupes à revenir au "vi pays".

Tout commença en 1953, lorsque le 6 décembre, Radio-Namur diffusa une émission enregistrée dans une petite ville des Etats-Unis, par les descendants des Belges qui, au siècle dernier, émigrèrent au pays de l'oncle Sam. C'est alors, en effet, que beaucoup découvrirent l'existence de l'importante colonie belge du Wisconsin. Bien sûr des contacts avaient été maintenus, mais toujours particuliers, ils n'engageaient que quelques familles. L'émission, intitulée "Les Wallons d'Amérique vous parlent", ainsi que les articles que fit paraître au même moment, sur le sujet, Marcel Copay dans les colonnes de "Vers l'Avenir", furent à l'origine d'un vaste engouement à l'endroit de ces cousins d'Amérique. Les témoignages affluèrent, les gens fouillèrent leur passé familial, reconstituant leur généalogie, les contacts furent rétablis et des cousins se retrouvèrent par-delà l'océan.

Aujourd'hui, une asbl existe, cautionnant les relations entre la Wallonie et le Wisconsin. C'est de l'historique de ces relations que la présente brochure fait son propos.

Témoins de l'intérêt que suscitèrent les wallons du Wisconsin, nombre d'articles émaillèrent la presse locale. Aussi, est-ce à travers ces documents, vieux aujourd'hui de près de 40 ans, que nous irons à leur rencontre...

Le premier Belge qui visita le Wisconsin, était un religieux originaire de Ath. S'il posa le pied sur le sol américain en 1675, il fallut attendre 1853 pour voir arriver, à la suite de François Petiniot, les fondateurs de la colonie belge du Wisconsin. Il furent en effet 7 à 8000, entre 1853 et 1857, à vouloir d'une vie nouvelle, à rêver de terres fertiles et d'abondance. Tous étaient originaires du Namurois ou du Brabant wallon et plus particulièrement, de la zone sertie par les villes de Namur, Jodoigne, Wavre et Nivelles.

La traversée, longue et pénible, parfois fatale; le séjour aux "Premiers Belges", puis l'installation, là où il faut tout faire, -du défrichement à la construction de la cabane- rend compte des conditions de vie extrèmement difficiles que rencontrèrent les paysans wallons volontairement exilés. Des hivers rudes et une épidémie de choléra ajoutèrent aux épreuves. Mais la vie s'organisa, les premières récoltes furent engrangées, des villages aux noms bien de chez nous apparurent, et il fallut les administrer. Bref, la communauté belge trouva ses marques. Du "vi pays", elle conserva les coutumes, la langue et la nostalgie. Les Belges aimaient se retrouver entre eux, s'amuser, jouer au couyon. Longtemps cependant, ils vécurent repliés sur eux-mêmes.

De tout cela parlent avec force détails, les articles de Marcel Copay. Aux récits des pionniers s'ajoutent les témoignages de leurs descendants et quelques rapides aperçus de la vie "actuelle" (en l'occurrence, celle des années cinquante). Les exemples sont nombreux et c'est à travers eux que se dessine l'histoire de la communauté.

Il est un autre aspect que développent les coupures de presse reproduites dans le présent fascicule : ce sont les rencontres, les relations qui mirent en présence les cousins éloignés et ce, avant 1972, date à laquelle le premier retour organisé d'Américains du Wisconsin fut programmé.

Chapitre 1

Les Wallons en Amérique

DIX FAMILLES DE GREZ-DOICEAU ONT FONDÉ, EN 1853, LE PREMIER VILLAGE BELGE DU WISCONSIN

Le dimanche 6 décembre à 13h45, Radio-Namur diffusera une émission enregistrée dans une petite ville des Etats-Unis appelée Brussels, par les descendants de Belges émigrés au siècle dernier.

Il y a quelques semaines, nous avons consacré un article à ce message sympathique qui nous apporte la preuve que les Wallons d'Amérique continuent à employer la langue de leurs ancêtres. Nous disions que beaucoup d'habitants de Brussels portaient des noms tels qu'on en trouve encore chez nous. En effet, c'est du Namurois et du Brabant wallon que partirent, vers le milieu du XIXème siècle, les fondateurs de la colonie belge du Wisconsin.

Certaines familles belges sont encore aujourd'hui en rapport avec des cousins d'Amérique et des contacts individuels ont déjà eu lieu précédemment.

Désireux de documenter nos lecteurs sur le sort de cette communauté wallonne aux Etats-Unis, nous nous sommes mis en rapport avec M. John F. David, principal de l'école de Brussels, réalisateur de l'émission qui sera diffusée le 6 décembre.

M. David, qui n'est pas de descendance belge, travaille à Brussels depuis dix ans et a appris, dit-il, à connaître et à apprécier les braves gens de la localité. La préparation et la réalisation de l'émission ont abouti, ajoute M. David, à créer un sentiment de fierté chez les gens de Brussels et à susciter un vif intérêt pour les aspects de la culture belge.

Aussi, après avoir signalé la part prise dans le travail par le Révérend Milo Smith, de la paroisse St-François Xavier, à Brussels, M. David exprime-t-il l'espoir que cet échange d'idées et de salutations pourra se poursuivre.

Champion et Rosière aux U.S.A.

Brussels n'est pas le seul village américain qui ait été fondé par des Belges. Ceux-ci se sont installés dans les comtés de Door, Brown et Kewaunee, qui font partie de l'Etat de Wisconsin. L'ensemble de ce territoire s'appelle aussi Green Bay, du nom d'un golfe du lac Michigan au bord duquel il est installé et d'une ville ainsi nommée.

Nombre de villages nouveaux furent baptisés d'après les patelins belges quittés par les immigrants.

C'est ainsi que l'on trouve là-bas Champion, Walhain, et Rosière, parmi d'autres localités aux noms bien américains comme Sugar Bush et Bay Settlement.

Ainsi les Belges immigrés perpétuaient le souvenir de leur village natal.

En 1933, M Hjamar Rued Holand publiait pour la Société historique du comté de Door un livre intitulé "Wisconsin's Belgian Community". L'auteur déclarait dans son avant-propos: "Il s'agit d'un groupe spécialement intéressant car c'est la seule colonie belge importante du Nord-Ouest, remarquablement dense et gardant la langue, les coutumes et les caractéristiques de son pays d'origine mieux que n'importe quelle autre colonie d'origine étrangère".

A l'époque où ce livre fut écrit, on trouvait encore des vieillards approchant la centaine et qui, enfants, étaient arrivés avec leurs parents dans ce pays sauvage couvert de forêts où vivaient encore les Indiens.

Par eux, et par divers documents qui ont été conservés, on a pu reconstituer l'histoire des pionniers belges aux Etats-Unis.

Le prospectus de François Petiniot

Le premier Belge qui visita le Wisconsin était un religieux originaire de Ath, le père Louis Hennepin. Il arriva en Amérique en 1675 et se joignit, quatre ans plus tard, à l'expédition de Robert La Salle pour l'exploration du Mississipi. Il fut le premier à décrire les chutes du Niagara près desquelles La Salle fit construire un bateau pour explorer les Grands Lacs.

Le bateau alla accoster à la péninsule de Door County et se perdit corps et biens au retour. Mais le père Hennepin était resté à terre et, au cours de ses voyages, il parcourut cette contrée qui allait devenir , près de deux siècles plus tard, le point de ralliement de nombreux Belges.

Au début de 1853, un fermier de Grez-Doiceau (Brabant wallon), nommé François Petiniot, passant par Anvers, trouva dans un café de la ville, un prospectus en flamand rédigé par les soins de l'Office d'Immigration nouvellement créé au Wisconsin. Cet alléchant papier offrait aux amateurs des milliers de kilomètres carrés de terre fertile au prix modique de 1 dollar 25 l'acre (environ 40 ares).

Séduit par cette perspective, Petiniot rentra chez lui. Le soir, à la chandelle, avec des parents et voisins, il parlait de ce pays de rêve où la terre s'offrait aux audacieux.

Ils furent neuf de ce petit village qui se décidèrent à partir avec lui. Ces hommes, qui allaient fonder aux U.S.A. une colonie belge, forte aujourd'hui de plus de 30.000 habitants étaient, outre François Petiniot, Jean Martin, Philippe Hanon, Joseph Moreau, Etienne Detienne, Adrien Masy, Lambert Bodart, Joseph Jossart, Martin Paque et Jean-Baptiste Detienne.

La traversée du "Quennebec"

Au mois de mai 1853, les émigrants, ayant vendu leurs biens, s'embarquèrent, à Anvers, à bord du Quennebec". Le voyage coûtait 35 dollars pour toute personne au-dessus de douze ans et chacun était tenu d'emporter des provisions pour dix semaines.

En fait, le bateau mit sept semaines pour atteindre New-York et les derniers jours furent pénibles par suite de la rareté de l'eau et des vivres. Le "Quenebec" traversa plusieurs violentes tempêtes et les gens de Grez-Doiceau se crurent plus d'une fois arrivés à leur dernière heure. Un jour le grand mât fut brisé par les éléments déchaînés.

A l'arrivée en Amérique, les Belges se joignirent à un groupe de Hollandais qui débarquaient du même navire et gagnèrent le Wisconsin par les Grands-Lacs. Ils arrivèrent

à Sheboygan, centre d'une importante colonie hollandaise et s'y trouvèrent vite très malheureux de ne voir personne qui parlât leur langue.

Un Canadien français, rencontré par hasard, leur conseilla de se rendre à Green Bay où, disait-il, près de la moitié de la polulation était française. Petiniot et ses compagnons trouvèrent, en effet, cette ville fort agréable. Ils y laissèrent leurs familles durant quelques jours, le temps pour eux de se mettre en quête de terrains. Ils trouvèrent ce qu'ils cherchaient près du village de Kaukauna , à vingt milles au sud-ouest de Green Bay.

Mais quand, après avoir pris accord avec l'agent territorial du Gouvernement, ils revinrent à Green Bay pour y chercher leurs familles et leurs maigres possessions, ils trouvèrent le petit groupe de Belges plongé dans la désolation. Un des enfants de Philippe Hanon était mort la veille des suites de maladie.

Cet événement allait jouer un rôle déterminant dans l'histoire des Belges du Wisconsin.

"Aux Premiers Belges"

Le jour de l'enterrement du petit Hanon, le prêtre officiant reçut la visite d'un de ses confrères, le père Edouard Daems, curé de Bay Settlement, à dix mille au nord-est de Green Bay.

Le père Daems était belge et ses compatriotes le reçurent à bras ouverts. Quand il apprit leur projet d'aller s'établir à Kaukauna, il leur conseilla de venir dans sa paroisse où la terre était bonne et où ils pourraient accomplir leurs devoirs religieux comme en Belgique.

Les émigrants partirent à pied, précédés par le cheval et la charrette du père Daems. Celui-ci les accompagna dans une nouvelle tournée de prospection qui amena les pionniers plus loin encore de la civilisation. Dans la forêt, ils choisirent un emplacement qui fut longtemps appelé "Aux Premiers Belges" et se nomme aujourd'hui Robinsonville.

Les hommes se mirent au défrichage et à la construction de cabanes. Le travail était pénible et les récoltes , qui rapporteraient de quoi vivre, n'étaient encore que de lointaines perspectives.

Mais tous ces gens étaient d'une trempe peu ordinaire. Leurs lettres au pays ne contenaient que des rapports optimistes. En Amérique, disaient-ils, on n'avait pas besoin d'argent pour réussir. La terre était fertile, le gibier abondant et le climat parfait. Avec deux bras solides, on pouvait faire son chemin.

Ces lettres, qui passaient sous silence bien des inconvénients de la vie en pleine nature sauvage, furent reçues en Belgique avec curiosité et intérêt. dans tout le nord du Namurois et le Brabant Wallon, des centaines de villageois se mirent en devoir de suivre l'exemple des gens de Grez-Doiceau.

On se passait les messages d'Amérique de main en main, d'un village à l'autre et l'enthousiasme se propageait comme une fièvre maligne. Ainsi fut lancé le mouvement d'émigration qui allait créer l'imposante colonie du Wisconsin.

Marcel COPAY. Vers l'Avenir, 26.11.1953, p. 3

UNE ÉPIDÉMIE DE CHOLÉRA ET LES DIFFICULTÉS RENCONTRÉES PAR LES PIONNIERS ONT ARRETÉ, EN 1857, L'ÉMIGRATION VERS LE WISCONSIN

La vie de fermier dans les forêts du Wisconsin en 1853 n'avait rien d'idyllique. Les braves gens de Grez-Doiceau, qui avaient quitté leur Belgique natale pour devenir citoyens du Nouveau Monde, étaient heureusement bâtis sur le modèle de ces pionniers de tous les pays qui ont fait la grandeur de l'Amérique.

Tout en défrichant leurs terres, ils édifiaient les cabanes de rondins destinées à les abriter. On cuisinait sur des feux en plein air et souvent des Peaux-Rouges venaient mendier un peu de nourriture.

D'abord inquiets en présence des Indiens, les Belges finirent par s'accoutumer à cet étrange voisinage. Au surplus, les indigènes étaient pacifiques. Ils apprirent aux immigrants à récolter le sirop d'érable, friandise appréciée qui fit la joie des enfants aux "Premiers Belges".

A l'automne 1854, ce fut la grande affluence dans le petit village. Les lettres encourageantes des premiers émigrés commençaient, en effet à porter leurs fruits et de nombreux autres colons, après avoir vendu leurs terres en Belgique, avaient pris le grand départ.

Petiniot et ses amis retrouvèrent avec joie des parents et des amis qu'ils croyaient avoir quittés pour toujours.

Hélas, les nouveaux venus apportaient avec eux les germes du choléra. Une terrible épidémie se déclara, fauchant des familles entières. Des gens en bonne santé le soir, étaient trouvés morts le lendemain matin, le visage noirci.

La paroisse du Père Daems était tellement étendue qu'il lui était impossible d'être présent à toutes les inhumations. La plupart des malheureuses victimes furent hâtivement enterrées sans cérémonie dans quelque coin de la grande forêt américaine.

Drames de la mer

En Belgique, cependant, le mouvement d'émigration ne cessait de croître. C'est par centaines que nos compatriotes se préparaient à quitter une terre où les conditions de vie dans les campagnes étaient loin d'être agréables.

Mais les candidats au voyage d'Amérique devaient économiser, sou par sou, l'argent nécessaire pour se lancer dans l'aventure. La nouvelle des ravages causés par le choléra dans la jeune colonie belge du Wisconsin en découragea quelques uns, mais, au printemps de 1856, ils étaient quelques milliers à attendre, à Anvers, le départ des navires.

Un des bateaux coula en plein Atlantique, causant la mort de plusieurs centaines de Belges. A bord d'un autre vaisseau, le "David Otley", soixante émigrants sur deux cents moururent de dysenterie pendant la traversée. Quant au "Lacedemon", démâté par une tempête, il dériva pendant longtemps avant de pouvoir rentrer à Flessingue. Les passagers

prêtèrent la main aux pénibles travaux de réparation, mais dépensèrent leurs derniers sous à l'achat de nouvelles provisions. Malgré tout, de nombreux Belges arrivèrent au Wisconsin. Après un court séjour aux "Premiers Belges", ils s'égaillèrent dans les environs, occupant de larges morceaux de comtés de Door, Brown et Kewaunee. C'est de cette époque que date la fondation des villages de Champion, Tonet et Walhain (Kewaunee County); Rosière, Marchand, Misère et Brussels (Door County). Les autres endroits où s'établirent les Belges portaient déjà des noms anglo-saxons comme Sugar Bush, Bay Settlement, Dyckesville, Lincoln ou Fairland ou bien furent débaptisés par la suite.

La fin d'une émigration

Au lendemain d'un voyage pénible, dépourvus d'argent et manquant souvent de l'esprit de conquête qui caractérisait les premiers pionniers, les nouveaux arrivants ne furent point à la fête. Le travail était rude et la vie dans les forêts fort primitive. Beaucoup n'auraient pas demandé mieux que de rentrer en Belgique. Mais il ne leur restait plus que leurs bras et la terre qu'ils avaient achetée à bas prix ou même qu'ils occupaient en "squatters", attendant les premières récoltes qui leur permettraient de payer.

Cette fois, les lettres qui partaient vers la Belgique ne contenaient guère que des plaintes. Elles n'arrivèrent pas à temps pour empêcher une nouvelle émigration massive en 1857, mais, dès que furent connues les désillusions et les misères des "Américains", le mouvement qui soulevait les campagnes wallonnes cessa comme par enchantement.

Il est malaisé d'établir les villages d'origine des émigrants de 1854, 1856 et 1857. Dans certains documents, on trouve les noms de Grez-Doiceau, Petit-Rosière, Grand-Rosière, Thorembais-les-Béguines, Grand-Leez, Champion, mais les registres du cadastre de l'époque ne mentionnent que les identités des immigrants. D'après les statistiques, les colons belges venaient des provinces de Namur (50%), Brabant (40%) et Hainaut (10%). Il semble qu'ils provenaient approximativement de toute la région comprise entre Namur, Wavre, Nivelles et Jodoigne.

Peut-être certains de nos lecteurs possèdent-ils des documents familiaux qui pourraient nous renseigner sur le point de départ de quelques-uns des Belges partis pour le Wisconsin il y a cent ans.

Les mémoires d'un pionnier

En 1923, à Brussels, mourait un vieillard de 93 ans, M. Constant Delveaux, fils de M. Ferdinand Delveaux, né à Grez-Doiceau en 1830.

Le défunt avait quitté Anvers le 18 mars 1856 à bord du "Lacedemon" dont nous avons conté plus haut les mésaventures. Il était donc âgé de 26 ans au moment de son arrivée en Amérique. Trois ans avant sa mort, à la demande de son curé, le Père Gloudemans, il écrivit une relation de son voyage et des vicissitudes rencontrées par les pionniers.

Constant Delveaux se rappelait fort bien la tempête qui avait supris le "Lacedemon" peu après son départ. Les réparations à Flessingue demandèrent 23 jours, mais le voyage se déroula ensuite sans incident. Le navire arriva à Québec le 12 mai 1856. Les émigrants gagnèrent successivement Montréal, Toronto et traversèrent le lac Michigan pour arriver à Green Bay.

Etienne Dandoy, gendre de Ferdinand Delveaux, Alexis Franc et François Patris faisaient partie de ce groupe d'émigrants qui se fixa d'abord provisoirement "Aux Premiers Belges". Patris et Franc, qui demeuraient à huit heures de marche de Grez-Doiceau, s'étaient mis d'accord depuis longtemps avec la famille Delveaux pour entreprendre ensemble cette aventure.

Patris avait une lettre de recommandation à l'adresse d'un avocat nommé Houte qui demeurait à Green Bay. Celui-ci les mit en rapport avec l'agent territorial qui leur trouva des terrains aux abords de ce qui est aujourd'hui la ville de Brussels.

Les hommes du groupe prirent possession des emplacements et y logèrent dans des cabanes faites de branchages. La première nuit, il plut tellement que les canons de leurs fusils se remplirent d'eau.

Patates gelées et crise financière

Amener les bagages jusqu'à la nouvelle concession fut un premier problème, Delveaux et ses amis avaient planté des pommes de terre à leur arrivée "Aux Premiers Belges". Le transfert se fit en novembre et les précieux tubercules de cette première récolte, débarqués d'un navire pendant la nuit, furent complètement gelés.

Des compatriotes vinrent des "Premiers Belges" pour aider les nouveaux habitants de Brussels à construire leurs demeures de bois.

Puis il fallut défricher pour agrandir sans cesse la surface cultivable et établir des pistes de rondins pour traverser les marais. On sema du blé, mais, avant même que celui-ci n'eût germé, Delveaux et ses amis avaient dépensé tout leur argent. Pour acheter de la farine, les colons se mirent à la fabrication de bardeaux qu'il fallait porter à dos d'homme jusqu'au lac pour les vendre. Même les enfants, tout au long d'un dur hiver, furent astreints à ce pénible travail.

De Belgique, la famille Delveaux avait apporté des meules dont elle se servit pour moudre son blé. Bientôt, de nombreux Belges vinrent apporter du grain à ce moulin improvisé qui dut marcher la nuit à la lueur des feux de bois.

Mais une crise financière vint encore compliquer la vie des Belges du Wisconsin. Les banques s'effondraient et les billets perdaient de leur valeur.

Pour accompagner leur pain sec, les colons allaient à la chasse et à la pêche.

En 1857, d'après les mémoires de Constant Delveaux, plusieurs autres Belges vinrent s'établir à Brussels. Il cite Antoine Woineaux, François Gilson, Pierre Bave, François Springlaire et Joseph Quatremont, mais sans préciser d'où venaient ces nouveaux émigrants.

Un autre pionnier, Félix Englebert, qui était âgé de 17 ans à son arrivée dans le Wisconsin, a raconté que ses parents, en 1856, n'avaient pu prendre possession de leurs terres qu'en novembre. Tout était recouvert de neige et les cahutes de branchages n'offraient guère de protection contre le froid. Elles n'empêchaient pas non plus les ours et les loups de venir prélever leur part des provisions familiales.

Les premières maisons de bois étaient fort rudimentaires. Il n'y entrait guère de clous et, pour les cheminées, on assemblait avec de l'argile des pierres transportées parfois de très loin.

Le défrichage de la forêt était pénible. Il fallait brûler, faute de marché, tous ces arbres qu'on abattait avec peine.

Beaucoup de colons restaient des semaines sans manger de pain. Il n'y avait ni lait ni beurre et le menu était surtout composé de poissons et d'oignons. Au printemps, laissant le blé en herbe à la garde des femmes et des enfants, de nombreux Belges partirent chercher du travail dans les villes.

Après les moissons, il fallait faire de nombreux kilomètres pour aller faire moudre son grain. Et, toujours, on fabriquait des bardeaux. Il en sortit quatre millions de Brussels en 1868.

La mortalité était grande chez les pionniers, surtout parmi les enfants et les morts devaient être portés à Bay Settlement pour y être enterrés.

Pendant des années encore, ignorée du reste du monde, méprisée par des voisins avec lesquels elle n'entretenait par de rapports, la colonie belge du Wisconsin allait vivre durement et pauvrement.

Mais ces hommes et ces femmes en sabots, ardents à l'ouvrage et pleins de gaîté, allaient cependant, avec une belle ténacité, gagner leur place au soleil en triomphant de tous les obstacles.

Marcel COPAY. Vers l'Avenir, 29.11.1953, p. 3.

EN OCTOBRE 1871, UNE TORNADE DE FEU DÉVASTAIT LA COLONIE BELGE DU WISCONSIN, FAISANT UN MILLIER DE MORTS

Pour les Belges arrivés en Amérique et jetés dans les forêts sauvages du Wisconsin aux environs de 1850, la vie n'avait rien de particulièrement folâtre. Nous avons dit combien les débuts exigèrent de courage.

Quand les premières moissons furent récoltées, le problème se posa de transformer le blé en farine. Les seuls moulins existants se trouvaient à Algoma et à Bay Settlement. Cela représentait, pour tous les colons, un nombre respectable de kilomètres à couvrir à travers bois.

Les femmes des pionniers, dont l'endurance ne le cédait en rien à celle des hommes, se chargeaient du transport du grain et de la farine. Elles se coiffaient du coin de leur sac qui contenait un boisseau et abattaient gaillardement leurs vingt ou trente kilomètres sur la journée.

L'histoire locale a gardé le souvenir de Séraphine Lempereur qui, revenant du moulin de Bay Settlement au village nommé Union, fut poursuivie par une bande de loups auxquels elle abandonna son sac de farine pour chercher le salut dans la fuite.

Un jour que la femme de Cornelius Massart, de Rosière, avait dû parcourir cinquante-deux miles pour aller au moulin, son mari trouva deux grosses pierres qu'un de ses voisins, Louis Coisman, lui tailla en forme de meules. Bientôt, ce moulin improvisé fonctionna au grand contentement du village tout entier.

Les sabots que portaient les Belges ont fort intéressé les folkloristes américains. Ceux-ci remarquèrent que les sabots des femmes, plus bas et plus légers que ceux des hommes, étaient maintenus par des lanières. Parmi les premiers pionniers se trouvaient d'ailleurs plusieurs sabotiers qui fabriquaient de fort jolis sabots peints et sculptés.

Quand les Belges vont aux urnes

Vivant entre eux au fond des bois, ne connaissant pas la langue anglaise, les Belges vécurent quelque temps ignorés du reste du pays. Les pouvoirs publics ne leur apportaient aucune aide et ils n'avaient ni routes, ni écoles. Un membre d'une des familles de Grez-Doiceau arrivées en 1853, Xavier Martin, allait apporter remède à cette situation. Intelligent, et dynamique, Xavier Martin revint aux "Premiers Belges" en 1857 après avoir passé, à Philadelphie, quelques années au cours desquelles il avait étudié l'anglais.

Frappé de voir l'indifférence avec laquelle les autres colons traitaient ses compatriotes, il se fit le champion du système électif selon lequel les charges sont distribuées en Amérique. Comme la plupart des emplois publics sont attribués par voie d'élection, il se rendait bien compte que les Belges, en majorité écrasante, pouvaient prétendre à occuper d'innombrables postes de direction et en faire bénéficier tout le monde.

Les Belges, qui n'avaient jamais fait usage de leur droit de vote, suivirent d'enthousiasme les suggestions de Xavier Martin. Au jour fixé pour les élections, 230

Belges, en rangs par deux, gagnèrent le bureau de vote distant de dix miles. Au grand désespoir de ceux qui se voyaient déjà occupant les emplois publics, tous les postes furent enlevés par les candidats de la colonie belge. Xavier Martin, pour sa part, fut élu directeur d'école et juge de paix.

A dater de ce jour, de Green Bay à Sturgeon Bay, les Belges ne laissèrent à personne d'autre qu'eux-mêmes le soin d'administrer les affaires de leurs villages.

L'époque des scieries

Quelques années plus tard, cependant, l'établissement de nombreuses scieries dans la région amena des troubles politiques.

La nation américaine commençait à consommer beaucoup de bois de construction et les forêts du Wisconsin en recélaient de larges quantités. Les Belges y trouvèrent financièrement leur compte car désormais, ils pouvaient vendre au lieu de les brûler les arbres qu'ils abattaient pour agrandir leurs cultures.

Mais les compagnies forestières et les patrons de scieries, désireux de gagner beaucoup d'argent ne payaient pas de bon cœur les taxes réclamées par les administrations locales. Aussi, s'efforcèrent-ils de faire occuper les postes publics par des hommes à leur dévotion. Ils y arrivèrent très souvent en faisant pression sur leurs ouvriers, en offrant généreusement à boire aux électeurs et en engageant des hommes de main qui empêchaient les honnêtes gens de voter.

Cependant, vers 1859, une route fut créée, reliant Green Bay à Sturgeon Bay, tout le long de la côte. Un bureau de poste fut ouvert à Sugar Creek et on dit même que le premier facteur se pendit de désespoir après avoir perdu un sac de courrier.

Ce bureau de poste et un petit magasin furent longtemps les seuls lieux publics connus des Belges. En 1861, un nommé François Pierre, ouvrait un café au village de Brussels qu'on appelait aussi Five Corners (Cinq coins). François Pierre se vit confier un second bureau de poste qu'il géra durant trente-huit ans et que son fils, Jules Pierre, reprit après lui.

Une atmosphère de fin de monde

Grâce à la vente des bois, la prospérité commençait à régner chez les Belges et beaucoup donnaient raison aux premiers immigrants dont l'enthousiasme avait provoqué tant de départs. Les étables se peuplaient, les champs s'agrandissaient et un avenir riant apparaissait aux colons.

C'est dans cette atmosphère de joie que survint une épouvantable catastrophe, la grande tornade de feu du 8 octobre 1871. L'été de cette année-là avait été excessivement sec. La terre se craquelait et des incendies de forêt éclataient un peu partout. Les rondins qui pavaient les chemins brûlaient aussi et l'air dans tout le pays était suffocant. La nuit, l'horizon entier s'éclairait des mille lueurs des feux couvant dans les bois et les marais.

Le dimanche 8 octobre dans la soirée, une tornade frappa, provoquant une véritable

explosion de flammes dans une atmosphère de fin du monde. En quelques instants, les flammes avaient fait un millier de morts et privé quatre mille personnes de leur toit.Les forêts, les maisons, les magasins, les étables et les troupeaux, les granges et les récoltes, tout fut réduit en cendres. La colonie belge tout entière était ruinée. Routes bloquées et ponts brûlés retardèrent l'arrivée des premiers secours envoyés par les cités de la Nouvelle-Angleterre et les magasins militaires de Washington. Nourris et vêtus, les sinistrés belges se remirent aussitôt à l'ouvrage. Acceptant cette cruelle épreuve avec un courage extraordinaire, ils rebâtirent leurs maisons et leurs églises, s'acharnant à rendre à leur pays d'adoption le visage riant qu'ils lui avaient déjà donné au prix de rudes efforts.

La brique remplace le bois

Aujourd'hui encore, à mi-chemin entre Brussels et Sturgeon Bay, existe un mémorial qui rappelle la tragédie de 1871. Ce site, connu sous le nom de "Tornado Park", encadrait à l'époque le petit village de Williamsonville dont soixante habitants sur les soixante-sept qu'il comptait trouvèrent la mort dans les flammes.

A Brussels, cent trente personnes périrent. A Union, treize personnes qui logeaient dans une scierie furent surprises par l'incendie. Deux seulement échappèrent en se réfugiant dans un réservoir d'eau où ils manquèrent d'être bouillis tandis que les bâtiments flambaient au-dessus de leurs têtes.

Dans les comtés de Door et de Kewaunee, la destruction fut aussi complète. Une partie des villages de Union et Gardner fut miraculeusement épargnée.

Au lendemain de ce drame, les Belges se souvinrent des maisons de leur pays, pétrirent l'argile et bientôt les maisons, les écoles, les magasins, les églises en belles briques rouges s'élevèrent dans tout le pays. Ainsi la "Nouvelle Belgique" prit aux yeux de tous un air plus familier.

Des listes des dommages subis par les colons ont été dressées à l'époque. Elles révèlent l'existence à Brussels, de Toussaint Dachelet, Francis Denis, Eugène Renquin, Alexandre Meunier, Louis Gaspard, Charles Mignon, Clément Bassine, Jean-Baptiste Denamur, Constant Flémal, Eugène Delforge, Léopold Lefèvre, Félicien Maccaux, Joseph Piette, Jean Fauville, Eloi Meunier, Francis Spinglaire, Antoine Virlée, Prosper Nazé et d'autres dont tous les biens furent incendiés. Le village comptait un docteur Antoine, dont la pharmacie fut détruite et neuf familles entières périrent en même temps.

Une colonie de braves gens

A Union, la liste des sinistrés porte les noms de François Delvaux, William Laluzerne, William Gérondale, Emile Befays, Gustave Pensis, Martin Collart, Francis Connard, Gaspard Duvy, Charles Geulette, Jean Dejean et Pierre Jenquet.

D'autres Wallons habitant Gardner ont également été cités. Ils s'appelaient Gigot, Tricot, Corbisier, Henquinet, Robin, Laviolette, Lalune, Neuville, Delsipée ou Dalemont.

Tous ces braves gens, au lendemain d'un drame sans précédent, se resserrèrent plus encore dans un même amour de leur pays natal et de ses coutumes dont la survivance leur faisait paraître l'exil moins pénible.

Leur gentillesse, leur gaîté, leur ardeur à l'ouvrage allaient concquérir les cœurs de ceux qui les approchaient. Plusieurs voyageurs américains ont pris plaisir à découvrir les caractéristiques de la colonie belge. Tous ont noté l'esprit hospitalier des Belges et leur goût pour les réjouissances qui accompagnent les baptêmes, les mariages et les anniversaires.

L'un d'eux a compté avec stupéfaction 2000 tartes dans un hameau de trente habitants un jour de kermesse.

Un autre a noté une expression française "crever de rire" en disant que cette phrase ne pouvait avoir été créée que pour les Belges parce qu'ils étaient constamment occupés à la mettre en pratique.

N'est-ce pas sympathique ce trait qui nous révèle l'esprit de nos cousins du Wisconsin? Ils sont restés proches de nous et les contacts qui se renouent à l'occasion du récent message radiophonique envoyé par les gens de Brussels nous permettront d'en juger mieux encore.

Marcel COPAY. Vers l'Avenir, 02.12.1953, p. 3.

EN SOUVENIR DU PAYS NATAL, LES BELGES DU WISCONSIN ONT PLANTÉ DES "MAIS" ET BATI DES CHAPELLES

Pour des exilés, même volontaires, même très heureux dans leur pays d'adoption, le souvenir du pays natal, des amis et des parents abandonnés, est la base de bien des tristesses. Les Belges qui allèrent se fixer dans le Wisconsin il y a cent ans avaient, certains jours où pesait la fatigue, où les difficultés se succédaient, bien des raisons d'être nostalgiques.

Mais tout cela leur paraissait moins pénible parce qu'ils n'étaient pas isolés. Le Belge est réputé sociable et nos émigrants puisaient un grand réconfort à se retrouver entre compatriotes, à s'entraider, à parler la même langue.

Leur nombre leur permit de transplanter aux Etats-Unis un véritable morceau de Belgique. C'est ainsi qu'après cent ans, dans un coin du Wisconsin, on trouve encore des gens parlant wallon. C'est ainsi que des coutumes, tombées chez nous en désuétude, ont été longtemps maintenues telles qu'elles étaient pratiquées au siècle dernier.

Quelques années avant la dernière guerre, un historien américain signalait que dans le territoire du Wisconsin habité par les Belges, on avait l'habitude d'aller, le 1er mai (May Day) planter devant les demeures des citoyens récemment élus, des "maïs" (maypoles) constitués par des arbres dépouillés de leur branches basses et ornés de rubans et d'un drapeau américain. Ce témoignage de sympathie et d'allégeance recevait une réponse sous la forme de quelques tonneaux de bière dont chaque élu faisait cadeau à ses amis. Et la boisson chère à tous les Belges rafraîchissait les gosiers des danseurs car on s'empressait de célébrer l'événement par un bal.

Une colonie catholique

Parmi les premiers Belges qui s'embarquèrent pour l'Amérique, il y avait plusieurs protestants. La chose a été démontrée de façon indiscutable par M. Antoine De Smet, conservateur adjoint à la Bibliothèque Royale de Belgique qui, nous l'avons déjà dit, a consacré de minutieuses études à l'histoire de cette émigration. Dans "Wavriensia", bulletin du cercle historique et archéologique de Wavre et de la région, M. De Smet a publié, cette année, un intéressant article à ce sujet. Il y relate notamment la fondation par les protestants belges de l'église presbytérienne de Robinsonville en 1861. Cependant, dans leur majorité, les milliers de Belges qui partirent en Amérique, il y a cent ans, étaient catholiques et leurs descendants le sont encore. Les diverses paroisses de la région sont aujourd'hui administrées par des Prémontrés de l'abbaye Saint-Norbert à West De Pere, Wisconsin.

Aux premières années de leur installation, les colons avaient peine à accomplir leurs devoirs religieux. Le seul prêtre à cette époque, Father Daems, allait d'un village à l'autre pour dire la messe, célébrer les baptêmes, les mariages et les enterrements.

Le Père Daems, né près de Diest en 1826, était arrivé en Amérique en 1851. En mai 1852, il s'était installé à Bay Settlement où vivaient des émigrants français et c'est là que fut érigée la première église catholique du Wisconsin.

Nommé vicaire général du diocèse de Green Bay, le Père Daems mourut à Bay Settlement le 12 février 1879. Pour les pionniers belges, il avait été une véritable providence et son arrivée dans les villages des bois était toujours saluée par des explosions de joie.

Eglises et chapelles

Peu à peu, cependant, l'immense paroisse de Bay Settlement, dédiée à la Sainte-Croix (Holy Cross) fut subdivisée à mesure que se bâtissaient les églises.

La première, l'église Saint-Hubert, fut bâtie à Rosière et détruite par la tornade de feu de 1871. Elle fut rebâtie et est aujourd'hui une des plus belles du pays.

En 1933, M. Hjamar Rued Holland dans son livre "Wisconsin's Belgian Community" signalait l'existence de quatorze églises catholiques: Sainte-Croix, à Bay Settlement; Saint-Hubert, à Sugar Bush; Saints-Pierre et Paul, à Green Bay (Brown County); Saint-Martin, à Tonet; Saint-Amand, à Walhain; Saint-Louis, à Dyckesville;Sainte Odile, à Thiry Daems; Saint-Pierre, à Lincoln (Kewaunee County); Saint-Hubert, à Rosière, et Saint-François-Xavier, à Brussels (Door County).

En 1894, l'église Saint-Jean-Baptiste, à Gardner (Door County) fut détruite par le feu. Son cimetière est encore un objet de curiosité. En effet, il a fallu, lors de sa création, -le sol étant rocailleux à faible profondeur- déverser des tonnes de terre entre quatre murs pour l'établir. C'est, en somme, un cimetière artificiel.

Dans tout le pays, on a bâti de nombreuses chapelles au bord des chemins ou aux carrefours. On y va les soirs de mai réciter le chapelet et on y fait des neuvaines pour obtenir une grâce. Les premiers Belges, trop éloignés de leurs églises, aimaient venir prier devant ces petites chapelles semblables à celles qui jalonnent nos campagnes et disent leur foi naïve mais forte.

Le jeu de "couyon" a émigré aussi

Comme ici, les Wallons d'Amérique font les Rogations et ces processions ont étonné et charmé bien des Américains. La légende parle même d'une apparition de la Vierge, qui aurait eu lieu le 15 août 1858 et dont aurait bénéficié une jeune fille de 13 ans, nommée Adèle Brice, qui rentrait aux "Premiers Belges" après avoir assisté à la messe à Bay Settlement, à huit miles de distance.

A cet endroit, une chapelle fut érigée, puis une église que les flammes respectèrent lors du grand feu de 1871. Aujourd'hui une école y a été ajoutée et c'est un endroit de pèlerinage fort connu. Chaque année, le jour de l'Assomption, des milliers de fidèles s'y rassemblent.

Mais les Wallons d'Amérique, s'ils sont bons chrétiens et rudes travailleurs, n'en sont pas moins de joyeux drilles et ils savent encore faire honneur à un bon verre de bière. La loi de prohibition, qui a fait de l'Amérique un pays sec pendant de nombreuses années, était considérée par eux comme une atteinte à la liberté humaine. Que diraient-ils de notre "loi des deux litres"?

Ils le montrèrent bien lors de certaines élections en donnant leurs voix en masse aux candidats favorables à la liberté de l'alcool.

M. Hjalmar Rued Holland a noté avec amusement les rassemblements qui s'effectuaient dans les cafés (saloons) à l'issue de la messe du dimanche. On y échangeait, dit-il, les nouvelles de la semaine et on y jouait un petit jeu innocent de "conion".

Sans crainte de nous tromper, nous pouvons dire qu'il s'agissait de parties de "couyon", jeu toujours en honneur dans notre Wallonie et qui s'est transplanté en terre américaine.

Le caractère des Belges

La kermesse annuelle, fête qui marquait la fin de la moisson, est longtemps restée dans les mœurs des Belges du Wisconsin. On y dansait le quadrille en plein air sous la conduite des capitaines de jeunesse portant les rubans de couleurs, insignes de leurs fonctions. Courses à pied, courses de chevaux, mâts de cocagne et abattage de l'oie figuraient aussi au programme des réjouissances de ces journées au cours desquelles on faisait des tartes à la douzaine. On accourait des villages voisins à chaque kermesse et c'était la grande liesse entre parents et amis; Et M. Holland cite ce quatrain que nous traduisons:

"Là où résonne le langage des Belges.

Là où sont chantés les hymnes et les chants des Belges.

C'est le pays entre tous les pays.

Où les cœurs lient moins que les mains qui s'étreignent."

Les Belges, a noté M. Holland, dans son livre, ont très bon cœur. Mais il y a chez eux un entêtement qui amène de fréquents procès pour des questions futiles. Mais ce sont de bons citoyens, sobres et travailleurs, aimant leur foyer. Bien que méfiants à l'égard de tout ce qui est neuf, ils savent marcher avec le progrès quand celui-ci leur paraît logique et profitable. Ils se montrent charitables et leur générosité fut grande au cours de la première guerre en faveur de la Belgique. Des envoyés du Gouvernement belge vinrent les remercier à Green Bay, en 1917, et ce fut l'occasion de grande réjouissance.

Et nous ne pouvons manquer de citer cette phrase qui termine le récit d'un voyageur quittant la "Nouvelle Belgique": "Au fond de mon cœur, je pense que si la charité de ces humbles gens était universellement répandue, le message de Dieu serait entendu par tous les hommes". Peut-on trouver plus bel hommage rendu à une communauté?

Marcel COPAY. Vers l'Avenir, 07.12.1953, p. 3.

DANS LE WISCONSIN, LES DESCENDANTS DES ÉMIGRÉS BELGES ONT APPRIS À JOUER AU BASE-BALL ET AU RUGBY

Nos lecteurs ont certainement pris plaisir à écouter, dimanche, sur l'antenne de Radio-Namur, l'émission enregistrée à Brussels (U.S.A.) par les descendants des Wallons émigrés au siècle dernier.

M. Antoine De Smet, conservateur adjoint à la Bibliothèque royale de Belgique, a fort bien résumé l'histoire de cette émigration massive qui, de 1853 à 1857, poussa vers l'Amérique quelque 7 à 8.000 personnes du Brabant wallon et du nord de la province de Namur.

N'était-ce pas sympathique et émouvant cette conversation par laquelle les Arthur Pierre, Douard Dejardin, John Denamur et autres s'adressaient au pays de leurs pères ? Et comme la joie wallonne éclatait dans ces vieilles chansons de chez nous :

"Tchantez l'djônesse ! Vinoz danser à l'grande fiesse di Brussèle...".

De nouvelles lettres nous ont été envoyées par d'aimables lecteurs, suite à la publication de nos articles sur les Wallons d'Amérique.

Mme Wiame, de Rhisnes, nous signale que son grand-oncle, Gustave Calbat, né à Saint-Denis, le 21 février 1839, est parti à destination de Green Bay, le 10 juillet 1871.

Gustave Calbat et son épouse Eugénie Michaux, née à Meux le 4 novembre 1839, avaient trois enfants au moment de leur départ : Hubert, 6 ans; Louis-Joseph, 4 ans, et Théodore-Joseph, 2 ans. L'un des bambins mourut au cours du voyage, mais la famille s'agrandit encore après son installation en Amérique.

Des descendants des frères et sœurs de Gustave Calbat vivent encore aujourd'hui à Namur et dans les environs. Ils ont peut-être des cousins inconnus au Wisconsin et ils ont longtemps gardé des lettres datées de Brussels, Green Bay et Appleton.

Partis de Saint-Denis

Mais d'autres émigrants sont également partis de Saint-Denis. Les registres communaux ont noté le départ, le 1er juin 1856, au plus fort du mouvement d'expatriation, du nommé Jean Seron.

Le 26 mars 1870, Jean-françois Conard, sa femme Marie Seron et leurs trois enfants : Jean-Baptiste, Auguste et Adolphe, quittaient à leur tour Saint-Denis. Le 15 mars 1868, Victor Biston s'était, lui aussi, embarqué pour le Wisconsin.

Quant à M. Joseph Radelet, sympathique octogénaire de Saint-Denis, il a fait le voyage inverse. Né à Robinsonville, l'ancien village "Aux Premiers Belges", il est venu s'établir en Belgique en 1895. Lors de la libération en 1944, il servit d'interprète entre la population du village et les soldats américains.

Dans un précédent article, nous faisions état d'une lettre de M. Henri Colsoul, d'Orp-le-Grand, dont le père avait vendu de nombreux billets de passage à des émigrants de la

région. Et nous disions qu'un fils de M. Baccus, de Huppaye, était devenu un médecin célèbre en Amérique.

Une lectrice de Gembloux nous signale qu'une cousine de ce docteur Baccus vit encore, aujourd'hui, à Huppaye. Il s'agit de Mme Jules Alexandre, née Marie Deterville, qui a fait plusieurs fois le voyage Amérique-Belgique et qui a encore de la famille à Chicago.

Mme Victoire Dachelet, d'Opprebais, âgée de 94 ans, se souvient encore du départ de son oncle, Toussaint Dachelet, originaire de Mont-Saint-André.

Toussaint Dachelet serait parti, d'après les listes figurant dans le livre "Wisconsin's Belgian Community" en 1857, et aurait épousé, à Brussels, en 1866, Philomène Befays, dont il aurait eu six enfants.

A son départ pour l'Amérique, il devait avoir 24 ans et était accompagné de sa mère, Jeanne Ghenne, veuve Dachelet, et de ses frères et sœurs : Henri, Julien, Félicie et Rosalie Dachelet.

Nous avons dit dans un précédent article que Toussaint Dachelet avait été sinistré lors de la tornade de feu de 1871. Les documents de l'époque disent qu'il perdit "étable, récolte, mobilier et vêtements".

Un recensement

Les résultats d'un recensement, effectué aux environs de 1875, dans le Door County, ont été publiés dans la brochure "Wisconsin's Belgian Community".

Voici, pour les trois localités intéressées, les noms des chefs de famille que l'on y relève:

Commune de Union : Jean-Baptiste Boullion, Pierre Carpiaux, Jacques Charles, Antoine Chaudoir, Martin Collard, Joseph Connard, Pierre Decamp, François Degranganage, Gabriel Dekeyser, Guillaume Delwiche, Jean-Baptiste Delfosse, Noël Delfosse, François Delveaux, Melchior Dubois, Jean Dujean, Bartholomé Dupont, Constant Engebose, Alexandre Evrard, François Evrard, Jean-Baptiste Evrard, Guillaume Fabry, Ghislain Geniesse, Charles Gérondale, Guillaume Gérondale, Florent Guillette, Pierre Jenquet, Jacques Johnson, Louis Laduron, Hubert Laluzerne, Joseph Lempereur, Bartholomé La Rose, Pierre Martin, François Maximin, François Renard, Lambert Renard, Guillaume Vandergaite.

Commune de Brussels : Michael Balza, Clément Bassinne, Antoine Beaugent, Martin Baye, Jean-Baptiste Bero, Victor Brams, Jean-Baptiste Charles, Ferdinand Coco, Louis Coisman, Lambert Cumber, Toussaint Dachelet, Oliver Dedecker, Ferdinand Delveaux, Constant Delveaux, François Demus, Pierre Devos, Charles Dewitt, J.-B. Englebert, Félix Englebert, Désiré Englebert, Adrian François, Joseph François, Alexis Frank, Louis Gaspart, Jean Guillette, Joseph Gigot, Charles Gilson, Joseph Gilson, Alexandre Herlache, Pierre Lardinois, Théodore Lebotte, Léonard Lecloux, Joseph Lumage, Félicien Maceaux, François Martin, Cornélius Massart, Alexandre Meunier, Charles Mignon, Norbert Mignon, Antoine Mohemont, Antoine Naniot, Amand Nazé, Prosper Nazé, François Patris,

Alexandre Pierre, François Pierre, Charles Piette, Joseph Quartemont, Hubert Rass, Alexandre Rance, Joseph Rouer, Théodore Rouer, Jean Springlaire, François Springlaire, Constant Thiry, Edward Vangindertaelen, Eli Wautelet, Ignace Zépherin.

Commune de Gardner : Auguste Bosman, François Quartemont, Joseph Colignon, Adolphe Corbisier, Jean Counard, J.-B. Dalemont, Joseph Debroux, Joseph Delsipie, Guillaume Delsipie, Jean Dewarzegar, Jean Docquir, Henri Gigot, Chrysostome Herlache, J.-L. Herlache, Alexandre Herlache, Jean Henquinet, Antoine Jenquin, Joseph Labigois, Léopold Laluzerne, Séraphin Laviolette, Henry Neuville, Jacques Neuville, Jean Robin, Francis Sacotte, Florent Sacotte, J.-B. Tricot, Antoine Fellier.

La "grande sicole" de Brussels

Certains de ces noms ont vraisemblablement été déformés par les recenseurs américains. Sans doute Delsiple a-t-il été écrit pour Delsipée, Rass pour Rase et Zépherin pour Zéphirin. Des prénoms ont également été anglicisés.

Par ailleurs, des noms comme Laluzerne, Laviolette et Larose sont sans doute ceux de Canadiens français venus se fixer chez les Belges.

On se demandera comment vivent aujourd'hui les descendants des émigrants wallons. La colonie belge du Wisconsin, après avoir longtemps vécu repliée sur elle-même a fini par s'intégrer complètement à la nation américaine.

Aujourd'hui, les Belges des U.S.A., s'ils sont restés fidèles à la langue de leurs pères et gardent certains traits du caractère national, mènent vie comme dans tous les villages d'Amérique. Ils portent des vestes à carreaux, mangent du pop corn et reçoivent une éducation américaine.

A cet égard, Brussels est particulièrement fière de sa "High School". Il s'agit d'un établissement qu'on pourrait valablement comparer avec un athénée chez nous et qui comporte trois sections primaires et trois classes moyennes.

Brussels ne compte que quelque 250 habitants, mais les enfants des villages voisins y viennent à l'école. Quatre autobus effectuent quotidiennement le transport des élèves, quatre autobus dont les conducteurs se nomment Robert Zéphirin, Donald Wautier, Georges Renard et Harvey Vandertie.

Le corps professoral de l'école, que dirige M. David, principal, ne comporte qu'un membre de descendance wallonne, M. Clarence Denamur, professeur de musique.

Mais le conseil scolaire est composé de trois Belges : MM. William Delfosse, Moses Jadin et Cyril Neuville.

Parmi les étudiants

A la "Brussels High School", on enseigne l'histoire, l'anglais, la géographie, la musique, les sciences, les mathématiques, la biologie, le commerce, l'économie domestique pour les filles, l'agriculture pour les garçons.

On y compte aussi nombre d'organisations para-scolaires comme équipes de football, de base-ball et de basket-ball, clubs d'art dramatique, chœurs et surtout une fanfare qui a déjà remporté de brillants succès. Musiciens et musiciennes, vêtus d'uniformes de parade, prêtent leur concours apprécié à de nombreuses fêtes dans la région.

Les étudiants publient une revue mensuelle et une brochure annuelle "Bronco" qui contient les photos des classes et de divers aspects de l'activité scolaire.

Dans le numéro de 1951, que nous a aimablement envoyé M. John David, nous avons trouvé les photos des jeunes gens et jeunes filles qui terminaient leurs études cette année-là. Si certains se nommaient Kenneth Seigworth ou Donald Kaye, on trouvait aussi parmi eux des Sheldon Herlache, Ervin Neuville, Robert Lardinois, Betty Lempereur, Dolores Lemense, Julius Vandermeuse, Marvin Charles, Gail Sacotte, Vida Jadin, Bertha Delforge, Janice Debroux, Virgil Delfosse, James Mallien, Ella Dejardin, Bernadette Jeanquart, Roland Englebert, Pat Chaudoir et Patsy Maccaux.

Dans les autres classes, c'était la même écrasante proportion de descendants wallons : Destrée, Jauquet, Wéry, Fontaine, Denamur, Engebose, Conard, Lecloux, Feron, Leroy, Baudhuin, Guillette, Bournonville, Denil, Counart, Pierre, Wautier, Tassoul, Renard, Pannard, Vandermeuse, Delwiche, Renier, Gilson, Jacques, Gigot, Bonjean, Tassoul, Gérondale.

Ces noms de chez nous, on les retrouve à toutes pages. Et si Wauthelet est devenu Wautlet, si Nélis s'est transformé en Nellis et Maccaux en Macco, ce sont néanmoins des visages étrangement familiers qui nous apparaissent, les visages sympathiques de jeunes Wallons qui répondent aux surnoms de "Birdie" (Petit oiseau) ou "Cookie" (Biscuit), mais qui parlent le patois de "Toine" et de "Ziré".

Marcel COPAY. Vers l'Avenir, 10.12.1953, p. 3.

A ROSIERE, EN 1858, LES ÉMIGRÉS ONT FAIT LEUR PREMIERE KERMESSE CHEZ "MOUCHON" DE GRAND-LEEZ

Pour conclure cette série d'articles consacrés aux Wallons d'Amérique, il nous a paru intéressant de publier le récit de la première kermesse au Wisconsin.

Ce petit conte nous a été inspiré par une histoire publiée en 1931 dans le "Wisconsin Magazine of History". L'auteur, Lee W. Metzner, y met en scène un personnage originaire de Grand-Leez. Il situe d'ailleurs ce village dans la province de Brabant et nomme son héros Amia Champaign. Selon toute vraisemblance, il s'agit d'une déformation du nom de Aimé Champagne.

Lee W. Metzner fait parler les Wallons dans un anglais où se mêlent des expressions françaises qu'il cite en les déformant assez souvent. C'est néanmoins un amusant témoignage sur les premiers temps de l'installation des Belges au Wisconsin.

Aimé et son domaine

Le mois d'août 1858 touche à sa fin. Aimé Champagne vient de quitter sa cabane de rondins et parcourt la clairière qui s'étend autour de cette rustique demeure.

Le soleil inonde la grande forêt du Wisconsin et Aimé, d'un œil satisfait, contemple ce petit territoire qui est le sien et qui rappelle si peu la campagne de Grand-Leez, quittée deux ans plus tôt. Il n'a pas ménagé ses peines, notre émigrant, depuis le jour où il a jeté son dévolu sur ce coin de terre américaine. Ce champ où il vient de faucher sa première récolte, il l'a défriché de ses mains. C'est lui aussi qui a construit cette cabane où il loge avec sa femme et son enfant, cette étable qui abrite déjà deux bœufs et deux porcs.

Et la moisson qu'il vient d'engranger a été abondante. L'an prochain, son domaine sera plus grand encore car il aura défriché plus avant dans ses 16 hectares de forêt.

En fumant sa pipe à petites bouffées béates, les pieds bien calés dans ses sabots, Aimé revoit avec satisfaction les étapes de sa vie nouvelle. Les débuts furent malaisés dans ce pays étrange. Sa femme et lui, jetés en plein cœur d'une nature sauvage, regrettèrent plus d'une fois le pays natal. Que de peines il a fallu pour mener à bien les lourdes tâches qui attendaient les colons ! Et par quelles angoisses n'est-il pas passé, notre Aimé, à la naissance de son enfant dans cette baraque primitive, loin de tout secours !

Mais, aujourd'hui, tout est pour le mieux. Le jeune ménage a gagné sa bataille contre la nature. Il n'est plus seul car les fumées qui montent au-dessus des arbres indiquent la présence de voisins proches : Joly, Spinette, Delfosse et d'autres encore.

Avec du blé dans la grange, sa famille est à l'abri du besoin et Aimé a tout pour être heureux.

Soucis domestiques

Et pourtant, Aimé est soucieux. Une ombre plane sur son bonheur depuis quelque temps. Sa femme, après avoir partagé avec lui les misères et les dangers de leur vie de

colon, est devenue nerveuse et irritable.

Ce matin encore, elle est entrée dans une colère folle sous un prétexte futile et a déversé sur la tête du pauvre Aimé un torrent d'amers reproches avant d'aller bouder dans la maison.

L'attitude de Marie tourmente Aimé qui en oublie ses motifs de satisfaction et n'a pas un regard pour les beautés qui l'environnent. Le soleil a beau déchirer ses rayons sur les branches des érables. Les daims ont beau s'ébattre parmi les fougères. Aimé marche à pas lents sur la piste qui serpente vers la frontière du comté. Là demeure un vieil ami, un homme de son village, Jean-Baptiste Macceaux, dit "Mouchon".

Le sentier est devenu plus large et c'est presque une route qui passe devant la maison de "Mouchon", maison que son propriétaire a transformée en un petit estaminet où les Wallons, parfois, se rassemblent.

Macceaux, un homme d'âge mûr, accueille avec joie son visiteur. Les deux amis s'asseyent sur un banc devant la porte et causent en fumant. Bientôt Aimé dont l'air soucieux n'a pas échappé à "Mouchon" en vient à exposer ses tracas domestiques.

- "Toi qui as une femme et cinq filles, dit-il à son hôte, tu connais les femmes et tu dois pouvoir m'aider"...

- "Une femme et cinq filles, dit Macceaux en riant, cela fait six raisons pour ne rien comprendre aux femmes. Je mourrai sans y avoir rien compris. Mais peut-être que Odile pourra te dire la maladie dont souffre ta femme".

L'idée de "Mouchon"

Odile Macceaux écoute sans mot dire les doléances d'Aimé. Puis elle pousse un éloquent soupir.

- "Un cœur lourd, dit-elle sentencieusement, ne rend pas le travail léger. Chez nous, à Grand-Leez, en ce moment, on se prépare pour la kermesse. On va tuer le cochon, faire des tartes et accueillir de vieux amis. Ici, à peine la moisson est-elle finie que l'on pense déjà au travail de demain. On recommence à arracher des souches, à ramasser des pierres et, moi aussi, je ne demanderais pas mieux que de quitter ce sacré pays".

Ceci dit avec une belle énergie, l'épouse Macceaux regagne sa cuisine.

- "Le mal de ma femme est contagieux, dit Aimé. Qu'allons-nous faire ?".

- "Ecoute, dit "Mouchon", dont les yeux viennent de briller. Dans quinze jours, le père Daems reviendra parmi nous et nous profiterons de cette occasion pour faire la kermesse, Aimé, notre première kermesse en Amérique. Rentre chez toi ! Annonce la nouvelle et choisis les capitaines de jeunesse ! Mon café est à votre disposition pour le grand jour".

A travers les bois, Aimé regagne sa cabane portant un message qui va bouleverser la petite colonie de Rosière.

La perspective de la kermesse met du soleil dans les cœurs. Les femmes des colons se mettent à l'ouvrage, inspectant leurs beaux atours et leurs souliers rangés depuis des mois

dans les coffres. Elles lavent et frottent, pour donner aux maisons cet air de fête qui accompagne la ducasse. Des caravanes de porteurs s'en vont vers les moulins de Dyckesville et de Green Bay et reviennent avec la farine dont on fera des montagnes de tartes.

Le grand jour est arrivé

Au jour dit, les hommes en pantalon blanc et sarrau bleu, les femmes portant la jupe ample, le corsage ajusté et le tablier blanc débouchent de tous les coins de la forêt vers la maison de "Mouchon".

La joie se lit sur tous les visages et chacun vient saluer le Père Daems, qui va inaugurer cette journée en célébrant la messe dans une maison mise à sa disposition.

L'après-midi, c'est la grande animation chez Macceaux. Les capitaines de jeunesse, bardés de rubans bleus et blancs, prennent leurs dernières dispositions. Dans la cuisine, Odile Macceaux s'affaire à ses fourneaux et son "Mouchon" de mari, venu s'enquérir des préparatifs, s'est déjà fait vertement rabrouer.

Dehors, on pousse des cris de joie à l'arrivée de chacun. Les Gilson, Debauche, Gigot, Pinchart, Gaspard, Mathieu, Duchesne et autres Wallons échangent des salutations et des nouvelles : Marie, Emérance, Mélanie, les épouses et les filles de ces messieurs ne cachent pas leur plaisir d'être à la fête.

Voici le moment de la première danse. Les musiciens sont en place accordant qui son trombone qui son violon. Il ne manque que la clarinette. Où donc est Théo ?

Déjà on s'inquiète quand, de la forêt proche, jaillissent les accents d'une musique qui fait vibrer les cœurs. C'est la "Brabançonne" qui annonce l'arrivée de Théo et de sa clarinette. Les gorges des exilés se serrent car, en ce moment, cet air familier leur rappelle le vieux pays, les parents, les amis qu'ils ont quittés.

Théo débouche d'entre les arbres, clarinette aux lèvres, sanglé dans une tunique aux boutons de cuivre. Il joue maintenant la "Marseillaise" que l'assistance se met à chanter en chœur.

La première danse

Mais Gustin s'avance, porteur d'un bâton au bout duquel flotte un petit drapeau. C'est lui qui va diriger la première danse.

"Choisissez vos cavalières", dit-il. Recommandation superflue car les couples sont déjà prêts. Les notes allègres du quadrille retentissent et Gustin, avec des mouvements impérieux du bâton, annonce les figures d'une voix sonore : "Grand rond ! Chaîne des dames ! Quatre par quatre ! A la main gauche ! A la main droite !".

Les danseurs virevoltent, sourire aux lèvres et la danse se termine dans les applaudissements.

Chez Macceaux, les tables sont prêtes et la fête se poursuit dans la grande salle.

Au cours des années à venir, quand les chevaux auront fait leur apparition dans la colonie belge, des courses seront organisées au cours de la kermesse avec d'autres jeux populaires. Mais pour cette première réjouissance, encore bien modeste, on se contentera d'une soirée entre amis. Bière, boudin et tartes répareront les forces des danseurs.

Il est bien tard quand "Mouchon" salue le départ de ses hôtes. Les lanternes qui s'enfoncent dans la forêt guident les pas de tous ces braves gens qui regagnent leur demeure.

Aimé et Marie se retrouvent seuls sur la piste qui mène à leur cabane.

- "Tout cela est fort bien Aimé, dit Marie. Nous nous sommes amusés, mais demain il faut se remettre au travail. Les bœufs seront reposés et nous devons défricher de nouvelles terres avant les neiges".

- "Bon", répond Aimé. Et cette simple réponse dit toute sa joie de voir comment le remède de "Mouchon" a guéri l'aigreur de sa femme. Elle dit aussi la volonté du jeune colon de mener à bien la tâche entreprise, cette tâche qui est celle des bâtisseurs d'un monde nouveau.

Marcel COPAY. Vers l'Avenir, 14.12.1953.

Le chant des émigrés

M. Eugène Gillain, vice-président des "Rèlis Namurwès", nous a aussi fait part de ses souvenirs à propos du grand mouvement d'émigration vers l'Amérique au siècle dernier.

Il s'en est fallu de peu que M. Gillain ne naquît dans le Wisconsin, puisque son père fut tenté par le nouveau monde plus tard. Il disait volontiers : "Si m'papa m'avait leyi fé, dj'estais prête à paurti".

Le père de M. Gillain était, en 1867, jeune ouvrier chez un patron à Saint-Denis-Bovesse et, chaque soir, l'atelier fermé, on parlait de l'Amérique en commentant les lettres envoyées par ceux qui avaient tenté leur chance au-delà des mers.

Et M. Gillain a gardé le souvenir d'une chanson que son père, habile cordonnier, fredonnait en battant la semelle. Cette chanson disait :

Partons pour l'Amérique
Dins ç' pays-là gna pon d' fabriques
Qui faie'nu gâter tot.
Alons-y don vitemint tortos !
Et quand nos s'rans didins nosse novia monde
Dji vou bin qui l'diâle nos confonde
Si nos n'les fians nin tortos pwartchis
Et leû d'ner nosse... dri a à r'lètchi.

Chapitre 2

Témoignages sur les Wallons du Wisconsin

IRLANDAIS NÉ EN AMÉRIQUE, M. JOSEPH RADELET A TRAVERSÉ CINQ FOIS L'ATLANTIQUE AVEC SES PARENTS ADOPTIFS, ÉMIGRÉS DE MEUX À GREEN BAY

Si vous demandez aux gens de Saint-Denis où habite John Mac Carthy, il vous diront fort probablement que vous vous trompez de village. Le nom de Joseph Radelet ne leur paraîtra pas inconnu. mais si vous désirez vous rendre "èmon l'Bi", on aura tôt fait de vous montrer une coquette maison rouge en bordure de la rue du Noly.

Et cependant l'homme qui vit paisiblement dans cette demeure campagnarde répond bien à ces trois noms. Son histoire, digne d'un héros de roman, démontre que l'on peut naître en Amérique de parents irlandais et finir ses jours dans la peau d'un authentique Wallon.

Pour savoir comment ce fils de Saint Patrick est devenu un honorable citoyen de Saint-Denis, il faut remonter bien loin dans le temps, à l'époque de la grande émigration wallonne vers les Etats-Unis, émigration qui commença en 1853 et fut à l'origine d'une importante colonie belge située aux alentours de la ville de Green Bay, au bord du lac Michigan, dans l'Etat du Wisconsin.

Après une succession de départs massifs, échelonnés de 1853 à 1857, les difficultés rencontrées par les premiers colons arrêtèrent net cette vague qui menaçait de dépeupler rapidement le Brabant wallon et le nord du Namurois.

Mais, au cours des années suivantes, il se trouva encore bon nombre de gens courageux décidés à aller chercher, au-delà des mers, une fortune qui ne leur souriait pas au pays natal.

Gustave Radelet, de Meux, était de ceux-là. Garçon avisé et entreprenant, plein de ressources, il s'embarqua pour l'Amérique aux environs de 1865. Arrivé à Green Bay, il trouva du travail dans une grande scierie dirigée par un certain M. Murphy.

Policier à Green Bay

Au bout de deux ans, Gustave Radelet connaissait l'anglais et son patron avait appris à l'estimer pour son courage et son intelligence. Le métier était rude, mais le jeune Belge ne rechignait pas à la besogne. Avec ses camarades de travail, il partait, la cognée sur l'épaule, se mesurer avec la forêt du Wisconsin.

Gustave Radelet économisait l'argent si durement gagné. Car il avait laissé au pays une charmante fiancée Catherine Gathot, qui dut recevoir le facteur comme un envoyé du ciel quand ce brave fonctionnaire lui apporta un billet de passage pour l'Amérique.

Catherine avait vingt ans. Elle partit aussitôt rejoindre à Green Bay son beau promis à la moustache conquérante. Dès son arrivée eut lieu le mariage et les jeunes époux, après avoir rassemblé deux chaises, une table, un lit et quelques pièces de vaisselle, allèrent s'établir dans une petite maison de Muskrat City (la cité des rats musqués), un quartier modeste de Green Bay.

A quelques temps de là, M. Murphy, patron de la scierie, proposa à Gustave Radelet de postuler une place d'agent de police. D'abord ébahi à la pensée qu'un étranger pouvait accéder à des fonctions publiques, notre compatriote se laissa convaincre. Ses mérites lui valurent d'être aussitôt accepté dans la police et il porta fièrement l'étoile dorée qui est, aux Etats-Unis, l'insigne des représentants de la loi.

Le jeune agent monta en grade. Quelques années plus tard, il était devenu officier, inspecteur du service sanitaire. Content de son sort, le ménage Radelet avait pourtant un sujet de mécontement : aucun enfant n'était venu égayer leur foyer. Tous deux souffraient de cette situation.

L'orphelin de Robinsonville

A Robinsonville, le village qui fut longtemps appelé "Aux Premiers Belges" parce qu'il fut fondé par les pionniers wallons de 1853, une jeune Irlandaise mourait en 1878, donnant le jour à un garçon. Le père était mort depuis quelques mois et le petit John Mac Carthy fut recueilli par des voisins compatissants.

Quatre ans après, Gustave et Catherine Radelet adoptaient l'enfant qui, à l'âge de 16 ans, prenait le nom de Joseph Radelet.

En 1885, année de l'exposition universelle d'Anvers, des billets de voyage pour la Belgique, au prix de 25 dollars, furent mis en vente aux Etats-Unis. Catherine -elle avait alors 35 ans- sauta sur cette occasion d'aller revoir son pays natal. Entraînant son fils adoptif qui se cramponnait à elle dans l'effroi de ce voyage insolite, elle revint saluer les siens à Meux et leur conter les aspects de la vie en Amérique.

Mais, en 1890, Gustave Radelet tomba malade. Un médecin de Green Bay lui conseilla de retourner en Belgique où, disait-il, le climat serait certainement plus favorable à sa santé. Ce brave homme s'imaginait sans doute que notre pays était baigné par la Méditerranée.

Gustave Radelet écouta l'avis de la Faculté et revint à Meux où il acheta une maison. Un docteur de Perwez lui prescrivit pour ses maux d'estomac un remède qui fit merveille. Tant et si bien qu'après un an et demi, la famille entière repartait pour l'Amérique.

En 1895, cependant, le papa Radelet dont la santé recommençait à chanceler, se décida à revenir définitivement à Meux. Il y acheta quelques terres grâce à ses économies et ouvrit un commerce et un petit café qu'il allait gérer honnêtement et intelligemment.

Un fameux interprète

Joseph Radelet était devenu un grand jeune homme de 17 ans. Après l'école de Green Bay, il était allé dans un pensionnat de la région pour y faire des études commerciales.

A Meux, après sa cinquième traversée de l'Atlantique, il ne connaissait pas un mot de français, mais il avait recueilli quelques bribes de wallon de la bouche de ses parents.

Un instituteur, M. François, lui donna des leçons quotidiennes de français qui coûtaient

1 F 50 l'heure. Il eut aussi comme professeur le bon M. Haibe, dont le fils allait devenir un médecin de grande renommée à Namur.

Le jeune Américain s'adapta fort vite à la vie en Belgique. En 1900, il épousait une nièce de sa mère adoptive. Dix ans plus tard, quand son père mourut, il reprit la gestion du commerce familial. La maman Radelet vécut encore trente et un ans après son mari.

Joseph Radelet eut un fils, malheureusement décédé il y a cinq ans, et une fille qui lui donna cinq petits-fils, tous devenus des hommes aujourd'hui. C'est chez sa fille, à Hanret, qu'il résidait lors de la libération de 1944. Et les soldats américains ne furent pas peu surpris de rencontrer cet alerte sexagénaire qui parlait leur langue avec une remarquable aisance.

"Où diable avez-vous appris l'anglais ?", disaient-ils après quelques mots. "Ben, et vous ?", répondait notre homme. Et les interlocuteurs, tout de suite fixés, lui assénaient de grandes tapes amicales dans le dos.

Les Américains lui donnèrent un brassard blanc et l'entraînèrent pendant trois ans à travers la Belgique, en quête de wagons égarés. Joseph Radelet, devenu le précieux auxiliaire d'un colonel de Milwaukee -lui aussi du Wisconsin- rendit à l'armée des U.S.A. de très grands services.

Souvenirs d'Amérique

Ses pérégrinations d'interprète militaire ont permis à Joseph Radelet de rencontrer parfois des gars de Green Bay et des environs. Tous lui ont dit à quel point le pays s'était transformé en cinquante ans. Et il a reçu des photos qui montrent les monuments, le port et les usines de cette cité dont on parlait tant dans nos villages wallons il y a cent ans. "Gre, Bai", comme on disait alors, était la Mecque des émigrés.

Il a gardé, celui qui fut John Mac Carthy, des souvenirs attendris de son enfance dans le Wisconsin. Il se souvient de sa marraine Virginie Delwiche, originaire de Meux, elle aussi, qui était une femme énergique et une chrétienne fervente.

Un jour que l'écolier Joseph s'était blessé à la main avec une plume et que les médecins avaient jugé nécessaire d'amputer le membre infecté, Virginie Delwiche ne voulut rien entendre. Elle mobilisa toute la colonie Belge de green Bay pour une neuvaine à N.-D. de Lourdes. Le 15 août de cette année-là, un long cortège de voitures conduisit toutes les familles en pèlerinage à Robinsonville où une chapelle avait été élevée à l'endroit où, selon la tradition, la Vierge était apparue à une jeune fille du village.

Joseph Radelet guérit et il ne fut jamais plus question d'amputation.

La famille Radelet allait passer ses congés à Red River, hameau de Dyckesville où un émigré nommé Stache avait créé un hôtel modeste, mais très vaste. Son établissement était l'étape obligatoire pour tous les fermiers de la région se rendant au marché de Green Bay.

En a-t-il vu passer, le jeune Joseph, de ces charrettes pleines de porcs abattus ou de sacs de grain, conduites par des Wallons de Brussels et d'ailleurs.

Un accueil cordial

Dans le caravansérail de Stache, les Wallons échangeaient des nouvelles de leurs villages, des parents et des amis restés au pays. On célébrait ces rencontres avant de reprendre la route à l'aller comme au retour.

A Green Bay, chaque colonie étrangère avait son église et Joseph Radelet se souvient de celle où il allait à la messe avec ses parents, dédiée à saint Jean, elle était desservie par un Jésuite belge, le R.P. Dache.

Les environs de la ville, située au confluent de deux rivières, East River et Fox River, étaient boisés et fort giboyeux. Comme beaucoup de leurs concitoyens, les Belges allaient à la chasse. Les armuriers de Green Bay louaient des armes aux amateurs.

De nombreux émigrants venus de Belgique ont fait aux Etats-Unis une brillante carrière et Joseph Radelet évoque le souvenir de M. Delcorps, originaire de Meux, lui aussi, qui devint inspecteur général des écoles.

Aujourd'hui, M. et Mme Radelet vivent heureux dans la petite maison de Saint-Denis qu'ils ont si gentiment aménagée et où ils reçoivent avec une touchante cordialité le visiteur qui, pour recueillir leurs souvenirs, les arrache aux travaux champêtres et aux soins que demande leur "vache du pauvre", une belle chèvre au lait abondant et crémeux.

Le sympathique M. Radelet, qui aurait pu connaître, sous le nom de John Mac Carthy, un destin tout différent, a gardé pour ses parents adoptifs une grande vénération. A l'inverse des Wallons devenus américains, il s'est fait un citoyen de notre vieux pays sans rien perdre de la générosité de son tempérament d'Irlandais.

Et il garde encore au pays natal des amis très chers qui sont ceux de son enfance et ceux que la guerre a mis sur ses pas. Tous ont pour lui une grande estime que mérite bien cet homme simple et bon.

Marcel COPAY. Vers l'Avenir, 28.01.1954, p. 3.

PARTIE POUR L'AMÉRIQUE À L'AGE DE DIX ANS, Mme ALEXANDRE, DE HUPPAYE A ÉTÉ COMMERÇANTE À CHICAGO

Par d'étroites routes aux pavés bruns qui serpentent entre deux talus herbeux, nous allons de village en village dans ce Brabant wallon d'où, il y a quelques lustres, les émigrants sont partis par centaines et par centaines vers l'Amérique.

A cette époque, l'accueillante terre brabançonne et les campagnes du nord du Namurois connaissaient la famine et la misère. Et la perspective d'une vie plus large dans un pays neuf souleva, dans toute la région, un enthousiasme peu banal.

Cependant, après l'exode massif de 1853 à 1857, les candidats au grand voyage devinrent plus rares et plus circonspects. Ils écoutaient encore, mais avec plus de réserve, les promesses alléchantes des démarcheurs travaillant pour les compagnies de navigation.

Vers 1880, un boulanger de Jodoigne, Auguste Deterville, originaire d'Huppaye, recevait les fréquentes visites d'un de ces commis-voyageurs, mais ses projets d'émigration avaient en sa femme un adversaire résolu. Mère de quatre enfants, Mme Deterville ne voyait pas d'un bon œil l'installation de toute la famille dans un pays lointain. S'arracher à ses habitudes, quitter son village et ses parents lui paraissaient une épreuve pénible et inutile.

La pauvre femme mourut peu après et son mari, que plus rien ne retenait au pays natal, partit pour l'Amérique, emmenant son fils Louis, 6 ans; ses filles Marie, 10 ans, Julie, 4 ans et Léonie, 3 ans.

Les quatre enfants d'Auguste Deterville vivent encore aujourd'hui. Trois d'entre eux sont devenus de respectables citoyens américains. Seule Marie est revenue en Belgique et c'est à Huppaye que nous l'avons trouvée, dans le magasin où les gens du village viennent chercher leur épicerie et les gros pains croustillants que pétrit le petit-fils du boulanger de Jodoigne mort en Amérique.

La ferme de Pembine

Des souvenirs de la vie aux Etats-Unis, Marie Deterville, devenue Mme Jules Alexandre, peut nous en conter beaucoup, mais il faut mobiliser toute la famille pour retrouver les vieilles photos que deux charmantes petites-filles ont dissimulées dans quelque coin. Les écolières, chacun le sait, adorent jouer avec des boîtes remplies de photos et trouvent pour ces trésors des cachettes inviolables.

Mais Mme Alexandre se rappelle ce voyage de quinze jours entre ciel et terre, voyage qui dut être, pour le papa Deterville encombré de quatre mioches, une entreprise harassante.

Comme la quasi-totalité de ses prédécesseurs, notre émigrant gagne le Wisconsin où il sait trouver de nombreux Belges et même des parents. A Green Bay, qui est déjà une ville importante, il s'engage imprudemment sur un pont basculant et évite de justesse un plongeon dans le lac Michigan.

Au village de Saint-Joseph, où demeure sa cousine, il trouve une maison, installe ses enfants et va chercher du travail chez un boulanger de Green Bay. Aidés par quelques voisines complaisantes, les enfants Deterville s'accommodent de leur nouvelle existence. A l'école du village, une institutrice française leur donne la classe comme à Jodoigne.

Mais Auguste Deterville veut, à son tour, devenir propriétaire dans ce pays où les terres attendent des bras vaillants. A Pembine, patelin de quelques maisons perdues au milieu des bois, il se fait fermier. Bientôt, il engrange sa première récolte et acquiert ses premières têtes de bétail. Il a trouvé ce qu'il cherchait : une vie rude, mais exaltante; la possibilité d'un avenir meilleur pour lui et pour les siens.

Au couvent de Champion (USA)

La forêt, proche de la ferme Deterville, résonne des coups de cogne des bûcherons. Les enfants vont de découverte en découverte dans ce pays qui ressemble si peu à leur Brabant wallon. Mais il faut penser à l'avenir et le père prévoyant, absorbé par son travail, décide d'envoyer ses gosses à l'école. Tandis que Louis va à Green Bay entreprendre des études qui lui donneront le diplôme d'architecte, Marie ira à Champion, au pensionnat que dirigent les Sœurs de Saint-François, religieuses belges pour la plupart.

Champion n'est autre que ce village fondé par les premiers émigrants belges en 1853 et qui porta successivement les noms de Grez-Daems, Aux Premiers Belges et Robinsonville.

Il fut longtemps appelé aussi La Chapelle, car c'est là que fut érigée une chapelle à la demande d'une jeune fille du village, Adèle Brice, qui déclara avoir été témoin d'une apparition de la Vierge, le 15 août 1858.

Devenue église, la chapelle avait été flanquée d'un couvent de religieuses et d'un pensionnat pour jeunes filles qui est, de nos jours, transformé en home pour enfants malades et invalides.

A l'école de Champion, Marie Deterville, avec ses condisciples, apprend l'anglais, le français et les arts ménagers. Chaque année, le 15 août, elle assiste à l'invasion du village par les pèlerins venus de tous les coins de la colonie belge du Wisconsin.

La veille, déjà, tous les réfectoires et les locaux disponibles, jonchés de paille, offrent asile aux pieux voyageurs. Les terrains autour de l'école se remplissent de chariots et les jeunes pensionnaires voient les pèlerins monter à genoux la côte menant à l'église.

Un magasin de "délicatesses"

Le 28 juillet 1900, en ramenant son chariot des champs, Auguste Deterville tombe sous les sabots de ses chevaux. Il meurt à l'âge de 62 ans, laissant ses quatre enfants désolés et inquiets, abandonnés à eux-mêmes en terre étrangère.

Mais bientôt Julie Deterville épouse un coiffeur d'origine française, M. Herman Dubay, et va habiter Iron Mountain, dans le Michigan, où elle réside encore aujourd'hui. Léonie se marie, elle aussi, et, devenue Mrs Phalen, va se fixer à Berkeley, en Californie.

Louis poursuit ses études et Marie se rend à Chicago où vit un de ses cousins Victor-Joseph Baccus.

Victor Baccus est né à Huppaye le 11 août 1872. Parti seul de Belgique avec le maigre pécule qu'il a pu amasser, il a entamé en Amérique des études de médecine qu'il paie en travaillant dans une laiterie. Peu après, son frère Lucien vient le rejoindre et lui apporter son aide.

Devenu un médecin réputé, membre de l'Association médicale américaine et de la Société de Chirurgie de France, le docteur Baccus exerce son art à Chicago. C'est là qu'il mourra le 10 août 1909, âgé seulement de 37 ans.

Grâce à son appui et à celui de Lucien qui est devenu commerçant, Marie Deterville ouvre dans la 37e rue, à Chicago, un magasin de "délicatesses" où l'on peut trouver des bonbons, de la pâtisserie fine, de la charcuterie et autres délices. Tout le quartier de Prairie Avenue, Forest Avenue, Calumet Avenue est peuplé d'Allemands qui font un beau succès à cette boutique à la mode de leur pays.

La dernière traversée

Mais Marie Deterville a le mal du pays. Deux fois déjà elle est revenue passer quelques mois en Belgique.

En 1912, elle n'y tient plus et regagne définitivement Huppaye. C'est sa sixième traversée de l'Atlantique. Un an plus tard, elle épouse M. Jules Alexandre. La guerre survient et son mari, mobilisé, ira passer quatre années au front.

Depuis, la vie a repris son cours normal et s'il arrive encore à Mme Alexandre de souhaiter revoir son frère et ses sœurs, elle n'en est pas moins heureuse de son sort actuel.

Nous nous sommes accoudés au comptoir du magasin pour recueillir son témoignage tandis que son mari et son fils continuent à explorer la maison à la recherche des photos perdues.

Des lettres écrites en anglais continuent à maintenir le contact entre les membres dispersés de la famille Deterville. Un des fils de Léonie est aujourd'hui soldat là-bas en Amérique. Il sera peut-être envoyé en Allemagne et profitera de l'occasion pour venir saluer sa tante de Belgique.

Et ainsi une brave femme de Wallonie compte dans le Wisconsin, le Michigan et la Californie des neveux et petits-neveux, des nièces et petites-nièces qui ne parlent que l'anglais et pour qui la Belgique est devenue une terre lointaine et un peu mystérieuse.

Tout cela parce qu'un boulanger de Jodoigne a un jour entendu l'appel de l'aventure qui le hélait par-dessus les mers.

Marcel COPAY. Vers l'Avenir, 05.02.1954, p.3

M. HENRI JADIN, D'EMINES, A MONTRÉ AUX GENS DE BRUSSELS (USA) QUE LES FERMIERS BELGES SAVAIENT CONDUIRE UN TRACTEUR

Par un beau jour d'octobre 1951, à Bloomington, ville américaine de l'Etat d'Illinois, un groupe de visiteurs, spécialistes européens des questions agricoles, parcourait les installations du "Soil Conservation Service" (Office de protection du sol). Un quidam s'approcha, demandant si des Belges se trouvaient parmi les voyageurs, et fut mis en rapport avec un sympathique et honorable citoyen d'Emines, M. Henri Jadin, fermier bien connu, dirigeant d'organisations professionnelles agricoles et actuel bourgmestre de sa commune.

Grande fut la surprise de M. Jadin quand son interlocuteur lui adressa la parole en wallon. Notre Américain se nommait Joë Pierre et était un descendant d'émigrés du siècle passé. "Dji cause co bin l'belge", disait-il fièrement. Et comme un autre membre de la délégation, un éminent professeur belge, lui parlait en français, il déclara : "C'ti la, dji n'el comprind nin si bin".

Charmé de rencontrer un Wallon d'Amérique, M. Jadin accepta d'être l'hôte de la famille Pierre, qui habitait Champaign. Il apprit avec étonnement que, dans un coin de l'Etat de Wisconsin, à l'est de la ville de Green Bay, existaient plusieurs villages peuplés des descendants d'émigrants belges et où la langue et les coutumes de Wallonie étaient toujours en honneur.

M. Joë Pierre, descendant des Pierre-Leroy, était né à Brussels où son frère Arthur exploitait toujours la ferme paternelle. Il avait épousé une jeune fille de la famille Legrève-Mineure et leur parenté comptait des Conard, Lemense, Fabry, Vandertie, Destrée, Bournonville, Gilson, Wautelet, Gérondal, Maillen, etc... habitant le Wisconsin. Un autre frère, Pierre, était professeur à l'Université d'Iowa.

Une soirée à Champaign

M. Jadin passa, en compagnie des Pierre et de leurs sept enfants, quelques moments bien agréables à deviser tout en buvant de la bière à la bouteille. Le lendemain, il envoyait à notre journal une longue lettre qui fut publiée et qui apportait à nos lecteurs la première révélation de l'existence d'une colonie belge prospère et agissante aux Etats-Unis.

C'est, notait M. Jadin, le wallon du nord du Namurois que parlent les Pierre. Ils croient que leurs ancêtres étaient originaires de Namur, mais, en fait, ils sont probablement partis de la région de Meux-Saint-Denis.

La grand-mère de Mme Pierre n'avait jamais appris l'anglais, car les leçons dans les écoles des villages belges se donnaient en français au début de l'installation des émigrants dans le Wisconsin.

Quant au grand-père de M. Pierre, le parrain Leroy, il disait volontiers : "Si dj'areuf des caurs, ci pays-ci n'vièreuf jamais mes ouchas".

C'est un oncle, Louis Jadin, qui prit soin des enfants Pierre après la mort de leur père. Les trois filles épousèrent des fermiers d'origine belge.

A Champaign, M. et Mme Pierre évoquèrent pour M. Jadin les difficultés qu'avaient connues les premiers Belges du Wisconsin et le formidable incendie qui ravagea la colonie en 1871. Ils lui parlèrent des kermesses wallonnes à Brussels et ailleurs, des tartes au fromage (belgian pie), des "tripes à l'djote" et de la tête pressée dont les Wallons d'Amérique sont toujours friands.

Et M. Jadin se promit bien, si l'occasion s'en présentait, d'aller visiter ces villages wallons près de Green Bay.

"Tot drwèt" dit le marchau

Mais ce plaisir ne lui fut donné qu'un an plus tard. En octobre 1952, en effet, alors qu'il effectuait un second voyage d'étude aux USA, M. Jadin, se trouvant à Madison un vendredi décida d'aller passer le week-end à Brussels.

Le soir, après un long voyage en autobus, il était à Green Bay. Le lendemain matin, un autre bus le conduisit à Brussels à travers une contrée charmante, car le Wisconsin s'honore d'être le "pays des 10 000 lacs".

A 9 h. du matin, M. Jadin débarquait au village et s'enquérait auprès du maréchal-ferrant du chemin à suivre pour atteindre la maison d'Arthur Pierre. "Vos n'avoz qu'à n'aller tot drwèt", répondit le brave homme.

A la ferme, Mme Pierre était occupée à plumer vingt-cinq coqs fraîchement massacrés et destinés à se conserver durant des mois.

Et M. Pierre, au volant de son tracteur labourait, derrière la maison, le jardin potager large de quelques mètres et où poussaient fraisiers et framboisiers. Il salua avec joie le visiteur venu de Belgique et s'excusa de l'accueillir en vêtements de travail. "Je vais, dit-il, demander à ma fille Collette, qui a douze ans, de conduire le tracteur à ma place. Ainsi nous pourrons bavarder".

M. Jadin s'offrit à prendre le volant et cette proposition étonna Arthur Pierre qui, considérant son interlocuteur, lui dit : "Vos avoz des tracteurs en Belgique ?"...

Et il fallut de longues explications pour faire admettre au fermier de Brussels que les Belges ne vivaient plus dans des maisons au plancher de terre battue, connaissaient l'électricité et les autos et mangeaient à leur faim. Il avait gardé de notre pays l'image que lui en faisaient ses parents : celle d'une terre où les paysans vivaient pauvrement sans confort d'aucune sorte.

Ces explications durèrent assez longtemps. Tant et si bien que le jardin fut labouré et qu'on entama, l'après-midi, le battage des trèfles, travail impossible à différer, car il fallait profiter de la présence des machines.

Au terme de cette journée, M. Jadin suivit Arthur Pierre qui l'emmena chez quelques habitants du village. Partout, chez les Lardinois, les Parmentier, les Lemense, les Virlée, les

Radelet, les Jeanquart, il reçut l'accueil le plus chaleureux et dut répondre à d'innombrables questions sur la Belgique.

Il alla saluer Cyrille et Albert Connard, la famille Dujardin, qui est originaire de Rhisnes et aussi les Bournonville, vieux ménage de survivants de l'émigration. M. Bournonville avait 5 ans et sa femme sept mois quand ils quittèrent Meux en compagnie de leurs parents.

Vie agricole au Wisconsin

Le dimanche matin, à la sortie de la messe paroissiale, presque tous les habitants de Brussels étaient rassemblés sur le parvis de l'église pour saluer en M. Jadin l'ambassadeur de la Belgique.

Les hommes entraînèrent leur hôte au saloon (café) de Douard et Lucie Dujardin, puis chez Lardinois. En trinquant fraternellement, on parla bétail et culture, comparant les méthodes belges avec celles des Américains.

Les fermiers de Brussels ont des exploitations de 30 à 50 ha. Ils cultivent surtout du maïs, du seigle, de l'avoine et du trèfle. Depuis longtemps, les betteraves sucrières ont été abandonnées.

La mécanisation est très poussée. Outre les innombrables tracteurs que l'on voit dans les champs, les Wallons emploient des chargeurs à fourrage, des moissonneuses-batteuses et d'autres engins qui, comme chez nous, vont d'une ferme à l'autre.

Chaque fermier possède une trentaine de vaches laitières, généralement de race Hostein. Une laiterie est installée au village. Elle recueille le fromage blanc qui est envoyé à une fromagerie de Chicago.

On pratique, à Brussels et dans la région, l'ensilage du maïs haché qui sert de nourriture au bétail durant l'hiver.

M. Jadin a été émerveillé de voir combien la mentalité des gens du village était proche de celle des terriens de Belgique. Excellents cultivateurs, ils apportent à leur travail toute l'ardeur et le soin dont ils sont capables. Soucieux de la propreté et du confort de leurs demeures, ils en négligent volontiers les abords immédiats.

Si, dans toute l'Amérique, la viande préalablement découpée, emballée et gelée, se vend dans les magasins d'alimentation, les Belges de Brussels ont préféré garder leur boucher qui se charge lui-même de débiter les bêtes et met en vente de la viande fraîche.

A la kermesse, on tue le cochon et on défourne des tartes dans toutes les familles. De Milwaukee vient une bière excellente qui connaît la grande vogue.

Les gens de Brussels sont restés catholiques. C'est Mme Pierre qui tient les orgues à l'église Saint-François Xavier, dont le desservant est un Prémontré hollandais, le R.P. Smith.

Tous regrettent que la Belgique soit si éloignée, car ils aimeraient aller faire un pèlerinage au pays d'où partirent leurs aïeux.

Lorsque, le 6 décembre 1953, Radio Namur diffusa un message enregistré à l'intention de la Wallonie, par quelques habitants de Brussels, M. Jadin fut heureux de reconnaître les voix d'Arthur Pierre, de Douard Dujardin et de quelques autres qu'il avait eu le plaisir de rencontrer en Amérique.

Aussi, accepta-t-il volontiers de répondre par la voix des ondes. Il prit part à l'enregistrement de l'émission qui fut envoyée à Brussels. Il en profita pour saluer tous ceux qui l'avaient si gentiment reçu lors de son passage chez les Wallons du Wisconsin et avec lesquels il avait conté et entendu des "fauves" d'un humour bien gaulois.

Car les gens de là-bas ont gardé le goût des bonnes blagues wallonnes qui ne doivent rien à l'esprit anglo-saxon.

Marcel COPAY. Vers l'Avenir, le 12/02/1954.

UN DESCENDANT D'UNE FAMILLE DE BEUZET, WILLIAM J. LA LUZERNE, EST CONSUL DE BELGIQUE À GREEN BAY (U.S.A.)

De nouveaux détails sur l'importante colonie belge fondée au Wisconsin, il y a cent ans, nous ont été fournis par un Gembloutois, M. Jean Dehon qui, avant nous, s'est intéressé à cet épisode mal connu de l'histoire régionale.

En 1948 déjà, sous le pseudonyme de Jean du Condroz, il signait dans la revue namuroise "Reflets" un article consacré aux émigrés du Brabant wallon et du Namurois en Amérique.

C'est grâce à lui que nous pouvons présenter, aujourd'hui, une figure sympathique, celle de William J. La Luzerne, consul de Belgique à Green Bay.

Plusieurs La Luzerne vivaient dans la région de Bovesse, Saint-Denis et Beuzet à l'époque de la grande émigration vers l'Amérique.

Le père, prénommé André, était mort à Beuzet en 1845. Français d'origine -il était né à Morgny-, il vivait dans notre province depuis 1785 et avait épousé, en 1788, Marie-Josèphe Sonvaux de Saint-Denis, qui mourut trois ans après lui.

Notre émigré français avait eu dix enfants. L'aîné, Nicolas, fut tué, croit-on, à Mérode, en Italie. Il était soldat du 1er régiment de Ligne sous l'Empire.

Un autre fils, Jean-Joseph La Luzerne, né à Beuzet en 1804, avait épousé Florence Delsipée, née à Bovesse en 1801. Avec sa femme et ses sept enfants, le 28 octobre 1855, il s'embarqua pour New-York, à bord du navire "Henry Reed". Il gagna le Wisconsin et s'y établit avec tous les siens.

Guillaume La Luzerne, fils de Jean, épousa une Belge, Catherine Delwiche, née à Saint-Denis en 1840 et émigrée comme lui avec ses parents. Il s'installa au village de Duval. Le papa Delwiche, également prénommé Guillaume, était originaire de Saint-Denis. Il donna son nom au village où il demeurait et qui s'appelle aujourd'hui Fairland, non loin de Brussels.

Quand le père Daems, missionnaire belge, passait dans le village, c'était chez Guillaume Delwiche qu'il célébrait la messe et accueillait les fidèles. En 1860, une église fut bâtie près de là, mais les Belges de Brussels, Union et Gardner, avaient pris l'habitude de donner à la paroisse le nom de Delwiche. Celui-ci mourut en 1896. Sa femme Marie-Françoise Dupire, née à Lonzée en 1815, était morte dix-neuf ans plus tôt. Tous deux furent enterrés dans le petit cimetière de Delwiche.

M. William J. La Luzerne, consul de Belgique, est le petit-fils de Guillaume La Luzerne, l'arrière petit-fils de Jean-Joseph La Luzerne et de Guillaume Delwiche, émigrants de 1855.

Il est apparenté aux Dupire, Delwiche et Delsipée, encore nombreux dans le Wisconsin.

M. William J. La Luzerne entretient depuis plusieurs années des relations cordiales avec M. Dehon qui lui envoie des revues wallonnes et des journaux. Il y a quelques semaines, le sympathique consul écrivait qu'il avait pris plaisir à recevoir des numéros de "Vers l'Avenir" et des coupures de notre rubrique dialectale "Chijes et Pasqueyes".

Les nouvelles de la province de Luxembourg et du Grand-Duché sont également appréciées dans le Wisconsin où vivent des descendants de ces régions. Les villages de Belgium et de Luxemburg furent fondés par ces pionniers.

Excellent musicien, M. William J. La Luzerne fit longtemps partie, en qualité de clarinettiste, de l'orchestre "Green Bay City Band", qui fut fondé en 1803 par un Wavrien, M. J. Heynen. Ce dernier, né en 1869, abandonna la direction en 1937. Il fut à l'honneur l'an dernier à l'occasion du 50e anniversaire de l'orchestre.

Dans l'exercice de ses fonctions de consul, M. La Luzerne a parfois été amené à faire des recherches pour mettre en relation des membres d'une même famille séparés par l'Atlantique. Précisons cependant que la correspondance entre les particuliers en Belgique et les agents belges à l'étranger n'est autorisée qu'en matière commerciale. Dans les autres cas, l'intervention du Département des Affaires étrangères est requise.

L'an dernier, M. Dehon eut le plaisir d'accueillir à Gembloux deux habitants de Green Bay, M. et Mme Willy Malcore-Dupont.

M. Malcore, dont le nom a été modifié au cours des ans, est un descendant de Pierre Malcorps, né à Beauvechain en 1828, parti pour l'Amérique en 1855 avec sa femme, Marie-Rose Deprince, et établi au village de Walhain (Kewaunee County). Mme Malcore, née Laura Dupont, appartient à une famille de Grand-Leez.

Tous deux parlent un excellent wallon mêlé de quelques expressions américaines. Ils furent enchantés, au cours de leur voyage en Europe, de découvrir, en compagnie de M. Dehon, les lieux où vécurent leurs ancêtres.

M. Malcore est propriétaire, à Green Bay, d'un "Funeral Home", entreprise de pompes funèbres à l'américaine dont le fonctionnement a été décrit par notre directeur, M. Marc Delforge, à l'occasion d'un voyage qu'il fit aux Etats-Unis en 1952. Quand M. Malcore parle des cérémonies funéraires en Amérique : embaumement, toilette des cadavres, exposition dans une salle spéciale dotée de tout le confort, il dit : "C'est l'costume...". c'est sa façon à lui de dire en wallon : "C'est la coutume".

Dans son étude sur les "Antécédents et aspects peu connus de l'émigration dans le nord-est du Wisconsin", M. Antoine De Smet, conservateur adjoint à la Bibliothèque royale de Belgique, relate la fondation d'une église presbytérienne en 1861, à Robinsonville, l'ancien village "Aux Premiers Belges" qui est actuellement appelé Champion et où les catholiques ont édifié un sanctuaire à la Vierge.

Cette petite communauté protestante existe toujours et on y trouve plusieurs descendants des familles wallonnes, MM. William Hannon, Constant Dequaine, Melle

Eunice Hannon, Mme Grace Des Jardins, etc...

Ces Hannon sont les descendants de Jean-Joseph Hanon, parti de Biez pour l'Amérique avec sa femme et ses cinq enfants en 1855. Biez, dans le Brabant wallon, était, à l'époque, le siège d'une paroisse protestante.

Le courrier d'un Récollet

Un Franciscain de Saint-Germain, le Frère Isidore Germiat, prospecta le Canada et les Etats-Unis de 1885 à 1888, afin de recueillir des fonds pour le collège des Récollets, à Alep, en Syrie. Son frère François avait émigré et était installé au village de Schiller, près de Green Bay. Il lui rendit visite et conta dans plusieurs lettres les impressions que lui laissait la colonie belge du Wisconsin.

Arrivé à Green Bay le 17 décembre 1886, il y logea à l'hôtel tenu par un nommé Bodart, d'Aische-en-Refail.

De Schiller, il écrivait : "Le lendemain, dimanche, je recevais la visite de la famille Conard, J.-B. Herson, Denis Tasquin, Robette, tous de Saint-Germain. Ils m'embrassaient tous comme si j'avais été leur frère. Une foule d'autres Belges de Meux, de Liernu, d'Aische, de Rosière, d'Ottomont et d'autres villages à dix lieux à la ronde sont venus me voir. La maison de mon frère ne désemplissait pas...".

De ses compatriotes émigrés, il disait : "Tous vivent dans l'abondance jusqu'aux oreilles. Ils sont contents comme des bossus, vivent indépendants et ne regrettent point la Belgique. Mon frère a 20 bonniers de terre et 12 bonniers de forêt. De même, Charles Conard et Denis Tasquin. Radart en a plus de 30, Pierre Simon plus de 80. Ce dernier est le plus riche parce qu'il est arrivé le premier. Il leur est difficile dans le principe d'encaisser de l'argent parce qu'ils doivent se procurer à grands frais des machines à semer, à faucher, à lier, à glaner et à battre le grain. C'est au moyen de ces engins qu'ils parviennent à bout de leur grande culture..;".

En 1887, il se trouvait chez un autre de ses frères, à Humbold, et il écrivait : "Dans le courant de septembre, mon frère me conduisit avec sa voiture visiter la colonie belge du Wisconsin, établie dans le diocèse de Green Bay. Le premier jour, je me rends à Delwiche, village du nom d'un paysan de Saint-Denis-Bovesse. Ce village est entièrement composé d'habitants de Saint-Denis et de Meux. Il est à sept lieues de Schiller. Là sont établis les Baudouin, de Meux (appelés communément Praile). Le lendemain de mon arrivée était un dimanche. L'église du village est veuve de son pasteur. M. l'abbé Stevenart se trouve au Canada sans espoir de retour à Delwiche. Comme il n'y avait point de messe dans l'endroit, force fut de me faire conduire à Rosière, deux lieues plus loin. Ce dernier village est entièrement composé de Belges des cantons de Wavre et de Jodoigne, en Brabant"...

"De Rosière, je passai par Bruxelles où Joachim Falque, de Meux, m'invita à dîner. Je rendis visite ensuite à Pierre Baudouin, le frère de la Sœur Pauline, du couvent des Sœurs de la Charité de Namur, également de Meux. A 3h., j'étais rentré à Delwiche pour assister aux vêpres, chantées par les Praile. Quoiqu'il n'y ait plus de prêtre, les Praile chantent des

psaumes, récitent le chapelet et les meilleures personnes y assistent. Ce jour-là, il y avait beaucoup de monde, beaucoup de curieux pour me voir. Il y avait là des Jacquet, des Macaux, des Falque, des Baudouin, des Garot, des Radelet, des Gignies, de Liernu, des Parmentier et des Neuville, de la Baive (hameau de Liernu) et d'autres connaissances"...

... "Le village où se trouve mon frère a nom Humbold. Il y a deux églises desservies par le même prêtre, l'une dédiée à l'Immaculée Conception est surtout fréquentée par les Flamands et quelques familles wallonnes, entre autres, celle des Germiat de Geest-Gérompont. L'autre est dédiée à Saint-Hubert. Elle est distante de la première d'environ 45 minutes"...

Une chanson satirique

En même temps que ce témoignage d'outre-tombe que constituent les lettres du Frère Isidore, M. Dehon nous a transmis une chanson qui fit fureur à l'époque de l'émigration et qui avait pour auteur un Gembloutois, Eugène-Lucien Tournemenne, né en 1840 et mort en 1896.

Voici quelques-uns des 25 couplets de cette chanson satirique qui se chantait sur l'air du "Tra deri dera".

"Jeunes gens qui cherchez tous à vous divertir,
Ouvrez bien vos oreilles à ce que je vais dire :
L'émigration est là, il faut vous décider
A partir pour toujours ou bien à nous rester".

"Vous tous qui profitez des plaisirs du jeune âge,
Etes-vous de ceux-là qui voudraient en partage
Un petit coin de terre, au bout de l'Amérique,
Ou bien aimez-vous mieux encore la Belgique ?".

"Ma foi, je n'en sais rien, mais à vous voir tous,
La fièvre de l'exil s'est emparée de vous
Et vous iriez, je crois, jusqu'à vendre vos biens
Pour vous qualifier de Belges-Américains !".

"D'abord c'est un bottier que les jeunes et les vieux
Ont tous connu ici, mari très soucieux;
Fatigué du métier, il vend son Saint-Crépin
Et s'embarque gaiement pour les pays lointains".

"Adieu Gembloux, dit-il, adieu cuirs et semelles.
Adieux souliers molière, bottines de prunelles;

Je vais tenter fortune au pays des dollars.
Ici l'on ne parvient plus qu'à manger du lard".
"Un plombier envieux de souder les deux bouts,
Imagina un jour de s'éloigner de nous.
En éclaireur il part, il cherche et trouve enfin
Du travail pour nourrir sa femme et ses bambins".
"Fier de sa découverte, il cherche du papier
Pour écrire à sa femme d'aller le retrouver.
Rapprochez-vous de moi, dit-il, chère moitié,
Ici toujours l'alcool a dix-huit degrés".
"Le grand maître des forges d'un village voisin,
Parti en excursion, s'arrête au Wisconsin.
Nous jouerons cinq lignes, dit-il à son ami,
Pour voir qui de nous deux paiera la goutte ici".
"Battu et pas content, ce dernier déclara
Qu'il voulait à tout prix quitter ce pays-là.
Le gagnant répartit : "Vive l'agriculture !"
Je vais chercher Carline et sa progéniture".
"Laissons au magicien le soin de nous narrer
Les beautés, les attraits du monde au lard salé,
Et de nous dire, enfin, sans détour, sans ambage,
Si New-York prise les tours d'escamotage".

Clôturons sur cette note sarcastique la nouvelle série de témoignages sur les Wallons du Wisconsin, nos lointains cousins d'au-delà des mers.

Marcel COPAY. Vers l'avenir 05.03.1954.

Suite aux articles de Marcel Copay sur les Wallons du Wisconsin, d'autres témoignages parvinrent à la rédaction de Vers l'Avenir. Mme GOURGUE-DAIX, DE GREZ-DOICEAU, ET DE SON BEAU-FRERE, M. HENRI BOIDRON, COMMISSAIRE-VOYER À GEMBLOUX

A la Pentecôte de 1950, un autocar s'arrêtait sur la grand-place de Grez-Doiceau et ses occupants se mêlaient aux paroissiens entrant à l'église pour la grand-messe de 10h. Après l'office, un couple de voyageurs, parlant anglais et wallon, vint demander au café Masset s'il existait encore au village des descendants de Désiré Van Drisse, parti aux Etats-Unis en 1872. On ne put les renseigner et les étrangers repartirent après avoir laissé leur adresse : M. et Mme Edward Van Drisse, 118, South Adams, Green Bay, Wisconsin.

M. le curé de Grez-Doiceau, avisé de cette curieuse visite, fouilla les registres paroissiaux et y trouva la trace de plusieurs Van Drisse, dont Mme Sidonie Van Drisse, mère d'un habitant actuel du village, M. Edouard Gourgue.

M. et Mme Gourgue-Daix se mirent en rapport avec leur cousin d'Amérique et consultèrent les registres communaux. Ils y apprirent que Désiré Van Drisse avait quitté Grez-Doiceau en 1872 avec ses deux fils et ses trois filles. En Amérique, vit encore aujourd'hui le père de M. Edward Van Drisse, qui se prénomme Sylvain et est né le 18 septembre 1857. Il avait donc 15 ans au moment de son départ.

Depuis lors, les deux familles continuent à échanger des lettres et leurs relations épistolaires relient la Belgique au Wisconsin.

On sait que les dix premiers émigrants wallons partirent de Grez-Doiceau en 1853, sous la conduite de François Petiniot. Parmi eux se trouvait Philippe Hanon, dont un des enfants mourut à l'arrivée à Green Bay. Ce décès retarda les Belges et leur permit de faire la connaissance du Père Daems, un compatriote qui les conduisit vers les terres de sa paroisse.

Une nièce de Philippe Hanon vit encore à Grez-Doiceau. Elle se nomme Célinie Hanon, fille de Désiré Hanon, et est née le 26 décembre 1873, vingt ans après le départ de son oncle.

De la famille de Gustave Pensis, partie pour l'Amérique en 1856, plusieurs membres sont encore en vie à Grez-Doiceau.

Les deux soldats et leur grand-mère

Un jour de 1945, nous signale Mme Gourgue, deux soldats américains se promenaient sur la place de Grez-Doiceau. Une maison en face de l'église les intéressait particulièrement, ils l'examinaient avec soin, la photographiaient, en caressaient les pierres.

Questionnés par M. le Curé qui passait à ce moment, les deux G.I's déclarèrent qu'ils avaient retrouvé la maison natale de leur grand-mère, Mme Drivers. Celle-ci, alors âgée de 86 ans, avait quitté Grez-Doiceau qu'elle n'était qu'une fillette de quatre printemps.

Nos deux soldats, qui venaient d'un village du Wisconsin, étaient cantonnés à Gembloux. Ils avaient écrit à leur grand-mère, qui leur avait demandé de se rendre à Grez-Doiceau. Et, grâce à M. le Curé, ils purent trouver, dans les registres paroissiaux, l'acte de baptême de la vieille dame.

D'ailleurs, Mme Gourgue et M. Boidron, avec l'active collaboration de MM. les curés de Grez-Doiceau et de Biez, consultent souvent ces vieux documents et en extraient des arbres généalogiques que leur demandent des gens du Wisconsin.

La centenaire de Marinette

Il reste encore au moins une survivante de l'époque de grande émigration 1853-1857. Il s'agit de Mme Surprise, qui vient de fêter ses 101 ans à Marinette, ville du Wisconsin, qui existait déjà avant l'arrivée des premiers Belges et qui fut fondée comme plusieurs autres de la région, par des Canadiens.

Mme Surprise est née à Grez-Doiceau qu'elle quitta à l'âge de quatre ans. Son père, Jean Librecht, originaire de Pietrebais, avait épousé une Grezienne, Virginie Pira, qui mourut en 1854, lui laissant deux filles et un fils.

Deux ans plus tard, Jean Librecht et ses enfants partaient pour l'Amérique, avec soixante autres Belges, ils mirent plus de trois mois pour arriver à Bay Settlement, la paroisse du Père Daems.

Cécile Librecht, dont le nom de famille se transforme en Le Breck, épousa un M. Surprise, d'origine canadienne et resta veuve à l'âge de 40 ans. Elle avait alors neuf enfants, dont l'aîné avait 14 ans. Six de ceux-ci sont encore en vie et, de plus, elle compte sept petits-enfants, sept arrière-petits-enfants et une petite-fille de la cinquième génération. Mme Surprise espère voir la sixième génération de cette belle famille et elle attribue sa longévité au travail et à son sens de l'humour.

A l'occasion de son 101e anniversaire, Mme Surprise a reçu un beau gâteau portant une seule bougie. Le curé de la paroisse, les membres de la société Saint-Joseph et Saint-Vincent-de-Paul vinrent le lui apporter et la féliciter.

Elle eut, évidemment, les honneurs de l'interview dans un journal de la région.

Témoin de la fondation des colonies belges du Wisconsin, la centenaire de Marinette en a vécu l'évolution et le développement. Elle est le vivant symbole des origines wallonnes de ce petit coin d'Amérique.

Mme Cécile Surprise allait avoir 102 ans lorsqu'elle s'éteignit doucement chez une de ses filles.

Vers l'Avenir, 20.01.1954.

L'ARRIERE-GRAND-PERE DU R.P. JADIN, PRÉMONTRÉ AMÉRICAIN, ÉTAIT ORIGINAIRE DE PIÉTREBAIS

Né à Sugar Bush (Wisconsin), le R.P. Samuel (né Louis Jadin, étudiant au collège grégorien de Rome et Prémontré de l'abbaye de West De Pere aux USA) est le descendant d'une famille wallonne émigrée en Amérique, il y a près de cent ans, à l'époque où avait lieu ce vaste mouvement qui aboutit à la création d'une florissante colonie belge.

L'arrière-grand-père du jeune prêtre se nommait Adolphe Jadin. Né le 15 mars 1826, il quitta la Belgique avec trois de ses frères en 1855.

Ses parents s'appelaient, croit-on, Julien et Marie, mais la pierre tombale, là-bas en Amérique, indiquait comme lieu de naissance "Brenen".

La grand-mère et les parents du R.P. Samuel n'en savaient pas plus et ce dernier, profitant d'un passage en Belgique, essayait vainement de retrouver le berceau de sa famille. Des contacts qu'il eut avec d'autres Jadin de la région de Namur, il retira des sympathies nouvelles, mais rien qui eût pu le mettre sur la trace de ce village inexistant de Brenen, nom sans doute déformé par un scribe américain.

L'article signalant la visite du R.P. Jadin attira l'attention de plusieurs chercheurs qui, à diverses reprises, nous ont apporté leur concours dans les études entreprises au sujet des Wallons d'Amérique. Nous voulons parler de M. Dehon, vice-président du Cercle "Art et folklore" de Gembloux; de M. Desmet, conservateur à la Bibliothèque Royale; de M. Kumps, du Cercle archéologique de Wavre, et de M. l'abbé Pensis, professeur à Wavre.

On retrouva, à Anvers, dans le seul registre d'inscription des émigrants encore existant, le nom de Adolphe Chadin, parti le 19 septembre 1855 à bord du steamer belge "Telegraph". Agé de 29 ans -donc né en 1826- ce Chadin était accompagné de ses frères Pierre, Maximilien et Auguste. Pierre, âgé de 36 ans, emmenait avec lui sa femme, Joséphine Wauthelet, 37 ans, et ses enfants, Maria 7 ans, Désiré, 3 ans et Julien, quelques mois. Maximilien Chadin, 21 ans, était célibataire comme Adolphe, mais la famille d'Auguste (39 ans) comprenait Eléonore Paris, 83 ans; Maria, 7ans; Joseph, 6 ans; Rosalie, 4 ans; Jean-Baptiste, 2 ans; et Maximilien, quelques mois.

Mais, si la coïncidence était troublante, c'étaient des Jadin que l'on cherchait, et non des Chadin. Cependant, compte tenu du fait que beaucoup d'armateurs de l'époque étaient Allemands -l'un d'eux, nommé Strauss, fit l'objet d'une plainte de plusieurs émigrants pour le manque de soins reçus à bord de ses bateaux- ce genre d'erreur était plausible.

Il suffisait d'ailleurs de vérifier. Le registre mentionnait qu'Adolphe Chadin avait un passeport de Piétrebais, près de Jodoigne. Les autres venaient de Melin, commune voisine.

A Piétrebais, les derniers doutes se dissipèrent puisque M. le curé retrouva dans le registre paroissial l'inscription du baptême d'Adolphe Jadin, baptisé le 17 mars 1826, fils de Ghislain-Joseph Jadin, de Dion-le-Val, et de Marie-Joseph Tollet, de Chapelle-Saint-Laurent. Nicolas Librecht, de Roux-Miroir et Félicité Delvaux, de Biez, furent ses parrain et marraine.

Le R.P. Samuel nous avait bien dit que son arrière-grand-père était né le 15 mars 1826 et que ses parents s'appelaient Julien (Ghislain en réalité) et Marie. On avait, cette fois, trouvé la bonne piste. Expliquera-t-on jamais par quel miracle d'incompréhension, Piétrebais s'est transformé en Brenen sur la tombe d'Adolphe Jadin, mort en Amérique, le 22 janvier 1904 ?

Restait à savoir si le R.P. Jadin avait encore des parents en Belgique. M. Dehon parvint à en retrouver deux.

Une sœur d'Adolphe Jadin, Rosalie, décédée à Melin, le 24 décembre 1910, avait épousé un nommé Charles Riguelle. Du mariage de leur fille Marie-Thérèse avec Maximilien Delgoffe naquirent deux filles qui sont donc parentes avec le R.P. Samuel. Il s'agit de Mme Achille Dethier, née Hermine Delgoffe domiciliée à Jodoigne, 7 rue Grégoire Nelis et de Mme Camille Desonne, née Victoria Delgoffe, demeurant à Melin.

Ainsi s'est éclairci, après maintes recherches, le mystère de l'origine belge d'une famille d'Amérique.

Marcel COPAY Vers l'Avenir, 03.12.1954.

AU COURS D'UN VOYAGE EN AMÉRIQUE, UN NAMUROIS FAIT CONNAISSANCE AVEC LES "BELGES" DU WISCONSIN

Les Namurois se souviennent encore de leur stupéfaction amusée lorsque, peu après la libération de 1944, ils firent la connaissance d'un authentique sergent de l'armée américaine qui s'exprimait en un wallon impeccable. Milo Coppersmith -ainsi s'appelait ce sympathique G.I.- demeura quelque temps dans notre pays et y devint, sous le pseudonyme d'Emile le Wallon, une vedette du catch. Ayant épousé une charmante jamboise, Mlle Irma Brunin, il regagna son pays, voici quelques années.

On crut, à l'époque, que Milo était un phénomène isolé, un exemple rarissime de la survivance d'un langage emporté en Amérique par les ancêtres du sergent Coppersmith.

En fait, on l'apprit par la suite, il existe, en Amérique, une région entière du Wisconsin où le wallon est toujours pratiqué.

Comme le fit, voici quelques années, M. Jadin, bourgmestre d'Emines, un Namurois, M. Jean Aterianus, demeurant rue Nanon à Saint-Servais, vient de découvrir, à son tour, les "Belges du Wisconsin" et nous a fait part de ses impressions.

"Mi papa estait belge"

Technicien aux ateliers de construction de Jambes, M. Aterianus devait entreprendre un voyage d'étude à Appleton, dans le Wisconsin. L'envie lui vint d'aller saluer, au passage, quelques-uns de ces Wallons légendaires établis aux U.S.A.

Après une brève escale à New York et à Chicago, le voici débarquant à l'aérodrome de Green Bay, cette ville des bords du lac Michigan qui était, au siècle dernier, le point de passage obligé de tous les émigrants belges s'établissant dans la région.

Le chauffeur du taxi qui l'emmenait vers la ville s'enquit de la nationalité de son passager, en qui il devinait un étranger.

- Je suis Belge, dit M. Aterianus.

L'homme s'en réjouit et fit remarquer qu'il y avait pas mal de Belges dans la région. Et d'ajouter, dans le plus pur wallon :

- Mi papa estait Belge ossi è tot c'qui dj'sai co dire c'est oyi

L'ambiance étant ainsi créée, notre voyageur débarquait, quelques instants plus tard, chez la sœur de Milo Coppersmith, Mme Duchateau, qui demeure, soit dit entre parenthèses, 2200 Maccaux Street. Maccaux, patronyme assez fréquent parmi les émigrés wallons, est le nom de l'entrepreneur qui construisit le quartier.

M. Duchateau, qui est d'origine flamande, ne parle que l'anglais. Sa femme, tout comme Milo, a gardé une parfaite connaissance du Wallon. Ce n'est pourtant qu'après une demi-heure de conversation qu'elle y vint avec cette phrase :

- Les Flaminds ci n'est nin des djins comme nos autes; i n'savnu nin causer l'Belge.

Car, "causer l'Belge", pour les gens de Green Bay et des environs, c'est tout simplement parler le Wallon.

On joue le couyon en Amérique

Cette première soirée allait réserver à M. Aterianus une autre surprise en lui faisant faire la connaissance d'une alerte sexagénaire, Mme Louise Doyen. Quand on lui eût dit, au téléphone "qu'on homme do vix pays" venait d'arriver, elle accourut aussitôt. Et M. Aterianus eut, avec elle, la plus étonnante conversation de sa vie en un wallon qui, dit-il, vient tout droit de la région d'Eghezée ou de Perwez.

Mme Doyen, qu'on aurait prise pour une Wallonne débarquant à l'instant, révéla à son interlocuteur qu'elle était une assidue des parties de "couyon" et de "potot" et que ces jeux de cartes, sous leur nom d'origine, sont couramment pratiqués dans toute la région. Elle a gardé le souvenir de ses grands-parents, qui émigrèrent de Belgique, mais ne sait plus de quel village ils étaient originaires.

Après quelques jours passés à Appleton, à une cinquantaine de kilomètres de Green Bay, M. Aterianus revint chez ses nouveaux amis. Cette fois, il eut le plaisir de rencontrer M. John Granius, qui demeure 544 La Plant. Chose curieuse, ce quartier, avec ses allées bordées d'arbres, rappelle un peu, la Meuse en moins, le faubourg namurois de La Plante.

M. John Granius, sa femme et ses deux fils, dont l'aîné est actuellement parachutiste, parlent Wallon. Et pour cause car, jusqu'à il y a trois ans, ils ont vécu avec la grand-mère Granius qui ne s'exprimait que dans cette langue.

M. Granius entretient encore des relations suivies avec deux familles belges qui lui sont

apparentées, celle de M. Arthur Granius, de Walsbets, près de Landen, et celle de M. Alfred Granius, de Serskamp, près de Termonde.

Mme Alfred Granius a même suivi des cours d'anglais à l'école du soir, pour pouvoir correspondre avec ses parents du Wisconsin.

"Emile le Wallon au téléphone"

A son retour à Appleton, M. Aterianus trouva une demande d'appel téléphonique. C'était M. Joseph Granius, frères de John, qui désirait vivement faire, lui aussi, la connaissance de ce visiteur venu de Belgique.

Ce fut l'occasion d'une nouvelle conversation en wallon cependant que M. Joseph Granius exhibait fièrement le journal familial tenu à jour par son grand-père.

Puis, M. Aterianus alla saluer M. Malcore, entrepreneur de pompes funèbres, descendant d'un Malcorps parti de Beauvechain.

M. Malcore connaît bien la Belgique, qu'il visita voici trois ans et reste en relations suivies avec un aimable Gembloutois, M. Jean Dehon, qui a longuement étudié l'émigration wallonne. C'est ainsi que "Vers l'Avenir" du 23 octobre se trouvait chez M. Malcore et que M. Aterianus se fit un plaisir de lire à ses hôtes la rubrique des "Chijes et Pasquèyes" qu'ils apprécièrent vivement.

Porteur d'un message de Mme Brunin, de Jambes, pour sa fille et son gendre, M. Aterianus dut user du téléphone pour bavarder avec Milo Coppersmith, qui réside présentement à Fort Knox, dans le Kentucky.

Milo ne fut pas peu surpris d'entendre un Namurois l'appeler de Green Bay. - Vous pouvez parler français, dit-il, je le comprends bien.

Pressé par le temps, M. Aterianus dut abandonner là ses découvertes chez les Belges d'Amérique. Il aurait bien voulu, pourtant, aller visiter ces villages qui ont nom Brussels, Rosière ou Delwiche et où, le dimanche après la messe, tout le monde parle wallon sur le parvis de l'église.

Un accueil inoubliable

De son bref séjour à Green Bay, M. Aterianus gardera un souvenir inoubliable.

Il ne pense pas sans émotion à l'accueil chaleureux qui lui fut réservé par ces familles américaines qui le reçurent à bras ouverts et se coupèrent en quatre pour lui être agréables. Les mots lui manquent pour qualifier de façon adéquate tant de gentillesse.

Dans ce pays doucement vallonné qui fait un peu penser à la terre hesbignonne, M. Aterianus a rencontré des gens extrêmement sympathiques, s'exprimant dans un wallon d'une remarquable pureté.

Ces braves gens qui ont gardé, comme leurs pères, le respect des vertus familiales, se sentiraient à l'aise dans notre Wallonie où on parle la même langue, exception faite de certains vocables anglais dont n'existait aucune traduction au début de l'émigration.

C'est ainsi, par exemple, que les Belges du Wisconsin, pour "Je vous téléphonerai", disent "Dji vo colerai", employant ainsi un dérivé du verbe anglais "to call" (appeler).

Très rapidement, dit M. Aterianus, on en arrive à employer ces expressions qui sont entrées dans le vocabulaire courant. Au surplus, on se sent très vite à l'aise au sein de ces familles américaines où l'on retrouve cette survivance d'un passé qui nous rapproche par delà la distance et le temps. Remercions donc M. Aterianus pour ce nouveau témoignage qu'il apporte au sujet de ceux que nous pouvons considérer comme de lointains parents, toujours chers à notre cœur.

Marcel COPAY. Vers l'Avenir, 18.12.1956.

LE G.I. "EMILE LE WALLON", DE BRUSSELS (U.S.A.) EST LE DESCENDANT D'UN ÉMIGRÉ BRABANÇON

Lors de l'arrivée des troupes américaines à Namur, en 1944, les Namurois ne furent pas peu surpris de rencontrer un jovial sous-officier de la "Military Police" qui parlait le wallon avec une aisance stupéfiante.

Bâti en athlète, le G.I. Milo Coppersmith faisait étalage de remarquables talents en boxe et en lutte. A la première foire d'après-guerre, en juillet 1945, on le vit relever le gant lancé par un lutteur dans une baraque foraine. Il s'en tira avec honneur et ses savoureuses réflexions mirent l'assistance en joie.

Adopté par tous sous le surnom d' "Emile le Wallon", le sympathique Milo demeura plusieurs années dans notre pays et se tailla une jolie réputation dans le monde du catch. Il épousa une charmante Jamboise, Mlle Irma Brunin, et devint rapidement une figure populaire dans le Namurois et bien au-delà.

Mais, en avril 1951, "Emile le Wallon" vint nous faire ses adieux. Brillant élément de la Police criminelle des forces américaines, il devait retourner aux Etats-Unis. Avant de partir avec sa femme et son enfant, il disputa un dernier match de catch, à la Bourse de Commerce de Namur.

On le questionnait si souvent sur la facilité avec laquelle il parlait wallon que Milo avait fini par faire imprimer des cartes pour s'éviter la peine de recommencer toujours les mêmes explications. Selon lui, ses grands-parents étaient originaires du pays de Charleroi. Emigrés aux Etats-Unis, ils avaient maintenu, au sein de leur famille, l'usage de la langue du terroir. Emile ajoutait même que, dans l'Etat où il demeurait, certains employaient encore le patois carolorégien ou liégeois.

Les choses en restèrent là et on se sépara à regret de ce sympathique premier sergent qui s'était fait, en quelques années, d'innombrables amis au pays de Namur.

Deux ans plus tard, Radio-Namur recevait, par l'entremise de l'ambassade des U.S.A., une bande de magnétophone enregistrée dans une localité américaine appelée Brussels, et située dans l'Etat de Wisconsin. On eut la joyeuse surprise d'entendre un message au vieux pays dans un wallon très correct. Une discussion entre quelques habitants de Brussels, des

chansons wallonnes, la "Brabançonne" et l'hymne américain constituaient l'essentiel de cette émission inattendue.

Une réponse fut enregistrée et expédiée à Brussels, tandis qu'un large courant d'intérêt se faisait jour dans nos régions.

L'émigré de Mélin

Ainsi, nous apprîmes que Milo Coppersmith était originaire de Brussels et sa belle-mère, Mme Brunin-Cassart, nous fit part de l'étonnement de sa fille en arrivant dans ce village où de nombreuses personnes s'exprimaient en wallon.

Ce renseignement éclairait d'un jour nouveau la personnalité d' "Emile le Wallon". Lui aussi serait donc le descendant d'émigrés wallons venus, non pas du pays de Charleroi, comme il le croyait, mais du Nord Namurois ou du Brabant.

On en a, à présent, la certitude, grâce à l'obligeance de M. Dehon, de Gembloux, et de M. l'abbé Delgoffe, curé de Mélin, en Brabant.

En effet, les registres paroissiaux de Mélin signalaient le départ pour Green Bay, le 28 mars 1856, d'Alexis Coppesmette, 45 ans, accompagné de son épouse Désirée Meuron, de sa belle-mère, Barbe Logist, et de ses huit enfants : Alexis, 19 ans; Maximilien, 18 ans; Isidore, 14 ans; Clotilde, 11 ans; Elvire, 9 ans; Stéphanie, 6 ans; Ferdinand, 4 ans, et Flore Pélagie, 2 ans.

M. l'abbé Delgoffe s'est appliqué à reconstituer l'arbre généalogique de la famille Coppesmette.

Alexis, l'émigré, était le second fils de Pierre-Joseph Coppesmette, de Mélin, et de Françoise Van Ram, de Hougaerde. Il était né en 1811 et se maria en 1835.

La famille comportait encore Pierre Coppesmette, né en 1810; Jean-Baptiste, né en 1813, et Marie-Thérèse, née en 1818.

Pierre épousa Barbe Paul, qui lui donna six enfants. L'un d'eux, Constant Coppesmette, né en 1836, avait donc vingt ans lorsque son oncle Alexis partit pour les Amériques. Il épousa Mélanie Paul en 1840 et eut cinq enfants. Un de ceux-ci, Armand Coppesmette, né en 1872, vit encore et habite Kessel-Loo. Un autre, Camille Coppesmette, né en 1870, est mort à Hérent au début de 1957.

Il ne reste plus, à Mélin, qu'une seule descendante de la famille Coppesmette. Il s'agit de Mme Laurence Paul, veuve Georges Paul, née en 1882, petite-fille de Constant Coppesmette. Son fils, M. Roger Paul, demeure à Jodoigne.

Une visite attendue

On peut dire, sans risque de se tromper, qu' "Emile le Wallon" est l'arrière-petit-fils d'Alexis Coppesmette, l'émigré de Mélin, et qu'il a encore, en Belgique, des cousins éloignés.

Que son nom de famille ait été changé en Coppersmith n'a rien d'étonnant, car il en fut ainsi pour de nombreux émigrés. Les employés américains qui furent chargés des premiers recensements écrivaient souvent les noms à leur manière.

Voici donc éclairci le petit mystère posé par la personnalité d'un militaire américain qui intrigua bien des gens pendant plusieurs années.

Ajoutons que Milo Coppersmith réside présentement avec sa famille à Fort Knox, dans le Kentucky, où il apprendra sans doute avec plaisir l'explication de ses origines wallonnes.

Pour conclure cette nouvelle chronique de l'émigration belge au Wisconsin, nous sommes en mesure d'annoncer la venue en Belgique, vers la fin du mois de mai, de M. William La Luzerne, consul de Belgique à Green Bay. M. La Luzerne est l'arrière-petit-fils de Jean-Joseph La Luzerne qui partit de Beuzet avec sa famille en 1855.

Grand ami de notre pays, M. La Luzerne a été fait, naguère, chevalier de l'Ordre de la Couronne en reconnaissance des innombrables services rendus en sa qualité de consul.

Nous espérons bien profiter de son passage parmi nous pour l'interviewer et présenter ainsi à nos lecteurs un témoignage de plus sur les liens d'amitié qui unissent le pays wallon aux communautés belges du Wisconsin.

Marcel COPAY. Vers l'Avenir, 27.04.1957.

DES COUSINS D'AMÉRIQUE ET DE BELGIQUE SE RENCONTRENT À SAINT-SERVAIS

Au terme d'un voyage confortable et sans histoire, deux Wallons d'Amérique ont atterri, mercredi, à Bruxelles.

Il s'agit de M. et Mme John Granius, de Green Bay (Wisconsin). M. John Granius est le fils d'un émigrant wallon qui demeurait dans un hameau entre Daussoulx et Warisoulx. Il se nommait Emile Granius et partit pour l'Amérique en 1888 avec son parrain, Théophile Derenne. Il épousa à Menominee une autre émigrante belge, Honorine Tassoul et mourut accidentellement, à l'âge de 46 ans, dans un village appelé Delwiche. Sa veuve épousa, en secondes noces, un cousin du défunt, Louis Derenne, fils de Théophile.

M. et Mme John Granius, qui s'expriment avec aisance en patois namurois n'ont pas été embarrassés en arrivant en Belgique. Au surplus, ils étaient attendus par des amis fidèles, M. et Mme Martin, de Namur, qu'ils avaient accueillis chez eux l'an dernier.

En effet, M. et Mme Martin sont allés à Green Bay, en 1959, pour y rendre visite à leur gendre et à leur fille, M. et Mme Jean Aterianus, qui ont émigré en Amérique il y a quatre ans et sont en relations étroites avec les familles Granius d'Amérique.

C'est donc en bonne compagnie que M. et Mme John Granius ont entrepris un petit tour de Belgique. Mercredi soir, déjà, ils étaient à St-Servais où leurs cousins, M. et Mme Georges Granius, demeurant chaussée de Waterloo, les accueillaient avec la joie que l'on devine.

John et Georges Granius échangeaient des lettres et des photos depuis longtemps. Des bandes de magnétophone leur avaient même permis d'échanger des paroles. Mais c'était la première fois qu'ils se voyaient et leur émotion fut profonde et sincère.

Mais, bien vite, l'atmosphère se détendit et quand nous avons recontré les cousins enfin réunis, on racontait, avec le sourire, des souvenirs et des "fauves".

M. et Mme John Granius, en Europe pour quelques semaines, ont l'intention de se rendre à Paris et à Rome. Mais d'abord, ils profiteront de leur séjour en Belgique pour voir les villages d'où partirent leurs parents et pour rendre visite à leurs cousins de Wallonie et de Flandre. C'est ainsi qu'ils iront à Wetteren et à Walsbets où vivent des Granius, neveux d'Emile.

Ils comptent se rendre à Warisoulx, Daussoulx, Emines, Cortil-Wodon, Noville-les-Bois où vécurent des membres de leur famille. A Rhisnes, ils rencontreront Mme Roland-Tassoul, rue de la Place et M. Tassoul, chaussée de Bruxelles, qui leur sont apparentés par leur mère. Ils iront saluer un autre cousin, M. Pierre Trussart, rue Emil Marnack, à Vedrin, et le R.P. Mercenier, moine de Chevetogne, dont la famille est alliée aux Derenne d'Amérique. Puis, à Yvoir, ils seront les hôtes des parents de M. Atérianus.

On le voit, tout cela va les occuper sérieusement durant quelques jours. Mais ils en seront ravis, véritablement, car ce premier contact avec le pays de leurs pères leur laissera d'inoubliables souvenirs.

Nous ne pouvons que souhaiter à M. et Mme John Granius un agréable voyage dans la vieille Europe et spécialement dans ce pays de Namur où plus d'un se réjouira de les recevoir et de converser en wallon avec eux.

Vers l'Avenir, 02.12.1960.

DEUX AMÉRICAINS DESCENDANTS D'UN ÉMIGRANT DE MEUX, APPORTENT LES AMITIÉS DES WALLONS DU WISCONSIN

Entre 1850 et 1875, des milliers de Belges ont pris part à un vaste mouvement d'émigration vers les Etats-Unis d'Amérique. Favorisé par des armateurs anversois qui envoyaient des agents recruteurs dans les campagnes, ce courant était provoqué par d'alléchantes perspectives. La vie des paysans de cette époque était loin d'être agréable. Or, l'Amérique leur offrait pour quelques dollars, l'occasion de devenir propriétaires de quelques hectares de bonne terre.

De village en village, on se passait le mot, à la veillée. La plupart de ceux qui partirent provenaient d'une région située entre Wavre, Namur, Jodoigne et Nivelles. Quasi tous se retrouvèrent, sur les traces des premiers partants, dans la même région des U.S.A., une péninsule sur le lac Michigan, près de la ville de Green Bay.

Les Wallons trouvèrent là des conditions de vie souvent pénibles. Leurs arpents de

terre, ils devaient les arracher à la forêt sauvage. Les maladies, les incendies et d'autres épreuves ravagèrent leurs rangs. Cependant, ils restaient étroitement groupés, fidèles à la langue et aux coutumes apportées de leur pays.

Des villages appelés Walhain, Rosière, Champion, Misère, Brussels naquirent ainsi aux rives du lac Michigan. Ils existent encore de nos jours et on y entend toujours parler wallon comme chez nous. Green Bay est la capitale de cette terre où vivent nos cousins américains.

La famille du Wisconsin

En 1952, un enregistrement réalisé à Brussels (USA), par quelques descendants d'émigrants belges, fut diffusé par Radio-Namur. On découvrit ainsi cette grande famille du Wisconsin et, depuis, nous avons consacré de nombreux articles à cette colonie belgo-américaine. A plusieurs reprises, nous avons eu le plaisir d'interviewer des Belqes qui avaient fait connaissance avec les Wallons d'Amérique et certains de ces derniers, au cours d'un passage en Europe, sont venus voir le pays de leurs pères. Nous avons eu ainsi parfois le privilège de rétablir des liens rompus depuis des décennies entre deux branches d'une même famille. Nous avons ainsi pu retrouver l'origine de certaines familles américaines parties de chez nous. Au Wisconsin, on attache grand prix à maintenir l'héritage culturel et sentimental du vieux pays. On va même édifier une sorte de "site national" appelé Namur et dont nous avons déjà parlé. Tous les descendants des émigrants du siècle passé s'intéressent à ce projet. On y reconstituera un village du temps des pionniers et on construira une maison de retraite pour les vieillards qui, pour la plupart, parlent encore admirablement le wallon.

A Green Bay, notre consul, M. La Luzerne, qui est lui-même descendant d'une famille d'émigrants, a aussi une activité très féconde en faveur des relations entre la Belgique et le Wisconsin. Parmi ceux qui lui apportent leur appui, il faut citer M. Atéranius, un Namurois, qui s'est établi avec les siens en Amérique voici quelques années. Deux autres visiteurs américains d'ascendance belge ont débarqué cette semaine, à Bruxelles. Il s'agit de deux frères, MM. Ralph et Georges Baudhuin, dont les ancêtres sont partis de Meux pour aller s'installer aux Etats-Unis. Il y a, en réalité, quatre frères Baudhuin qui jouent tous un rôle actif dans la reprise des contacts entre le Wisconsin et la Belgique. La famille compte encore deux filles. Le septième enfant, un garçon, est décédé.

A l'hôtel de ville

M. Ralph Baudhuin, qui est industriel, habite Rockford, dans l'Illinois, qui est l'Etat situé au sud du Wisconsin. Son frère Georges demeure à Sturgeon Bay, dans le territoire des Wallons d'Amérique et y gère un centre nautique sur le lac Michigan. Tous deux sont arrivés à Namur, mardi matin, et ont été accueillis à l'Hôtel de ville par M. Pieltain, premier échevin, qu'entouraient MM. les échevins Dussart et Jaminet, et M. Falmagne, secrétaire de la ville. Vinrent se joindre des délégations du Rotary Club de Namur, conduite par M. Waucquez, et du Lion's Club, présidée par M. Detry car les deux

visiteurs américains appartiennent à ces grandes associations internationales. M. Ralph Baudhuin est un Rotarien et M. Georges Baudhuin est un des dirigeants du Lion's Club de Sturgeon Bay.

On était donc en plein climat de sympathie, malgré la barrière du langage, et c'est de grand coeur que M. Pieltain souhaita la bienvenue aux deux hôtes de Namur en leur offrant des brochures touristiques en souvenir de leur visite.

Fierté des valeurs du passé

La Presse et la radio étaient là et la conversation, avec le concours de quelques interprètes bénévoles, fut bien vite générale.

L'arrière-grand-père de MM. Ralph et Georges Baudhuin, le fondateur de la branche américaine, est parti, croit-on, de Meux, en 1864. Il se prénommait Marcelin, et sa femme était de la famille Gérondal. Ces patronymes wallons sont toujours portés en Amérique.

"Nous croyons, disent les frères Baudhuin, qu'il faut restaurer la culture et les traditions de ceux qui fondèrent les villages wallons du Wisconsin. Nous sommes heureux de nous consacrer à cette tâche avec le concours de Belges et d'Américains qui approuvent ce projet". Les frères Baudhuin, après avoir vu l'Angleterre et la Scandinavie, comptent se rendre en Perse et en Italie avant de regagner les USA. Leur séjour en Belgique, très court devait encore compter un passage à l'abbaye de Maredsous pour y saluer le frère de M. le consul Standaert, qui est religieux bénédictin.

Rotariens et Lion's ont emmené MM. Ralph et Georges Baudhuin faire un tour de la ville de Namur et ils espéraient voir, dans l'après-midi, un film tourné dans les villages de la péninsule belge du Wisconsin, film que les deux voyageurs avaient amené dans leurs bagages. Peut-être, un pélerinage à Meux, berceau de la famille, aurait-il été possible ? Mais les frères Baudhuin emporteront de leur visite parmi nous le souvenir d'un accueil fraternel et encourageant.

Marcel COPAY. Vers l'Avenir,1963

UN MÉNAGE BELGO-AMÉRICAIN A FETÉ SES NOCES DE DIAMANT

Nous apprenons que M. et Mme Frank Derenne-Bertrand ont fêté leurs noces de diamant, à Duval (Wisconsin), en assistant à une messe d'action de grâces en l'église Saint-François de Paul. Après l'office, 250 convives, dont les neuf enfants des jubilaires, ont pris part à un joyeux repas de famille.

M. Frank Derenne est né à Daussoulx (Belgique), le 14 juillet 1877. Il avait une dizaine d'années quand il quitta la Belgique avec ses parents, ses deux frères décédés, et sa sœur Ida qui vit toujours à Green Bay. Son épouse, Octina Bertrand, est née à Champion (USA), en 1884. Ils se sont mariés, à Duval, le 22 juin 1902.

Le père de Frank Derenne, Théophile, né à Daussoulx, en 1824, mourut à Marchant, en Wisconsin, en 1897. Il était l'époux de Félicie Mercenier, décédée en 1902, toujours à Marchant.

D'autres membres de cette famille étaient partis en même temps pour l'Amérique. Il s'agissait de Victor Derenne, frère de Théophile, et de sa femme, Françoise Mercenier, sœur de Félicie. Il y avait aussi un autre Mercenier, frère des deux femmes.

Nous avons parlé de cette famille en 1960, après avoir reçu la visite d'un officier de marine américain, James Euclide, de Green Bay, qui recherchait, à l'occasion d'un passage en Belgique, le berceau de sa famille. Il était le petit-fils d'Ida Derenne, qui avait épousé, en Amérique, Joseph Euclide.

Tout récemment, notre journal signalait la présence, à la base aérienne de Bitburg, en Allemagne, d'un officier nommé Euclide et parlant fort bien le wallon. Il s'agit, à n'en pas douter, d'un parent de James Euclide.

La publication d'un article sur les recherches relatives à Ida Derenne, nous a valu, à l'époque, un abondant courrier et nous a permis de reconstituer la généalogie familiale. Les documents américains indiquaient un village nommé Amen, qui se prononce, en anglais, comme Emines en Wallon.

M. Pierre Trussart, de Vedrin, petit-neveu de Félicie Mercenier, resta longtemps en relation avec l'aîné des fils Derenne, Louis qui habitait Green Bay. Il eut le plaisir d'accueillir ce cousin, qui revint en Belgique en 1907. En 1918 ou 1919, un autre Américain vint saluer les familles Derenne et Mercenier. Il se nommait Louis Bosman et il est présentement inspecteur de l'enseignement dans le comté de Brown. C'est un parent et ami de la famille Granius, de Green Bay, elle aussi apparentée aux Derenne. En effet, le père de John et de Joseph Granius vint en Amérique avec Théophile Derenne. Mais Emile Granius mourut à l'âge de 46 ans et sa veuve, Honorine Tassoul, épousa Louis Derenne, fils de Théophile. John Granius dit toujours de lui, avec affection, "Mi deuzinme père".

M. Trussart nous a donné cet écho de noces de diamant fêtées à des milliers de kilomètres de chez nous, mais dans le même esprit de famille. Nous nous y associons de bon cœur, en félicitant les jubilaires.

Marcel COPAY. Vers l'Avenir, 18.07.1963.

LA FONDATION DE BRUSSELS ET LE GRAND INCENDIE DE 1871

La grande émigration wallonne du siècle dernier vers l'Amérique a laissé des traces profondes dans le Brabant Wallon et le nord du Namurois.

Pour les Américains eux-mêmes, l'évocation de cette page de petite histoire n'est pas sans intérêt. Citoyens d'un peuple qui est né du brassage des fils de cent nations, ils n'oublient pas ceux qu'ils appellent les "pionniers" et qui, dans des conditions souvent difficiles, s'établirent dans le pays. Ils sont fiers, à juste titre, de ces hommes et de ces femmes dont le courage et la tenacité ont bâti une nation.

Récemment, à Sturgeon Bay, dans un des comtés du Wisconsin qui furent largement peuplés par les Belges, s'est tenue une exposition d'objets ménagers et d'outils de travail ayant servi, il y a un siècle, aux "settlers" qui défrichèrent le pays et l'ouvrirent à la civilisation.

Les casseroles des émigrants

Parmi les ustensiles exhibés, figuraient des batteries de cuisine rudimentaires utilisées à bord des navires amenant les émigrants d'Europe.

Dans le même temps, la "Green Bay Press Gazette" publiait sous la signature de Louise Neuville, un article évoquant la mémoire d'un témoin des premières années des colons belges en Amérique.

Green Bay, ville située en bordure d'une lagune du même nom, excroissance du Lac Michigan, fut le centre répartiteur, le lieu de rassemblement des Belges arrivant aux Etats Unis pour y trouver des terres nouvelles. Partis de Grez-Doiceau, sous la conduite du fermier Petiniot, les dix précurseurs du mouvement d'émigration en Wallonie rencontrèrent à Green Bay, en 1853, un compatriote, le R. P. Daems, qui les conduisit vers la région de Bay Settlement, où ils fondèrent le village de Robinsonville, longtemps appelé "Aux Premiers Belges".

Dans les années qui suivirent, quelques 20.000 Wallons marchèrent sur les traces de ces hardis voyageurs. D'autres villages naquirent que l'on nomma Champion, Rosière, Union ou qui prirent le nom d'un lieu-dit existant: Sugar Busch, Freeland, Gardner, etc...

La famille Delveaux

Brussels fut ainsi fondée en novembre 1856, par un groupe d'émigrants nommés Ferdinand Delveaux, Etienne Dandois, Alexis Franc et François Patris.

Ferdinand Delveaux était né à grez-Doiceau en 1801. Il avait épousé Marie-Françoise Socquet, qui lui donna six enfants. Quand les parents Delveaux partirent pour l'Amérique, en mars 1856, ils emmenèrent avec eux Constant, 27 ans; Célestin, 24 ans; Octavie, 21 ans; Joséphine, 18 ans, et Joseph, 15 ans. L'aînée des filles Marie-Josèphe, alors âgée de 29 ans, ne partit rejoindre sa famille qu'en 1865.

Tous ces noms figurent sur la liste des pionniers de Brussels que H.R. Holand a publiée dans son livre sur les communautés belges du Wisconsin, édité par le "Door County Historical Society".

On peut trouver dans le même livre, un attachant récit écrit en 1920 par Constant Delveaux, alors âgé de 90 ans. Ce vétéran, qui mourut en 1923, avait, à la demande de son curé, le Père Gloudemans, évoqué le voyage de sa famille et son arrivée en Amérique.

Tribulations des pionniers

Les Delveaux s'embarquèrent à Anvers le 18 mars 1856 à bord du bateau "Lacédémon". Dans l'estuaire de l'Escaut, une tempête brisa les mâts du navire qui dut être remorqué à Flessingue. Les réparations durèrent 23 jours et tous les passagers s'y employèrent avec l'équipage.

Arrivés le 12 mai à Québec, les émigrants gagnèrent le lac Michigan par Montréal et Toronto. De Green Bay, ils furent dirigés vers les terres où ils allaient s'établir. Ils édifièrent des huttes de branchages en attendant de bâtir une cabane avec les premiers arbres abattus puis se mirent en devoir de défricher leurs champs.

Les Indiens de la région entretinrent avec les Belges des rapports amicaux. Poisson et gibier constituèrent l'essentiel de la nourriture des pionniers en attendant les premières récoltes. En 1857, d'autres Belges dont Antoine Woineaux, François Gilson, Pierre Baye, François Springlaire et Joseph Quatremont, vinrent s'installer aux environs.

La vie des premiers habitants de Brussels n'était pas aisée. Il fallait conquérir la terre arable sur la forêt, construire sa maison, cultiver avec des moyens réduits. De plus, une dépression monétaire réduisit le pouvoir d'achat. Pour subsister, toutes les familles, enfants compris, se mirent en devoir de découper des troncs d'arbres pour en faire des bardeaux.

Constant Delveaux évoquait aussi le grand incendie de 1871 qui ravagea toute la colonie belge. Son récit laisse deviner toutes les difficultés rencontrées par les pionniers au cours de ces premières années.

De père en fils

C'est un fils de Constant, M. Ferdinand Delveaux qui fait l'objet de l'article de la "Green Bay Press Gazette", transmis par M. Desmet, conservateur à la Bibliothèque royale et M. Dehon, de Gembloux, qui ont tous deux fait de nombreuses recherches à propos des Wallons d'Amérique.

Aujourd'hui décédé, Ferdinand Delveaux, époux de Victorine Herlache, avait 86 ans quand il rencontra Louise Neuville, l'auteur de l'article. Pour elle, il répéta l'essentiel du récit écrit par son père en y mêlant ses souvenirs personnels: pistes de forêt où les pionniers trébuchaient sous le poids de leur bagage, Indiens apprenant aux Belges à récolter le sirop d'érable, l'arrivée d'un veau, le premier du village, sur le dos de Chrysostome Herlache, la mort de la femme de Pierre Lardinois au cours du premier hiver.

C'est tout cela qui a fait de l'installation des Belges au Wisconsin une épopée courageuse à l'honneur de nos compatriotes.

Peshtigo ne fut pas le seul

Dans son numéro du mois d'août, la revue "sélection" raconte l'incendie du village de Peshtigo, dans le Wisconsin, le 8 octobre 1871.

Les scènes tragiques qui, ce jour-là, se passèrent à Peshtigo furent en réalité répétées dans de nombreux villages. En effet, ce formidable incendie ravagea en même temps les trois comtés de Brown, Kewaunee et Door. Cette région était occupée par de nombreuses familles émigrées de Belgique et qui avaient créé plusieurs localités où, de nos jours encore, on parle le patois wallon.

La forêt américaine, obstacle à l'installation de pionniers, était devenue pour eux une source importante de profits. L'Ouest réclamait de grandes quantités de bois de construction et des scieries avaient été installées à plusieurs endroits, notamment à Red River, Dyckesville et Little Sturgeon Bay. Des centaines de personnes avaient trouvé là de l'embauche, surtout dans cette dernière localité où un chantier naval d'où sortait un schooner toutes les dix ou douze semaines avait été ouvert.

Deux tornades de feu

L'été de 1871 avait été particulièrement sec. La terre des champs se craquelait et les marais eux-mêmes étaient asséchés.

Vers la mi-septembre, des incendies de forêt éclatèrent que l'on s'efforça vainement de maîtriser. Les routes, faites de troncs d'arbres placés côte à côte, se consumaient lentement. Le feu semblait couver sous la terre, éclatant de-ci de-là en une gerbe de flammes qui dévorait une maison ou un bouquet d'arbres.

L'air était suffocant et, la nuit, un ciel rougeâtre présageait le cataclysme qui éclata le dimanche 8 octobre, dans la soirée.

L'après-midi de cette terrible journée avait apporté un vent frais qui se calma vers le soir. Puis soudain, il se remit à souffler avec vigueur et le feu jaillit du sol.

L'incendie se propagea vers le nord-est, de part et d'autre de la Baie Verte, pointe avancée du lac Michigan. Les deux tornades de feu, larges de près de quinze kilomètres, dévastèrent tout sur leur passage et ne s'arrêtèrent qu'après avoir parcouru une bonne centaine de kilomètres.

Un millier de morts

Plusieurs villages furent anéantis, un millier de personnes trouvèrent la mort dans les flammes et la fumée. D'innombrables familles se trouvèrent ruinées, ayant perdu, en quelques heures, maison, bétail et récoltes.

Le comté de Door enregistra les plus lourdes pertes. Cent trente personnes périrent à Brussels, village presque entièrement peuplé de Belges.

A Williamsonville, soixante des septante-sept habitants, réfugiés dans un champ, furent enveloppés par les flammes et carbonisés. Le mémorial de Tornado Park, à mi-chemin entre Brussels et Little Sturgeon Bay, rappelle encore cette tragédie. Dans le village d'Union, trente hommes étaient employés dans une scierie en construction. C'était dimanche et treize d'entre eux seulement étaient restés. L'avalanche de feu les surprit dans la cabane où ils logeaient et ils se précipitèrent vers un champ de pommes de terre. Mais les flammes les rejoignirent, sauf deux qui échappèrent à la mort en se réfugiant dans un réservoir d'eau dont le contenu fut presque porté à ébullition. Les onze autres furent inhumés en fosse commune au cimetière de Williamsonville.

Retour aux briques

Les habitants de Red River, apeurés par l'approche d'un mur de feu, accoururent vers le môle qui s'avançait dans le lac. Ils s'attendaient à voir leurs maisons réduites en cendres, mais la tornade contourna miraculeusement le village. Union et Gardner furent aussi partiellement épargnés.

Partout ailleurs, dans cette partie du Wisconsin, ce fut l'épouvante et la désolation.

Quelques heures après, la pluie se mit à tomber, éteignant l'incendie. Mais il était trop tard. Des survivants hagards se dirigèrent vers les villages épargnés pour y trouver du secours. D'autres demeurèrent parmi les ruines, pleurant un être cher ou anéantis par l'étendue du désastre.

Mais les pionniers du Wisconsin étaient d'une trempe peu banale. Courageusement, ils se remirent au travail dans leurs domaines dévastés. Le bois de construction ayant été dévoré par le feu, les colons belges se souvinrent des maisons de leur pays et firent des briques. Peu à peu, la vie reprit ses droits dans les villages qui ressemblaient un peu à ceux du lointain pays natal.

Marcel COPAY. Vers l'Avenir, ...

WALLONS D'AMÉRIQUE

Il y a une dizaine d'années, peu de mois après la libération de notre pays, un militaire américain débarquait à Auvelais, petite ville du bassin de la Sambre, et se dirigeait, hésitant, vers le sud. Il cherchait visiblement son chemin.

Rencontrant un promeneur, il s'arrêta et s'adressa à lui dans le dialecte du pays, mais débité avec un dur accent étranger.

-"Po z'aller à Arsimont, gnat-y co long?"

-"Pokwè, camarade?" fit, interloqué, le quidam.

-"Dji voures aller dire bondjoû à m grand-père".

Le promeneur s'offrit à accompagner l'inconnu et, chemin faisant, la conversation

continua en wallon car si étrange que cela puisse paraître, le soldat yankee ne parlait, en plus de l'anglais bien sûr, que le patois namurois.

Natif du Wisconsin, (E-U), ses parents étaient partis là-bas très jeunes avec leur famille et n'avaient, depuis, plus revu la Belgique.

En 1943, il s'engagea dans l'armée américaine et, en 1944, il avait participé, comme tant d'autres, au débarquement de Normandie. Au cours de l'offensive libératrice, il s'était retrouvé dans notre pays.

Retour en arrière

En l'an 1853, un certain Pétiniot cultivateur de Grez-Doiceau, en Brabant, s'était rendu à Anvers. En attendant, dans un café proche de la gare, le train qui devait le ramener à Bruxelles, son attention fut attirée par une revue qui traînait sur une table. Un article retint son attention, article concernant l'agriculture en certaines régions de l'Amérique du Nord et spécialement du Wisconsin, où des étendues immenses de terrains boisés et de terres et prairies en friche étaient en vente au prix ridiculement bas de 13 F 80 l'hectare. Cette lecture eut le don de l'intéresser vivement.

Rentré à Beauvechain, il fit part à des voisins de ce qu'il avait lu la veille, à Anvers. Petit à petit, la nouvelle se répandit et, au bout de quelques semaines, une douzaine de familles agricoles du village décidèrent de tenter la grande aventure.

Pendant deux années consécutives, les récoltes avaient été désastreuses et tout se vendait mal.

Bientôt, le nombre des candidats-émigrants se grossit de cultivateurs des villages voisins et, un beau matin, Pétiniot se rendit de nouveau à Anvers pour prendre les dernières dispositions, auprès du consul des Etats-Unis.

Ces futurs colons réalisèrent leurs biens, et le 18 mars 1853, ils s'embarquèrent dans la métropole, à bord du "The Quennebee", à destination de New-York.

"Audaces Fortuna Juvat!"

Ces hommes courageux et entreprenants, accompagnés de leurs familles, risquaient beaucoup. Ils devaient réussir car la fortune sourit aux audacieux,...

L'endroit où ils furent acheminés s'appelait "Door Peninsula", presqu'île inhabitée, située au nord de Green-Bay, sur le lac Michigan.

Arrivés sur place, ils se mirent immédiatement au travail d'arrache-pied, scièrent des arbres, dont ils construisirent des baraques provisoires. Une d'elles leur tint lieu d'église. Puis, ils se mirent à défricher les futures terres de culture. L'hiver vint -le rude hiver du nord américain. Pour subvenir à leur existence, ils pratiquèrent la chasse aux bêtes à fourrures. Ils tinrent le coup...

L'année suivante, de riches moissons vinrent les récompenser de leur dur labeur. Ils avaient gagné la partie.

Depuis, leurs affaires n'ont cessé de prospérer, et la colonie wallonne vint s'agrandir continuellement. A présent, la petite bourgade des années 1853-54 est devenue une agglomération de nombreux villages de fermiers qui est exclusivement composée d'authentiques Wallons, dignes successeurs des premiers pionniers qui n'ont pas oublié la langue et les traditions du pays natal.

Un siècle de Wallonie...

Cette région de Green Bay est à présent une des plus riches régions de culture du Wisconsin. Partout se voient de grandes fermes outillées de façon ultra-moderne, où des tracteurs puissants ont remplacé depuis longtemps les beaux "brabançons" importés jadis à grands frais.

Tout a changé, mais ce qui survit, c'est cette bonne humeur wallonne, c'est le dialecte brabançon ou namurois qui reste en honneur là-bas, si loin du pays.

Leur plus réconfortante distraction c'est, pendant les longues soirées des rudes hivers de là-bas, ces réunions entre voisins, les "chijes", où l'on se souvient du village des ancêtres, où la jeunesse chante les vieux refrains pendant que les "vieux" font une partie de "couyon" ou de piquet.

Et leur plus grand désir, c'est de pouvoir, lorsque l'occasion s'en présentera, revoir, comme le soldat d'Arsimont, le petit village où sont nés leurs aïeux.

La Libre Belgique.

BELGES D'AMÉRIQUE

La communauté belge de N.-E. du Wisconsin, Wavre 1957, Antoine De Smet avait attiré mon attention sur l'émigration wallonne du 19ème siècle aux U.S.A. Très intrigué d'y voir figurer le nom d'un Charles Lacourt ayant quitté Grez-Doiceau en 1854, je n'ai eu de cesse d'identifier le personnage dans la généalogie familiale. J'ai constaté ensuite qu'il n'avait pas été le seul du nom à quitter le Brabant et j'ai voulu rattacher à notre tronc commun les familles issues des émigrés. La bonne volonté des descendants de trois couples (et il y en eut au moins sept qui partirent) m'a permis d'aboutir après deux ans de correspondance suivie au cours de laquelle nous avons renoué des liens d'amitié au-delà du temps et de l'espace. Enfin et pour satisfaire au souhait commun, je viens de passer une semaine au Wisconsin auprès de nos cousins et il m'est difficile d'exprimer la joie et l'enthousiasme, absolument partagés que nous avons ressentis lors de ces retrouvailles. Après avoir vécu au sein des familles accueillantes qui avaient la possibilité de me recevoir, le point culminant a été, sans aucun doute, un pique-nique organisé le 7 juin 1970 à

Calumet Park (près du lac Winnebago) où se sont réunis 150 descendants, la plupart des Lacourt porteurs du nom. Tous les âges de la vie y étaient représentés: des vieux encore alertes ou un peu moins, des personnes d'âge mûr, des jeunes, des enfants. L'accès se faisant par la route, un fléchage avait été prévu. Le temps ne pouvait être meilleur. Certains participants ne se connaissaient pas parce qu'issus de branches différentes mais le climat a fait qu'ils ont sympathisé immédiatement et qu'ils se sont retrouvés cousins à part entière. Lorsque la fumée des derniers barbecues s'éteignit, des dizaines de livres de saucisses avaient été consommées pour l'alimentation d'une seule mais grande famille.

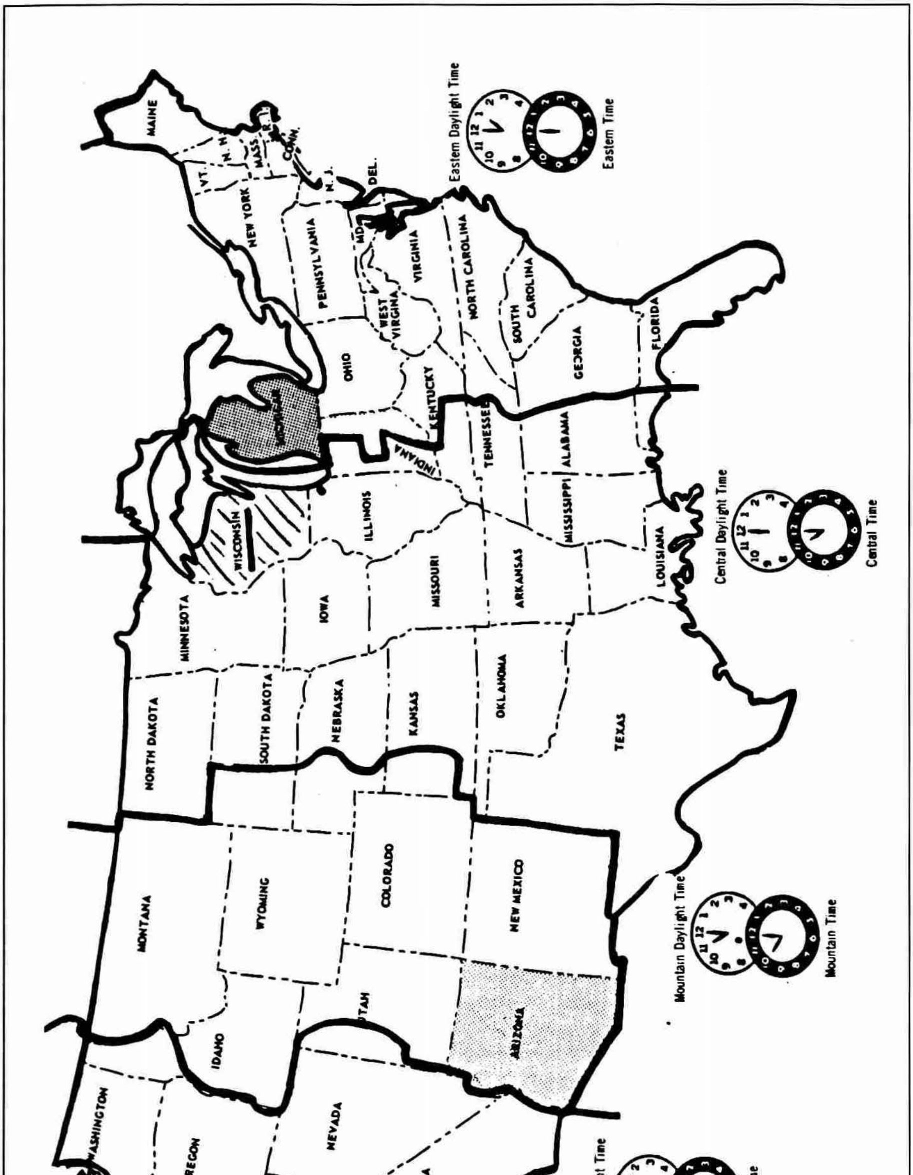
Qui sont ces Lacourt? Des Américains bien sûr, mais ils ont tous gardé conscience nette de leur origine belge. Les fils des autres émigrés wallons sont d'ailleurs comme eux. Certains parlent le wallon, leur langue maternelle, mais c'est un wallon du 19ème siècle, un peu vieillot à nos oreilles car notre wallon "belge" a évolué et s'est francisé. Il semble peu probable que les générations futures connaîtront encore la langue de leurs pères bien que certains coins ruraux tels que Casco, Walhain, Brussels, Luxemburg permettent de rencontrer des enfants qui communiquent en wallon lors de leurs jeux. La terre est gardienne souveraine des traditions. La bière est restée la boisson favorite des hommes. On la boit chez soi ou au café lors de concours de "couillon". Pour ceux qui la préfèrent à la blonde, il y a la production locale de "Vieux Temps". Américains, ils portent le blouson ou la veste de sport et leur nom ou surnom y figure au milieu du dos sinon sur le cœur. Approchez, le trait est brodé de cordonnet tricolore noir, jaune, rouge. Seraient-ils sentimentaux? Ils continuent à apprécier quelques gourmandises de chez nous et l'on trouve de la tarte aux fruits et au sucre "belge" fabriquée à Sugar Bush.

Les émigrés appartenaient pour la plupart à l'église réformée mais certains sont retournés à l'église catholique. Les églises sont très nombreuses, autant que de religions et de sectes (à Green Bay 74 églises pour 22 sectes) et elles sont entretenues soigneusement aux frais des fidèles beaucoup plus fervents et pratiquants qu'en Wallonie. Le benedicite avant le repas est pratique absolument courante.

Chaque église possède son cimetière, toujours soigné, qu'il soit situé autour de l'édifice ou retiré dans la campagne. Les vieux cimetières sont entretenus par le canton. Loin d'être lugubres, ce sont de vrais jardins de repos recouverts de pelouses et souvent plantés d'arbres. Les noms figurant sur les pierres tombales nous sont familiers: Bero, Boulanger, Delveaux, Etienne, Fossion, Frix, Gérard, Hannon, Lacourt, Lardinois, Lhost, Thumas, Vanesse, Vincent et j'en passe. Grez-Doiceau reçut le prix de propreté en 1912 octroyé par la Députation Permanente du Brabant. Le Wisconsin méritait sans doute une telle distinction. Sociologiquement, nos Belges ont prospéré, de leur propre chef d'abord, avec leur nouveau pays ensuite et leurs descendants ne peuvent regretter d'être devenus américains. Ils sont cependant avides de connaître leur pays d'origine.

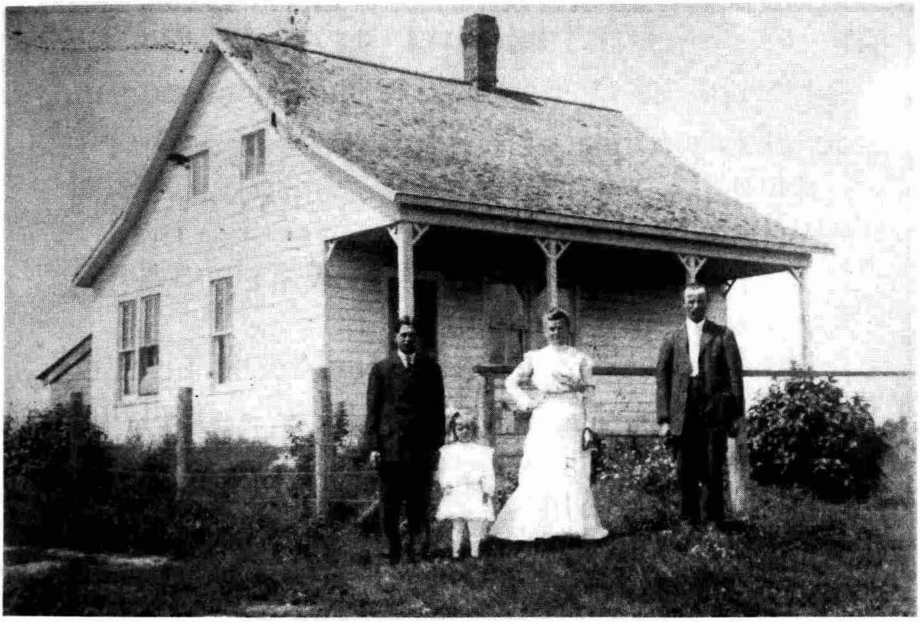
La conclusion? C'est que chacun se sent un peu chez soi des deux côtés de l'Atlantique où il est possible de rencontrer de vraies amitiés en s'y retrouvant en même temps une famille.

Marcel LACOURT. Le courrier des Voyages, hiver 70-71.



Le Wisconsin dans les Etats-Unis

Carte illustrée du Wisconsin avec les symboles de l'Etat (drapeau, violette, oiseau). L'Etat du Wisconsin est entré dans l'Union le 29 mai 1848. (Collection W. Monfils)



Florin Renier et son épouse devant leur maison en bois (Collection J. Jacqmot)

Bureau de poste de Luxemburg (Collection J. Jacqmot)

Départs pour l'Amérique.

La maison **Steinmann** et Cgnie d'Anvers expédiera :

Le 14 Avril 1858 pour New-York, le navire *Joséphine* cap. Lindholm.

Le 15 Avril 1858 pour Quebec, le beau et grand 3 mâts *Principessa Charlotta,* capitaine Bussanick.

Pour plus amples informations et pour traiter, s'adresser au siége de la maison STEINMANN et Ce à Anvers, Marché-au-Blé de Zélande ou à ses agents :

A Jodoigne a M. Gustave Michiels, agent principal des compagnies d'assurances L'Escaut, la Prévoyance Belge, les Rentiers Réunis et la Royale Belge.

A Hédenge, à M. Félix Nihoul.

A Folx-les-Caves, à M. Edouard Renard.

A Tourinnes les Ourdons à M. Robert.

A Grez-Doiceau, à M. Fabry.

A Gobertange, à M. Huart, arpenteur.

A Beauvechain, à M. J. Brans.

Les mêmes agents sont autorisés à traiter du transport *gratuit* des familles de cultivateurs qui désirent emigrer pour le Brésil.

Publicité de Compagnies de Navigation à l'intention des candidats à l'émigration (extrait des "Petites affiches de Jodoigne" n° 15, 11 avril 1858)

Avis important

aux personnes qui ont des parents en Amérique.

Le soussigné revenu d'Amérique y retourne le 25 du mois de Mars.

Pour tous renseignements s'adresser à Grez-Doiceau chez Lambert PEETERS.

C. THYRY résidant a Greembay.
Wisconsin Amérique du nord.

Departs pour l'Amérique.

La maison **Steinmann** et Cgnie d'Anvers expédie régulièrement 2 navires par mois pour l'Amérique du nord et pour l'Amérique du sud.

Il pourra être fait aux personnes qui émigrent pour le Brésil des avances sur le prix du transport, par l'Association centrale de colonisation sibsidiée du gouvernement Brésilien.

Pour plus amples informations et pour traiter, s'adresser au siége de la maison STEINMANN et Ce à Anvers, Marché-au-Blé de Zélande ou à ses agents :

A Jodoigne à M. Gustave Michiels, agent principal des compagnies d'assurances L'Escaut, la Prévoyance Belge, les Rentiers Réunis et la Royale Belge.

A Hédenge, à M. Félix Nihoul.

A Folx-les-Caves, à M. Edouard Renard.

A Tourinnes les Ourdons à M. Robert.

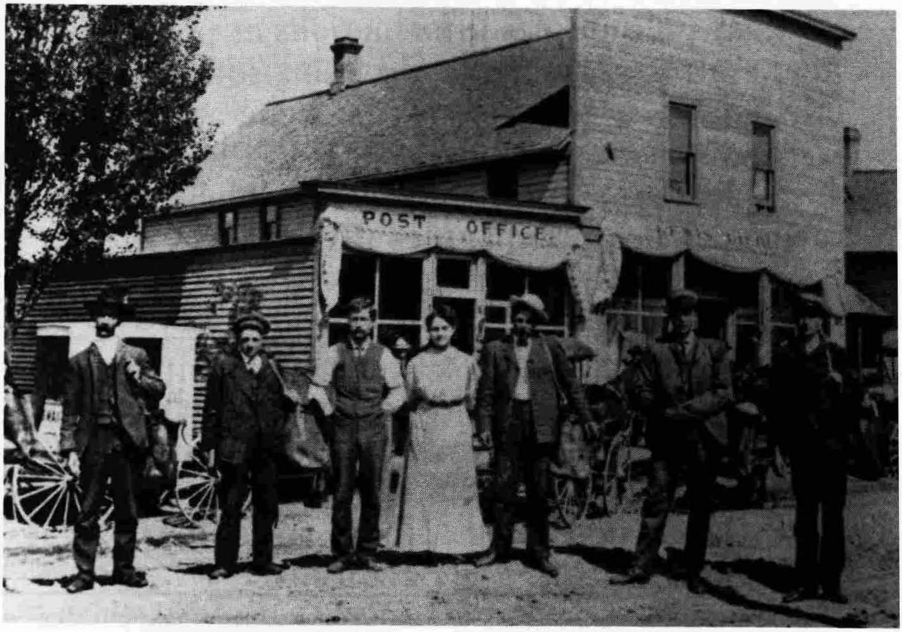
A Grez-Doiceau, à M. Fabry.

A Gobertange, à M. Huart, arpenteur.

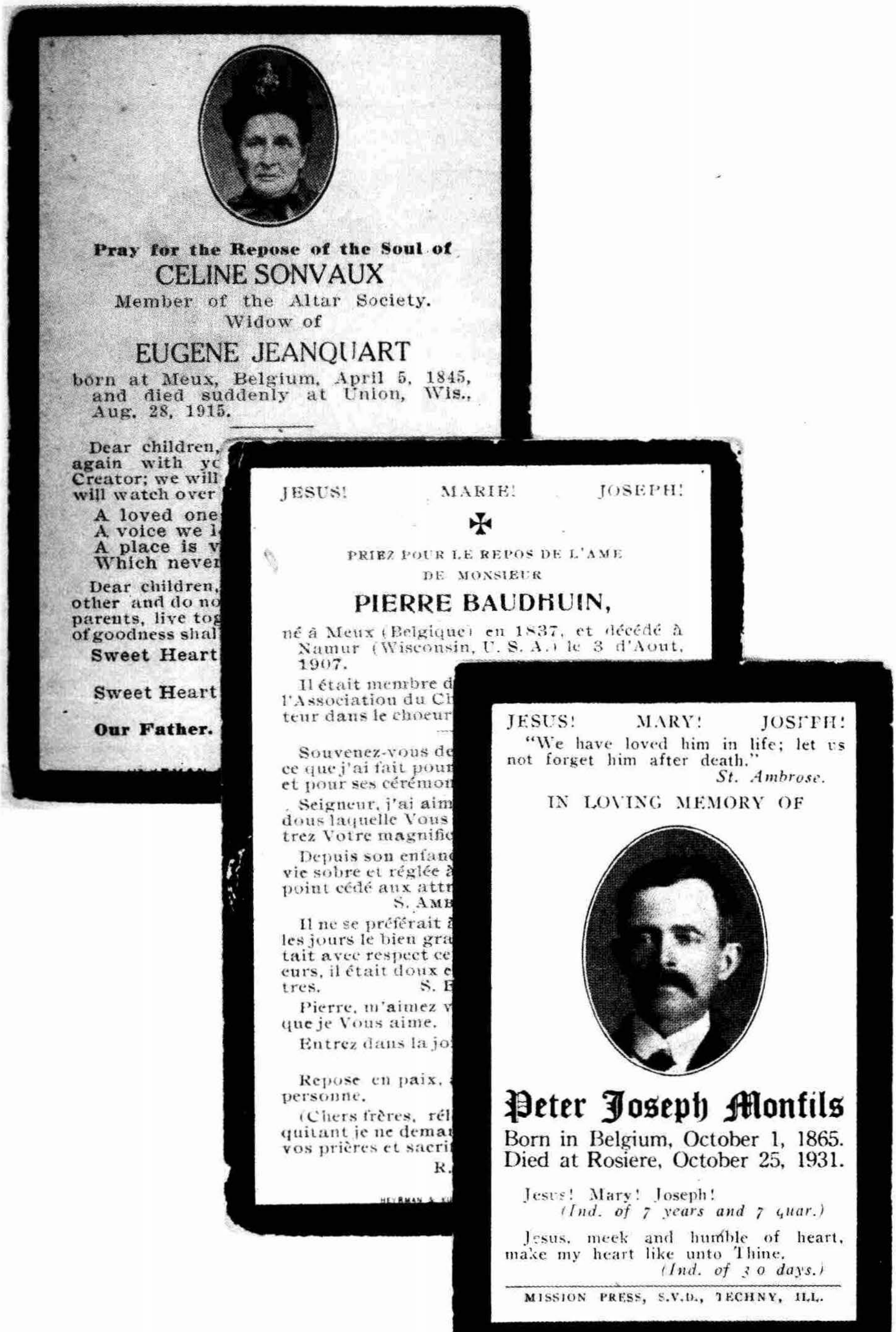
A Beauvechain. à M. J. Brans.

Extrait des "Petites affiches de Jodoigne" n° 10, 7 mars 1858

La fête à Rosière, un dimanche de septembre au début du siècle (Coll. J. Jacqmot)



Les facteurs attachés à la poste de Luxemburg (Coll. J. Jacqmot)



Pray for the Repose of the Soul of
CELINE SONVAUX
Member of the Altar Society.
Widow of
EUGENE JEANQUART
born at Meux, Belgium, April 5, 1845, and died suddenly at Union, Wis., Aug. 28, 1915.

Dear children,
again with yo
Creator; we will
will watch over

A loved one
A voice we l
A place is v
Which neve

Dear children,
other and do no
parents, live tog
of goodness shal

Sweet Heart

Sweet Heart

Our Father.

JESUS! MARIE! JOSEPH!

✠

PRIEZ POUR LE REPOS DE L'AME
DE MONSIEUR
PIERRE BAUDHUIN,
né à Meux (Belgique) en 1837, et décédé à Namur (Wisconsin, U. S. A.) le 3 d'Aout, 1907.

Il était membre d
l'Association du C
teur dans le choeur

Souvenez-vous de
ce que j'ai fait pour
et pour ses cérémon

Seigneur, j'ai aim
dous laquelle Vous
trez Votre magnific

Depuis son enfan
vie sobre et réglée
point cédé aux attr
S. AMB

Il ne se préférait
les jours le bien gra
tait avec respect ce
eurs, il était doux e
tres. S. B

Pierre, m'aimez v
que je Vous aime.

Entrez dans la jo

Repose en paix,
personne.

(Chers frères, rél
quitant je ne dema
vos prières et sacri
R.

JESUS! MARY! JOSEPH!

"We have loved him in life; let us not forget him after death."
St. Ambrose.

IN LOVING MEMORY OF

Peter Joseph Monfils
Born in Belgium, October 1, 1865.
Died at Rosiere, October 25, 1931.

Jesus! Mary! Joseph!
(Ind. of 7 years and 7 quar.)

Jesus, meek and humble of heart, make my heart like unto Thine.
(Ind. of 3 0 days.)

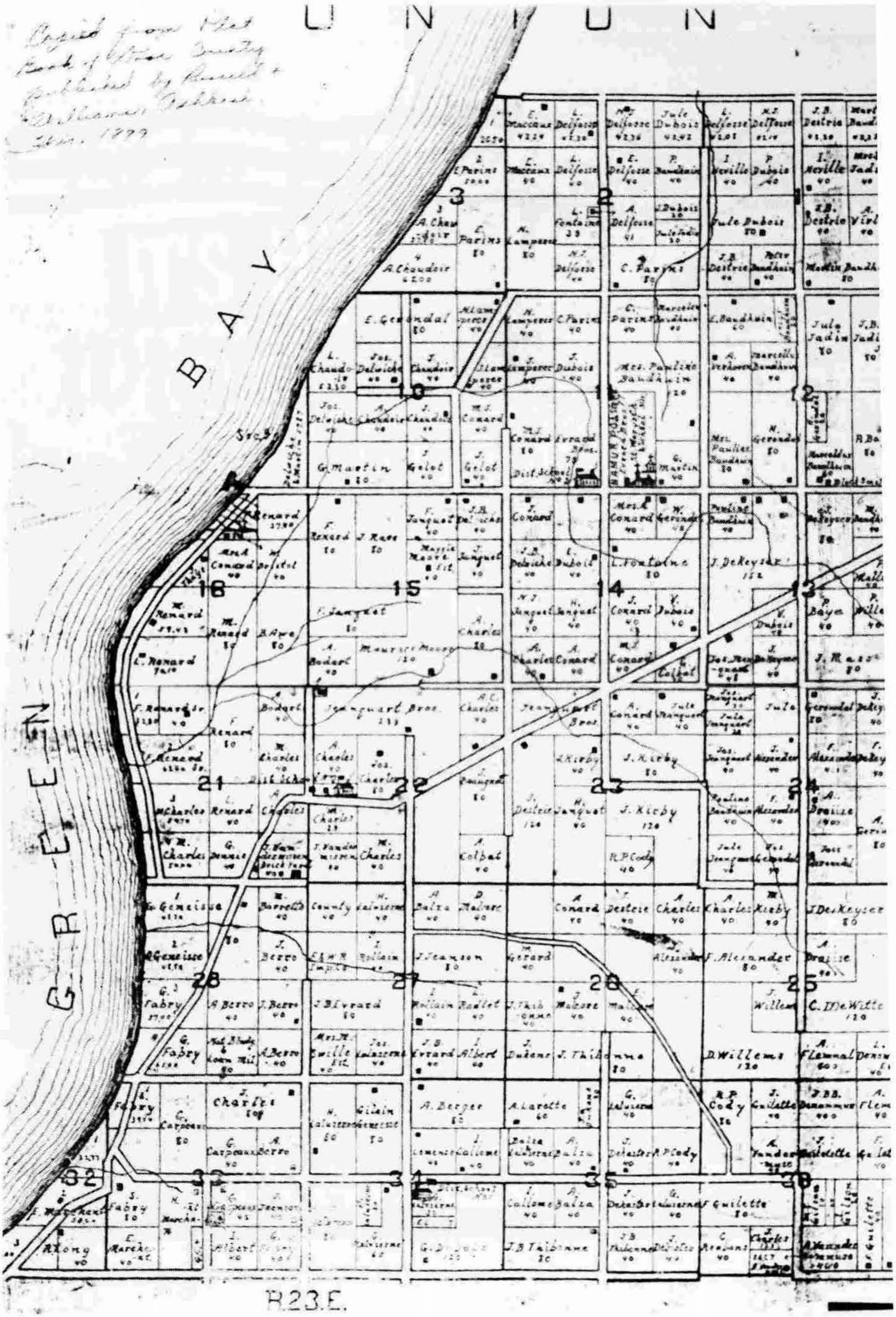
MISSION PRESS, S.V.D., TECHNY, ILL.

Faire-parts de décès de Céline Sonvaux (Meux, 1845 - Union, 1915); de Pierre Baudhuin (Meux, 1837 - Namur Wis. 1907) et de Peter Joseph Monfils (1865 - Rosière Wis. 1931) (Coll. W. Monfils)

Extrait du programme de la "2nd National Belgian Kermis" 15-16 août 1962 .
(Coll. W. Monfils)

HE DANCE OF THE DUST" BEING DONE AT RUBENS' IN ROSIERE, WISCONSIN. THE ST. HUBERT CHURCH IS IN THE BACKGROUNI

Extrait du programme de la "2nd National Belgian Kermis" 15-16 août 1962 ?.
(Coll. W. Monfils)



Copie du plan cadastral du Comté Door, publié par Russell et William , Oshkosh Wis., 1899
(Coll. W. Monfils)

No. 557041

THE UNITED STATES OF AMERICA

CERTIFICATE OF NATURALIZATION

To be given to the person Naturalized.

Petition, Volume 4 Number 343

Description of holder: Age 42 years; height 5 feet 4 inches; color white; complexion Dark; color of eyes Brown; color of hair Black; visible distinguishing marks None

Name, age and place of residence of wife Marcellin Baudhuin Leroy 40, Brussels, Wis.

Names, ages and places of residence of minor children Ernest & Emma (twins) 17, Mary 16, Esther 15, Lucy 14, Emile 9, Clarence & Homer (twins) 7, Willie 5, Lawrence 2, Elvin 7/12, all reside at Brussels, Wis.

ORIGINAL

State of Wisconsin } ss. Louis Leroy

County of Door

(Signature of holder)

Be it remembered that Louis Leroy then residing at ~~number~~ ~~Street~~ Town of Brussels State of Wisconsin who previous to his naturalization was a subject of Belgium, having applied to be admitted a citizen of the United States of America pursuant to law, and at a General term of the Circuit Court of Door County held at Sturgeon Bay on the 17th day of September in the year of our Lord nineteen hundred and fifteen, the court having found that the petitioner had resided continuously within the United States for at least five years and in this State for at least one year immediately preceding the date of the filing of his petition, and that said petitioner intends to reside permanently in the United States, had in all respects complied with the law in relation thereto, and that he was entitled to be so admitted, it was thereupon ordered by the said court that he be admitted as a citizen of the United States of America.

In testimony whereof the seal of said court is hereunto affixed on the 17th day of Sept. in the year of our Lord nineteen hundred and fifteen, and of our Independence the one hundred and fortieth.

Frank Wellner

Clerk of Circuit Court

(Official character of attester.)

DEPARTMENT OF LABOR

Copie du certificat de naturalisation de Marcellin Baudhuin Leroy, de Brussels Wis., 17 septembre 1915. (Coll. W. Monfils)

CONSULAT DE BELGIQUE
W. J. LA LUZERNE, CONSUL
226 S. VAN BUREN ST.
GREEN BAY, WISCONSIN le 24, novembre 1948.

CLASSEMENT
325-838

ANNEXE
Chèque No. 875 24/11/'48.
Une liste
Cher Monsieur l'Abbé:

Merci mille fois de vos lettres du 5 et 17 du mois courant. Je suis très heureux d' avoir l'honneur de vous présenter mon chèque de banque pour la somme de $100.00, que je viens de ramasser.

$40.00 viennent de la paroisse de St. Joseph à (Champion) Route-1, New Franken, Wis. Le Curé est Milo P. Smits O. Praem. (de l(Orde de Prémontré). Il a aussi à sa charge La Chapple de Robinsonville, tout près. La Chapple vous savez etait fondée par Soeur Adèle Brice(Brisse), une émigrée de Dion-le-Val en 1855, le 9 juin, vers Les États-Unis.

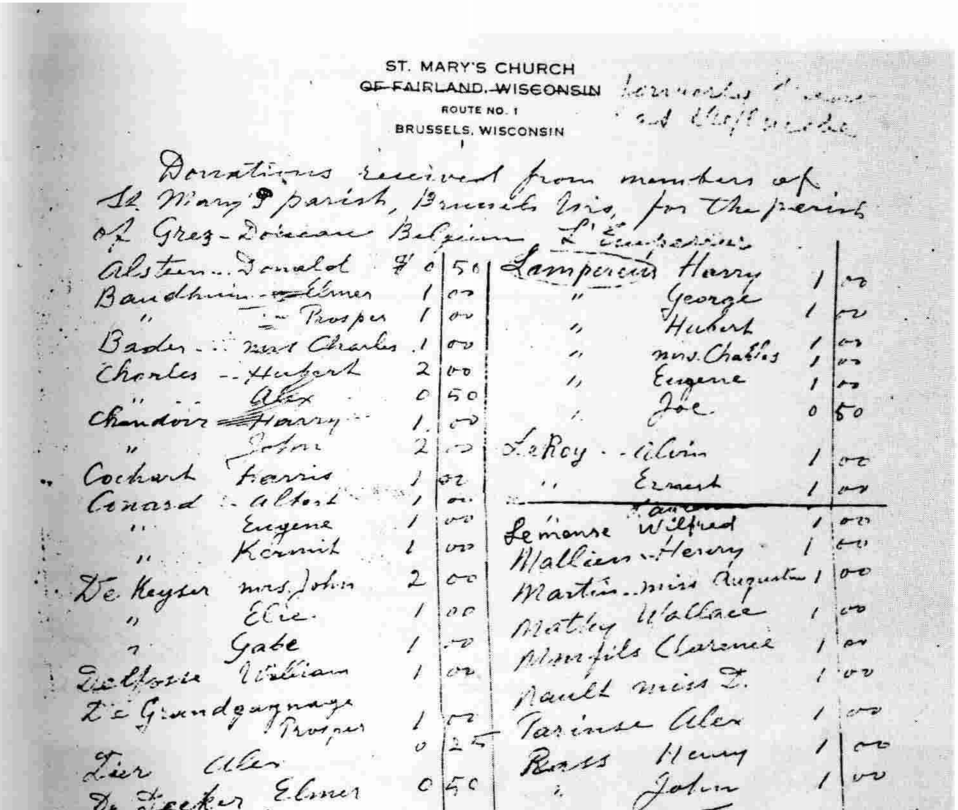
$60.00 viennent de la paroisse de Delwiche, près de Brussels, Wisconsin. Delwiche porte le nom de mes grand-parents maternelle. Le Curé est Matthias J. Vanden Elsen O. Praem. aussi un de mes instituteurs à leur college aux Rapides des Pères. La liste des donateurs est ci-incluse.

En outre, ce dernier, m'écrit comme suite;

" Dear Mr. La Luzerne; Enclosed please find check and a list of the donors who sympathize with their cousins of Grez-Doiceau. I am sorry it is not more, but there are so many drives and appeals now-a-days that you cannot blame the people if they get a little tighter. With best wishes, I am Father M. J. Vanden Elsen"

Voulez-vous bien m'accuser réception de ces enclos, et dans l' attente, veuillez agréer l'expression de mes sentiments bien amicaux!

M. L'Abbé Cremers, W. J. La Luzerne Consul de Belgique.
Grez-Doiceau, Belgique.

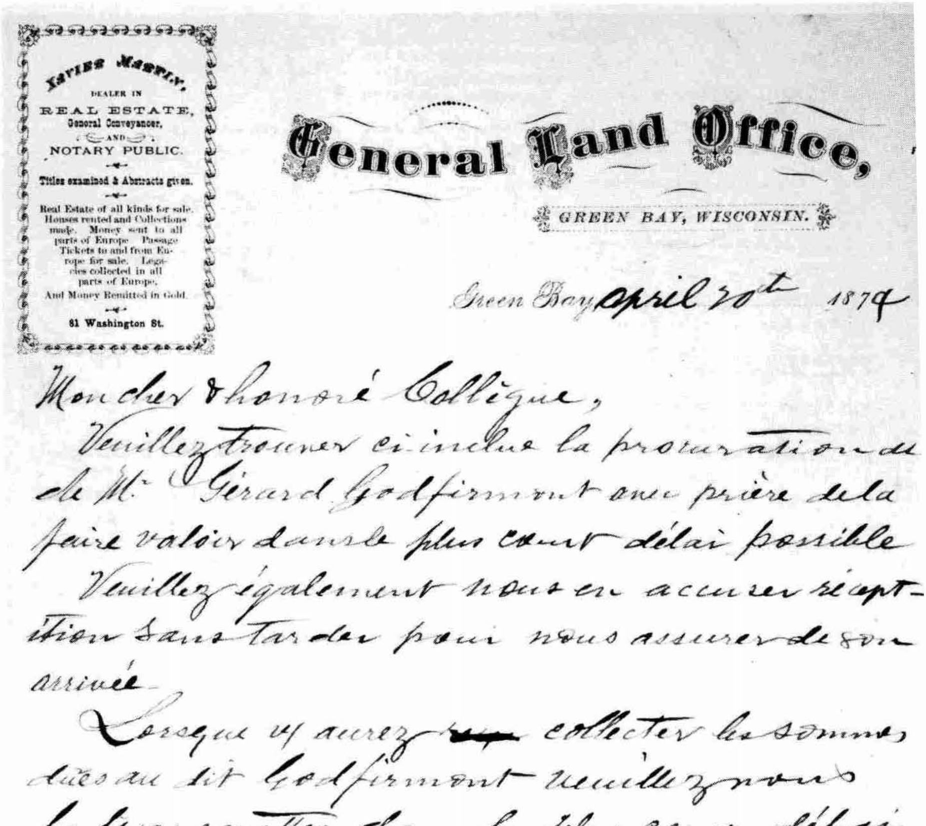


ST. MARY'S CHURCH
~~OF FAIRLAND, WISCONSIN~~
ROUTE NO. 1
BRUSSELS, WISCONSIN

Donations received from members of St. Mary's parish, Brussels Wis, for the parish of Grez-Doiceau Belgium. L'Empereur

Alsteen Donald	$ 0	50	Lampereur Harry	1	00
Baudhuin Elmer	1	00	" George	1	00
" Prosper	1	00	" Hubert	1	00
Bader mrs Charles	1	00	" mrs. Charles	1	00
Charles Hubert	2	00	" Eugene	1	00
" Alex	0	50	" Joe	0	50
Chaudoir Harry	1	00			
" John	2	00	LeRoy Alvin	1	00
Cochart Harris	1	00	" Ernest	1	00
Conard Albert	1	00			
" Eugene	1	00	Lemense Wilfred	1	00
" Kermit	1	00	Malliers Henry	1	00
De Keyser mrs. John	2	00	Martin miss Augusta	1	00
" Elie	1	00	Mathey Wallace	1	00
" Gabe	1	00	Monfils Clarence	1	00
Delforie William	1	00	Nault miss D.	1	00
De Grandgagnage Prosper	1	00	Parinse Alex	1	00
	0	25			
Dier Alex			Ross Henry	1	00
De Decker Elmer	0	50	" John	1	00
Detrée Joseph	1	00	Renard Fred	1	00
Fontaine William	1	00	" William	1	00
" John	1	00	Virlee Isidore and Joe	1	00
" Joseph	2	00	Jeanquart Geo.	1	00
Guilette Nelson	1	00	Bader Alphonse	1	00
Granins mrs. Ferd.	2	00	Vanden Elsen Rev. M. J.	2	25
Jadin Ernest	1	00		$ 25	75
" Louis	1	00		34	25
" Fred	1	00		$ 60	00
Jauquet George	0	50			
Jeanquart Henry	1	00			
" Joseph	1	00			
" Guy	1	00			
	$ 34	25			

◂ *Lettre du consul de Belgique à Green Bay (24 novembre 1948), adressée à l'abbé Cremers de Grez-Doiceau Belgique lui annonçant le don de 100 dollars pour l'achat d'une nouvelle cloche.*
Ci-dessus : liste des donateurs (Coll. W. Monfils)


Xavier Martin,
DEALER IN
REAL ESTATE,
General Conveyancer,
AND
NOTARY PUBLIC.
Titles examined & Abstracts given.
Real Estate of all kinds for sale. Houses rented and Collections made. Money sent to all parts of Europe. Passage Tickets to and from Europe for sale. Legacies collected in all parts of Europe.
And Money Remitted in Gold.
81 Washington St.

General Land Office,
GREEN BAY, WISCONSIN.

Green Bay April 20th 1874

Mon cher & honoré Collègue,

Veuillez trouver ci-inclus la procuration de de Mr Gérard Godfirmont avec prière de la faire valoir dans le plus court délai possible

Veuillez également nous en accuser réception sans tarder pour nous assurer de son arrivée.

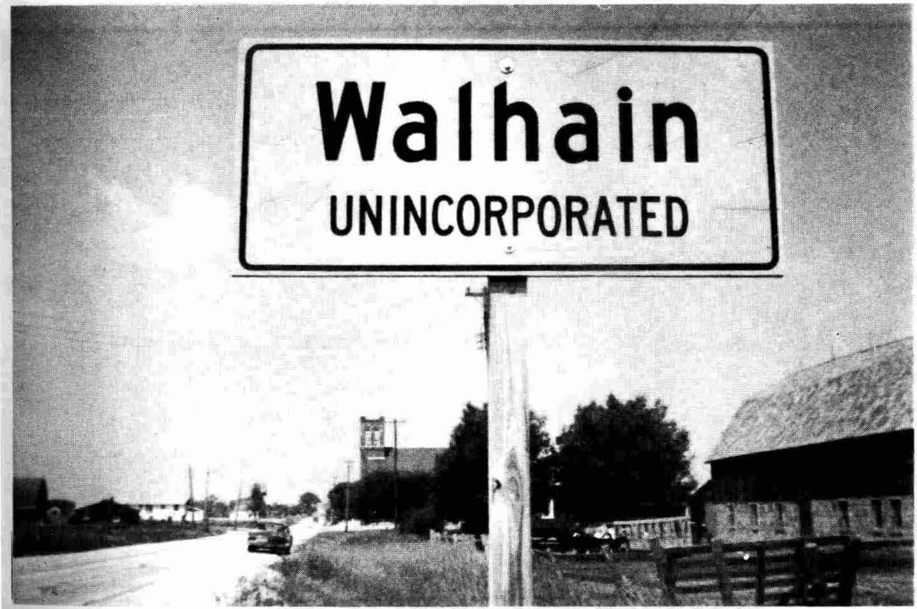
Lorsque vs aurez collecter les sommes dues au dit Godfirmont veuillez nous la transmettre dans le plus court délai au moyen d'une traite payable en or à mon ordre sur la maison Casselle & Compagnie de Bruxelles accompagnée de l'état de votre transaction lequel je vous retournerai dûment quittancé par le Mandant

Recevez mon cher collègue l'assurance de ma haute considération

X. Martin

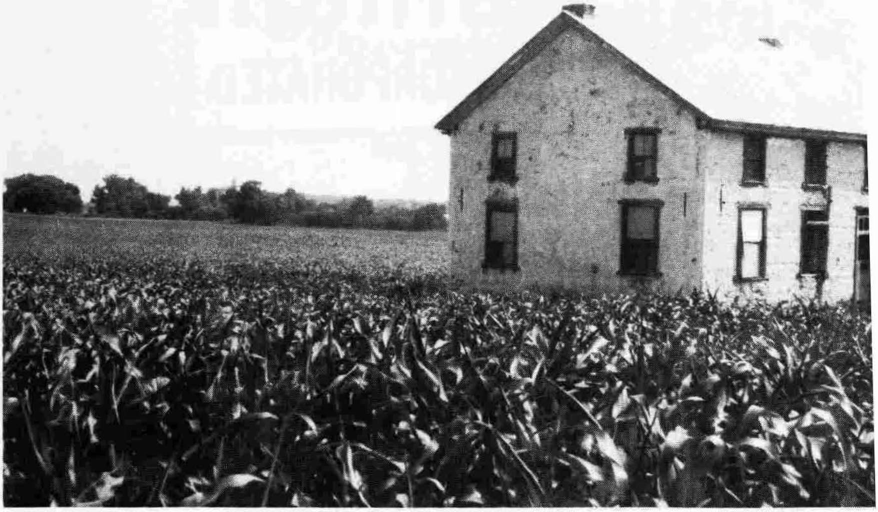
A Mr Charlot
notaire à Jodoigne
Belgique

Lettre du notaire Xavier Martin (avril 1874), originaire de Grez-Doiceau .
(Coll. M. Verdickt)

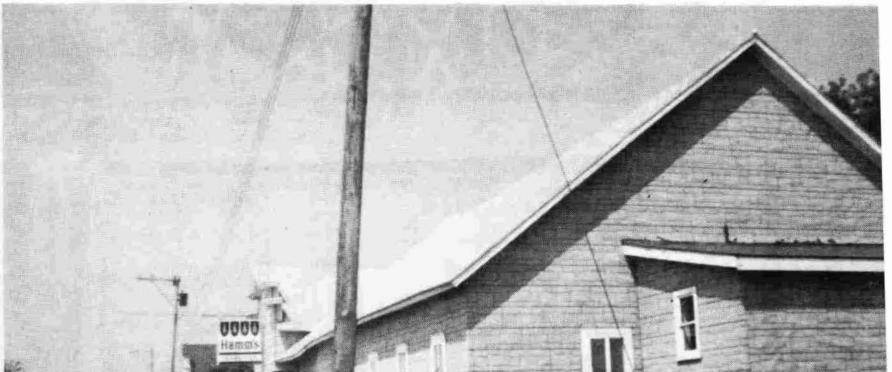


Rue principale de Walhain Wis. en 1973; dans le fond, silhouette de l'église Saint-Amand.
(Coll. W . Monfils)

Plaque d'immatriculation de la voiture de Georges Jeanquart . 1982.
(Coll. W. Monfils)



La maison de la famille Petiniot (Coll. J. Jacqmot)



La rue principale de Walhain Wis. en 1973 : un café, une station d'essence, un magasin d'alimentation. (Coll. W. Monfils)

De g. à dr.: M. et Mme Georges Granius (Namur), M. Louis Granius (Landen), Mme Anna Granius et John Granius (Green Bay), Mme S. Granius (Landen). (Coll. L. Granius)

Anna et Louis Granius et Mme S. Granius et John Granius. (Coll. L. Granius)

Retours individuels en 1961. De g. à dr. : Louis Granius et sa fille, Mme Clarysse Granius et Joseph Granius. (Coll. Granius)

Septembre 1974. De g. à dr.: Orville Dejardin, Roy Tabordon, Victor Dejardin, M. Dhuey, Mme Mercédès Dhuey-Dejardin, Joyce Dejardin, Ethel Looze (épouse Tabordon). (Coll. V. Dejardin)

Deux pionniers des retours en groupes : Dr Jos. Binard et M. H. Vermant.
(Coll. Granius)

1972. Bastogne. De g. à dr.: Austin Allard, Mme Debacker, Goldie Derenne, Louis Granius, Mme A. Allard, Mme G. Derenne. (Coll. L. Granius)

Octobre 1972. De Haan. De g. à dr.: Melvin, Louis, Nora, Simone et Louis Granius. (Coll. L. Granius)

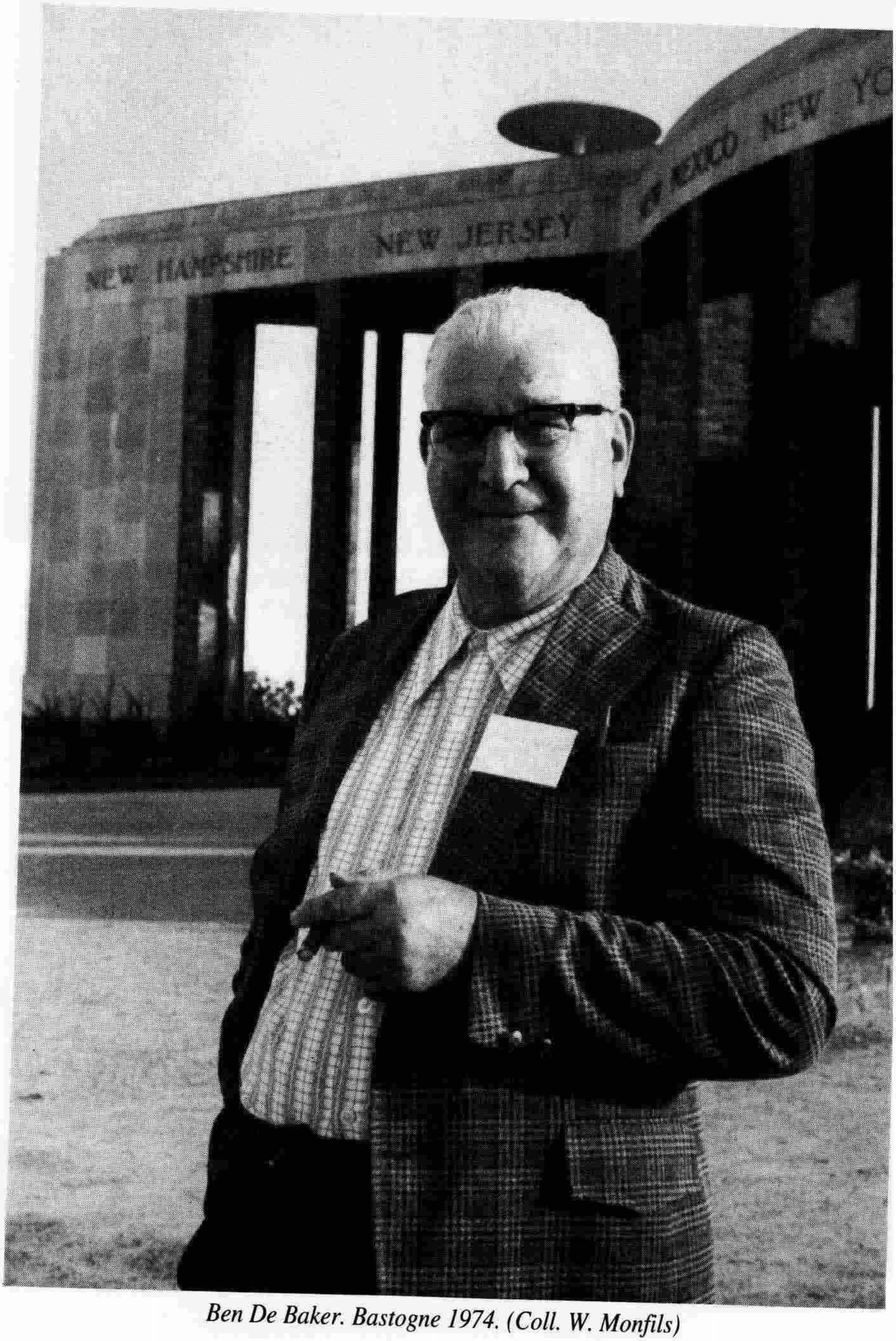
15 octobre 1972. Citadelle de Namur. De g. à dr.: V. Dejardin, Clarence Dejardin, Mme Jacques, Mme Vandries, Mme Doris Dejardin, M. Fred Vandries. (Coll. V. Dejardin)

15 octobre 1972. Palais provincial de Namur. De g. à dr.: Doris Dejardin, Mme Jacques, Raymond Riguelle, Clarence Dejardin et Victor Dejardin... parmi les échasseurs. (Coll. V. Dejardin)

16 août 1972. Gare de Namur. De g. à dr.: Clarence et Doris Dejardin, Mme et M. Van Driesche. (Coll. V. Dejardin)

15 octobre 1972. Réception au Palais provincial. (Coll. W. Monfils)

Arrivée à l'aéroport de Luxembourg. Sepetmbre 1974.
(Coll. W. Monfils)



Ben De Baker. Bastogne 1974. (Coll. W. Monfils)

2E PARTIE

TROIS RETOURS AU "VI PAYS"

- Tu vois Françwè, c'est la traduction en américain de "vis cousins".
(Dessin de Jean Legrand)

Chapitre 1

Premier retour : avril 1972

Depuis 1953, date du centenaire de la fondation du premier village belge du Wisconsin, les contacts entre les deux communautés wallonnes parentes se sont précisés. Cela dit, il fallut attendre près de vingt ans pour que s'organise dans les formes, le premier grand retour des Américains au pays de leurs ancêtres.

Le docteur Binard, fils du professeur Théophile Binard de Heverlee installé alors depuis quelques années à Manitowa, sera l'artisan de ce premier voyage vers l'Europe. Contacté par Austin Allard, il programma en effet pour la fin avril 1972, une visite de Londres, Paris, Amsterdam, Leuven, Bruxelles, Bruges, Gand, Namur et la vallée mosane. Ils seront 180 à y participer. Le pied-à-terre belge du groupe, aussi étrange que cela puisse paraître, se situait sur la côte belge, en pays flamand. D'où l'étonnement des Wallons du Wisconsin de ne rencontrer que de rares indigènes "causant l'belge"! C'est en réalité parce que l'ami du Dr Binard, Henri Vermaut était directeur du centre de vacances "Sparrenduin" au Coq que les Américains y furent logés. La petite cité balnéaire leur fit d'ailleurs les honneurs d'une grande fête. Au cours de celle-ci, le docteur Binard offrit aux édiles communaux un drapeau américain. En retour, il reçut un drapeau belge orné... d'un grand lion flamand! Les époux Granius firent aussitôt remarquer aux élus de la Volksunie présents à la manifestation, que les Américains du Wisconsin étaient wallons et non flamands. La presse locale, en tout cas, sans hésitation aucune, en fit des "Vlaamse Amerikanen".

Au départ du Coq, certains Américains accompagnés de leurs cousins belges partirent à la recherche de leur village d'origine et visitèrent plusieurs villes de Wallonie.

Averti, le journaliste Marcel Copay rencontra à l'hôtel "Le Roi Albert" (rue de Fer à Namur), les familles Granius et Derenne.

ILLUSTRATION DE CE PREMIER RETOUR PAR DEUX ARTICLES EXTRAITS DE JOURNAUX FLAMANDS !

Vlaamse Amerikanen aan onze kust

Deze week was een indrukwekkende groep Vlaamse Amerikanen in De Haan. We zien ze hier allen samen rondom de leeuwenvlag die zij kennelijk ook in de States Trouw gebleven zijn.

Traduction :

Cette semaine un important groupe d'Américains flamands était en séjour au Coq. Nous les voyons ici tous rassemblés autour du drapeau au lion auquel ils sont aussi restés fidèles aux U.S.A.

De Zeewacht, 05.05.1972.

Vlaamse Amerikanen aan onze kust

Vrijdag 5 mei 1972

Vol lof over ons land

De inrichters van deze ontmoeting : rechts de h. Hinri Vermaut, direkteur van Sparrenduin, links chirurg-uroloog Dr. Jos. Binard die intussen al naar de Verenigde Staten teruggekeerd is.

Een groep Amerikanen uit Wisconsin vertoeft momenteel in Sparrenduin te De Haan. Negentig procent van deze bezoekers hebben familie in onze kontreien. Die gaan ze wel eens opzoeken maar tussendoor staan toch uitstapjes naar Parijs en Londen op het programma.

Zij werden geleid, door dr. Binard die tien jaar geleden uit Heverlee naar de States uitweek en die zelf de basis legde van "The Flemish Friendship Caravan". Hij is ertoe gekomen mensen, vooral uitgeweken Vlamingen en familie van uitgeweken Vlamingen, voor zijn idee te winnen. Vele Amerikanen zijn nooit buiten Amerika geweest en toch voelen velen een stukje heimwee naar hun land gangspunt maar niet minder groot was de bekommernis om meer inhoud te geven aan een dergelijke uitstap. De kennismaking met het oude Europa moest vooral leiden tot menselijke relaties.

De eeste indrukken van de heterogene groep - allemaal mensen die het rustige vakantiertme verkiezen boven het kilometertoerisme- zijn overweldigend. Ze vinden het bij ons allemaal "lovely" en "superb" en onze landgenoten zijn de vriendelijkste mensen, die ze ooit ontmoeten.

Ze waren reeds te Sluis, Brugge en Gent en er staan nog wat uitstappen op het programma. Ondertussen zoeken ze ook wel enkele familieleden bijeen. De h. Vermaut, direkteur van "Sparrenduin" Stelde een van de nieuwe vleugels van zijn vakentiecentrum ter beschikking.

De Zeewacht.

(1) Merci à M. et Mme Granius pour ces documents, premier maillon de notre histoire.

Traduction :

Des Américains flamands à la côte

Les organisateurs de la rencontre : à droite, M. Henri Vermaut, directeur du "Sparrenduin", à gauche, le chirurgien Jos. Binard qui, entretemps, est déjà rentré aux Etats-Unis.

Un groupe d'Américains du Wisconsin séjourne actuellement au "Sparrenduin" au Coq. 90% de ces visiteurs ont de la famille dans nos contrées. Ils iront bien sûr leur rendre visite, mais entre les excursions à Paris et à Londres, inscrites au programme.

Ils sont accompagnés par le Dr. Binard qui, il y a dix ans, quitta Heverlee pour les Etats-Unis et qui est lui-même le leader du "The Flemish Friendship Caravan". Il est parvenu à rallier des gens à son idée, surtout des familles d'émigrés flamands. Beaucoup d'Américains n'ont jamais quitté leur pays, pourtant, ils éprouvent de la nostalgie à l'égard du pays de leurs ancêtres, mais pas moins grande était l'inquiétude pour donner plus de contenu à pareille expédition. La rencontre avec la vieille Europe devrait surtout déboucher sur des prises de contacts.

La première impression du groupe est excellente, alors que, pourtant, la plupart cherchent d'habitude plus des vacances reposantes que de fréquents déplacements. Ils trouvent chez nous tout "lovely" et "superb" et, nos compatriotes, les personnes les plus sympathiques qu'ils aient jamais rencontrées.

Ils se sont déjà rendus à Sluis, Bruges et Gand et il y a encore d'autres excursions au programme. Entretemps, ils recherchent aussi quelques membres de leur famille. M. Vermaut, directeur du "Sparrenduin", proposa de mettre à leur disposition une des nouvelles ailes de son centre de vacances.

De Zeewacht, le 5 mai 1972.

Chapitre 2

Deuxième retour : octobre 1972

Toujours à l'initiative du Docteur Binard, un deuxième voyage est organisé en octobre 1972. 116 personnes, pour la plupart des descendants d'émigrés belges membres du Peninsula Belgian American Club, quittent le mardi 3 octobre Namur en Wisconsin. Les deux cars débarquent leurs passagers à Milwaukee. Le premier vol rallie New-York, le second Bruxelles où le groupe débarque le 4 octobre. Comme la première fois, les Américains visitent plusieurs capitales européennes et rejoignent le Wisconsin deux semaines plus tard.

La réception, organisée à leur intention par la ville de Namur sera, pour beaucoup, l'un des temps forts du voyage.

A. DÉMARCHES PERSONNELLES

Mes premiers contacts avec les "cousins au Wisconsin"

Le 14 août 1972, je reçois une lettre d'un certain Clarence Dejardin de Green Bay annonçant un voyage du Peninsula Belgian club en Belgique le 3 octobre 1972. Il souhaitait nous rencontrer à cette occasion. Notre adresse lui est parvenue par l'intermédiaire d'un certain Louis Ropson de Luxemburg-Wisconsin en contact avec des amis à Namur. Notre correspondant espère passer une douzaine de jours dans les environs de Namur. Echange de courrier; je communique mon numéro de téléphone. Effectivement, en octobre je reçois un coup de fil "en wallon" m'annonçant que le groupe se trouve à "De Haan". Confusion, je demande s'il y a encore un De Haan aux environs de Bruxelles ou Zaventem mais non, Clarence Dejardin confirme que c'est bien près de la mer et avoue être très étonné qu'"on n'cause nin l'belge vès ci". Je lui réponds que là-bas ce sont des Flamands et qu'ils ne parlent pas le wallon, mais il ne comprend pas. Il décide donc de venir à Namur le lendemain matin. Rendez-vous est pris "al voye di fièr"... mais où ? En effet, elle est longue. Me demandant comment il connaît déjà la rue de fer, je propose : l'entrée, l'hôtel de ville, les 4 coins etc... Après divers quiproquo, je comprends qu'il s'agit seulement du chemin de fer ! Je propose donc la gare. Il ne connaît pas, mais comprend " the station". Le lendemain ayant oublié de préciser un signe quelconque de reconnaissance et après avoir abordé en wallon une dizaine de couples qui, ne me comprenant pas, me regardèrent avec des yeux ronds, je pus enfin les accoster. Connaissance, réjouissance, première visite rapide de Namur et des environs, rencontre de M. et Mme Jacques à la Plante, pèlerinage à Leuze, coup de téléphone au Coq.

Le lendemain, beaucoup d'Américains quittent le groupe et affluent vers Namur là où l'on cause belge. Le 15 octobre enfin a lieu la visite organisée à Namur et la réception qui l'accompagne.

V. DEJARDIN. Leuze-Longchamps

Visites individuelles

Pendant le séjour au Coq, des familles du Wisconsin sont venues seules en pèlerinage en terre wallonne.

Déjà, certains de ces voyageurs ont fait des incursions en pays wallon, pour y retrouver le village d'origine de leur famille. Ils ont été reçus à Landen, par M. Louis Granius; à Wansin, par M. Maurice Distexhe.

M. Hubert Jacques, de Namur, a eu le plaisir de voir arriver M. et Mme Clarence Dejardin de Green Bay, avec M. et Mme Fred Vandries, à Grez-Doiceau et à Leuze-Longchamps, où ils ont trouvé de lointains cousins. Jeudi, nous avons fait la connaissance de ces visiteurs d'outre-Atlantique à l'occasion de leur passage en ville. M. et Mme Dejardin, qui ont été fermiers à New Franken et voisins des Vandries, ont élevé une belle famille de onze enfants. Dix sont mariés et le plus jeune, un garçon de 18 ans, vit encore avec eux.

M. et Mme Vandries sont restés à la ferme des grands-parents. Ils ont deux filles et un fils, mais ce dernier ne se destine pas à l'agriculture.

C'est toujours un plaisir de bavarder, en wallon, avec ces Américains. Eux-mêmes sont enchantés de rencontrer des gens avec qui ils peuvent échanger des impressions. Ils sont aussi très heureux de voir les villages dont on parlait, autrefois, chez eux, avec un peu de nostalgie.

On nous a signalé que des familles américaines seraient reçues samedi dans différentes communes, notamment à Cortil-Wodon et à Bovesse.

Vers L'Avenir 13/10/72.

Réception à Saint-Denis

Certains Américains, ces jours derniers, avaient quitté le groupe en séjour au littoral belge, pour tenter de retrouver le village d'origine de leur famille.

Plusieurs d'entre eux, conduits par M. Distexhe, de Wansin, ont été reçus à Saint-Denis. Il s'agissait de représentants des familles Charles, Chaudoir, Jancquart, Lempereur, Leroy et Gueulette, qui doivent avoir de lointains parents, non seulement à Saint-Denis mais encore à Grand-Leez, Leuze-Lonchamps, Eghezée et autres lieux.

A la Maison Communale, M. Conard, bourgmestre, entouré de MM. Grognet, échevin; Botilde, Vandonick et E. Grognet, conseillers communaux; Botilde, secrétaire communal, et de M. le Curé Toussaint, a fort aimablement reçu les visiteurs d'Amérique.

La rencontre fut cordiale à souhait. En wallon, on échangea des impressions et on évoqua le passé. Pour beaucoup de nos cousins d'Amérique, qui ont gardé des traditions terriennes, la découverte des villages wallons est un enchantement. Ils ont à l'esprit l'image laissée par leurs grands-parents ou arrière-grands-parents. Il y a 120 ans, on vivait pauvrement dans nos campagnes. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle plusieurs milliers de personnes, tentées par l'espoir d'une vie facile, partirent vers les Etats-Unis.

Vers L'Avenir, 18 octobre 1972.

Le voyage des Granius

Samedi, plusieurs membres de la famille Granius d'Amérique sont passés par Namur. Ils étaient conduits par M. Louis Granius, de Landen, qui était leur hôte depuis quelques jours.

Autour des tables du "Roi Albert", ils ont rencontré Mme veuve Georges Granius, de Saint-Servais, et plusieurs membres de la famille Ganhy-Trussart, de Vedrin, qui sont aussi apparentés aux Granius de Green-Bay et environs.

Très vite, les photos sont passées de main en main. On a rappelé la visite que John Granius fit en Belgique il y a une douzaine d'années.

On a parlé des uns et des autres, signalant les événements heureux ou malheureux survenus dans les familles. On a surtout ri de pouvoir converser aisément en wallon.

Pour leurs invités, M. et Mme Granius, de Landen, avaient mis au point un programme fort varié. Au cours de la journée, des réceptions avaient eu lieu à Daussoulx et à Warisoulx. Dans ces deux villages, les édiles avaient fait assaut d'amabilité envers les visiteurs américains, leur offrant le verre de l'amitié et se proposant de les piloter à travers les campagnes.

Le groupe était composé de M. et Mme Louis Granius, qui sont fermiers et qui demeurent à Namur (U.S.A.) sur la terre que défricha leur grand-père : de M. Georges Prevost et de son épouse, née Norah Granius, habitant Green-Bay, et de M. Melvin Granius, d'Algoma. M. Prevost a consacré sa vie aux machines d'une usine de papiers. M. Melvin Granius est commerçant, propriétaire de plusieurs magasins d'alimentation. Sa femme, qui est d'ascendance yougoslave, ne l'a pas accompagné dans ce voyage en Europe. Ce qui provoque souvent des plaisanteries dont cet homme sympathique rit de bon cœur.

On note, dans la conversation, que le fondateur de la branche américaine des Granius se prénommait Louis, qu'il était né à Namur en 1831 et qu'il avait épousé, à Daussoulx, en 1863, Marie-Thérèse Derenne. Tous deux partirent pour l'Amérique l'année même de leur mariage. Ils revinrent en Belgique par la suite, mais n'y restèrent pas longtemps et finirent leurs jours au Wisconsin.

M. Louis Granius, 77, avenue Reine Astrid, 3400, Landen, a établi une généalogie qui pourra sans doute être utile aux membres de la famille. Dimanche, il devait conduire ses amis américains à Bastogne.

Le soir même, à Wansin, ils devaient retrouver, pour une petite fête, le groupe emmené par M. Distexhe.

Ces rencontres sont peut-être l'amorce d'un nouveau courant de sympathie qui va s'établir par-dessus l'Atlantique.

Vers l'Avenir, 18.10.1972.

Being Belgian is Beautiful

TOM & SUZIES BELGIAN INN (NAMUR)

B. LE SÉJOUR

La visite à Namur du dimanche 15 octobre
Descendants des émigrés wallons
Plusieurs Américains du Wisconsin sont attendus à Namur

La semaine dernière, en vacances au Coq, sur la côte belge, une Namuroise, Mlle Agathon, fut étonnée d'entendre des touristes américains parlant wallon. Elle apprit que ces personnes faisaient partie d'un groupe d'amitié "américano-flamand" et qu'ils avaient fait, ensemble, le voyage pour voir le pays de leurs ancêtres.

Leur programme prévoyait une visite de Namur, le dimanche 15 octobre, Mlle Agathon pensa qu'il fallait les recevoir dignement. Elle alerta le colonel Léonard, président des "Rèlis namurwès" et, très vite, diverses mesures furent prises.

On en saura davantage dans quelques jours. Dès à présent, on pense qu'une réception officielle pourrait avoir lieu et que les Américains seraient conviés à assister à la séance théâtrale de la compagnie Tine Briac.

Mlle Agathon a relevé les noms de ces Américains, noms qui sont encore portés par des familles de chez nous, certains ayant été déformés par des transcriptions à l'état-civil. Ils se nomment André, Bartelme (pour Barthelemy), Berteler, Boulanger, Bero, Bellin, Bouche, Charles, Chaudoir, Conard, Cormier, Christoff (pour Christophe), Dejardin, Doney (pour Donnay ou Donnet), Derenne, Delvaux, Destrée, Drossart, Gilson, Granius, Guilette, Jocobi, Jadin, Jauquet, Jenquart, Jonet, Lempereur, La Luzerne, Marot, Mathu (pour Mathieu), Monfils, Melchior, Marchant, Neuville, Pierre, Prévost, Rankin, Renier, Rasse, Roderick (pour Rodrigue), Ropson, Servais, Vandrisse, mais aussi Debaker, Debekker, Willems, etc...

Si tous leurs cousins les attendent à Namur, le 15 octobre, il y aura beaucoup d'animation en ville. Et nos cousins d'Amérique emporteront certainement le meilleur souvenir de leur passage chez nous.

Vers l'Avenir, 10.10.1972.

La visite des Wallons d'Amérique
Réception à l'Hôtel de ville et au Palais provincial

Nos lecteurs savent que l'on attend, dimanche 15 octobre, la visite d'un groupe imposant d'Américains, descendants des familles wallonnes qui ont émigré dans le Wisconsin.

C'est la première fois que l'on en verra autant à la fois. En effet, ils participent à un voyage en Belgique mis sur pied par une organisation d'amitié américano-flamande et ils séjournent au littoral belge.

En apprenant, grâce à Mlle Agathon, de Namur, qui les avait rencontrés au Coq, que ces

Américains allaient venir chez nous, plusieurs personnes, dont le colonel Léonard, président des "Rèlis Namurwès", et M. Calozet, président du Comité central de Wallonie, ont touché les autorités communales et provinciales, ainsi que les divers groupements wallons pour mettre sur pied un accueil digne de ce nom.

A 11 h. 30, les Américains seront reçus à l'Hôtel de ville de Namur, où les honneurs seront rendus par les "Molons" de la Royale Moncrabeau et par les Echasseurs namurois.

A 12h. 30, aura lieu une réception au Gouvernement provincial. Le beau peloton des "Canaris", créé aux dernières fêtes de Wallonie, y fera la haie.

Les sociétés namuroises intéressées souhaitent que les commerçants et habitants de la rue de Fer participent à la réussite de cette journée en pavoisant leurs demeures.

Vers l'Avenir, 14.10.1972.

Pour les Wallons du Wisconsin
Accueil triomphal de la Ville et de la Province

La venue, à Namur, d'un groupe de touristes américains, descendants des familles wallonnes émigrées il y a plus de cent ans, a suscité un grand courant de sympathie. Mlle Agathon, institutrice retraitée, qui avait rencontré ces voyageurs au littoral belge, s'est empressée de donner l'alerte. Grâce à elle, des dispositions ont été prises, sans désemparer, pour offrir à ces visiteurs, un accueil triomphal.

En fin de matinée, de nombreuses personnes stationnent devant l'Hôtel de ville de Namur, dans l'espoir de rencontrer un lointain cousin. Dès l'arrivée des deux autocars transportant les Wallons d'Amérique, l'élan est donné. D'un groupe à l'autre on échange embrassades et poignées de mains. Déjà les premiers dialogues se nouent, en wallon.

Les "Echasseurs", arrivés quelques instants plus tôt, avec MM. Bothy et Eucher, leurs drapeaux et leurs tambours, font une voûte d'honneur. Bien vite, on s'entasse dans la salle des mariages et le cabinet du bourgmestre. Ce dernier, M. Lebrun, accompagné de M. Theisen, échevin, et de plusieurs membres du Conseil communal, souhaite, en anglais, la bienvenue à ses hôtes venus de loin.

Le colonel Léonard, président des "Rèlis namurwès", lui succède. Il commence en disant " Mesdgins"... Un long murmure de satisfaction monte de l'assistance. La foule écoute avidement. Pour mieux voir, un des spectateurs est grimpé sur une rangée de chaises, non sans avoir, avec précaution, enlevé ses chaussures qu'il range au sommet d'un radiateur.

Le colonel Léonard exprime, en wallon, la joie du Conseil communal de recevoir ceux qui sont venus retrouver "li vî pays", que leurs ancêtres ont quitté voici quelque cent ans. Il dit les temps pénibles que connut la Wallonie au cours de deux guerres et qu'elle connaît encore aujourd'hui en raison des circonstances économiques. Il a des accents émouvants pour chanter la beauté, la grandeur du pays wallon, son espoir de temps meilleurs, comme le printemps qui succédera à l'hiver.

Est-il besoin de dire que ce discours, suivi du chant du "Bia Bouquet", est vigoureusement applaudi. Belges et Américains en ont les larmes aux yeux. Puis, pendant que l'on savoure le pèquet, la conversation devient générale. M. Montellier, dont les "Molons", encadrent les édiles, y participe avec joie, de même que, plusieurs écrivains des "Rélis namurwès", M. Oger, président de la commission des fêtes; M. Chaudoir, directeur des fêtes de la ville, etc...

Dans un coin, M. Neuville montre à ses voisins les photos de sa famille. Dans un autre, M. Berger raconte qu'il fut prisonnier par les Allemands alors qu'il combattait en Belgique. Plus loin, M. Vandries parle des travaux de sa ferme et M. Debacker des vaches laitières dont il fait le commerce.

On noue et l'on renoue des liens entre membres éloignés des familles Derenne, Conard ou Dejardin. M. Henri Jadin, d'Emines, retrouve Mme Arthur Pierre, chez qui il logea à Brussels (U.S.A.) en 1952. M. René Léonet, de Namêche, qui se rendit dans la région en 1962 reçoit des nouvelles des familles Aterianus, Malcore, Charles et Alexandre, dont il fut l'invité, si chaleureusement accueilli.

A la sortie de l'Hôtel de ville, nos "Echasseurs" offrent aux Américains un échantillon de ces combats qui ont charmé tant de grands de ce monde.

Peu de temps après, une réception est offerte au palais provincial. Le peloton des "Canaris", commandé par Jean Fivet, y rend les honneurs. Pris par l'ambiance "Molons" et "Echasseurs" ont suivi le mouvement.

L'allégresse est générale pendant que Camille, Nestor et leur équipe font circuler les flûtes de champagne. M. Hendrick, député permanent, obtient un vif succès en déclarant, après un protocolaire "Ladies and gentlemen"... "C'est tot c'qui dji sais dire".

Il enchaîne en wallon pour dire le plaisir qu'il a de suppléer le Gouverneur en cette circonstance heureuse. Il exprime aux Wallons d'Amérique les sentiments de sympathie de M. Close et des autorités provinciales. Puis il demande à ses hôtes : "Pourquoi êtes-vous partis ?". Louant le courage des Wallons, leur attachement au pays de leurs pères, à leur langue du terroir, il termine en disant : "Vos plos todis bien riv'nu". Et il les assure de l'accueil toujours chaleureux de la terre de leurs ancêtres.

Notons que M. Hendrick est également président provincial de l'Union des Belges à l'étranger et que se trouve à ses côtés M. Jacques Calozet, président national du même groupement et président du comité central des fêtes de Wallonie.

Une nouvelle fois, la joie règne partout. Le colonel Léonard offre au groupe un beau drapeau au coq wallon et c'est, pour tout le monde, une minute très émouvante. On continue à évoquer des impressions, à raviver des souvenirs. Des photos et des images mortuaires passent de main en main. On y voit des noms familiers comme Malotaux, Renier ou Boulanger.

Il est pénible de se séparer. Les Américains auront quartier libre pendant quelques heures seulement. Certains d'entre eux prendront plaisir à entendre Tine Briac et sa troupe dans "Li p'tit mitan". D'autres passeront de joyeux moments en compagnie de leurs cousins belges. Et on se quitte avec la promesse de se revoir.

"Quand nous reviendrons, dit M. Neuville, nous irons directement à Namur". Tous, en effet, garderont un souvenir ineffaçable de leur passage parmi nous.

Nous aurons l'occasion, au cours des prochains jours, de consacrer quelques échos à cette visite, de signaler le passage, dans le Namurois et le Brabant Wallon, de plusieurs membres des familles Charles, Granius et autres qui ont fait un long voyage pour voir la terre de leurs aïeux.

Vers l'Avenir, 16.10.1972.

Wallons américains à Namur[1]

Voici le discours prononcé par M. L. Léonard à l'occasion de la réception à Namur des Wallons américains :

"Mès djins,

Li Consey communâl di Nameur èst binauje, bin binauje, fin binauge, perce binauje de r'cire à Nameur et d'mète à l'oneûr dès WALONS d'Amérique qui vègnenut avaursi po r'trouver "Lî Vî PAYIS".

Ils ont v'nu par ci, catchis dizos one pia d'liyon qu'on z'aveut scrit d'ssue "American Flemish Friendship", "Amitié Américano-flamande". Mins lès coqs qu'il èstint, lès coqs qu'ils sont, quand il ont ieû sintu l'gout, is s'ont bin rate sitaures su lès vôyes d'avaurci po r'trouver li clotchi d'leùviladje, dès viladjes di Waloniye, leù Vî Payis.

"Lî Vî PAYIS, por vos-ôtes, come cè l'a stî po vos parints èt po leûs parints da zèls, li vi Payis, por vos-ôtes, c'èst l'payis èwou qu'on cause co l' "Belje", come vos l'cauosz co vos-ôtes tortos : li vi lingadje qu'è-se-one pàrtiye di vos-min.me.

LI VI PAYIS, por vos-ôtes : c'èst là èwou qu'on fait co li taute à l'djote, come à Nivèle; li taute au stofé, come à Auve; c'èst là qu'on trouve li tièsse prèsséye, li tripe èt l'fricasséye, èt co l'salade aus crètons : tot come vos l'avoz fait dispeûy cint èt dès-ans dins vosse "Novia Payis do Wisconsin".

LI VI PAYIS : c'èst l'payis dès viyès tchansons da Wérotte èt dès chijes come au bon vi timps, dès pasquéyes. èt do vère di fris'pèkèt qui vos r'met d'l'âme o cwârps quand i gn-a dandji.

Li Vi Payis, c'èst l'payis dès djins d'vos djins, èwou qu'on-a l'cœûr dissu l'mwin : li payis dès qu'i vos-a falu djairyi après quand on vos pormwinrneûve d'one place à l'ôte "èwou qu'on cause autrumint." (...)

Nos vos d'mandans, à vos-ôtes, nos vis cousses do novia payis, nos vis cousins d'Amèrique, do dire à vos djins ci qui v's-avoz vèyu. Dijoz l'zi qu'i n'nos faut nin d' mèrer ainsi; qu'i faut qui nos n'nos pièrdanche pus.

Dijoz l'zi, à vos djins do novise Payis, qui c'èst dès Wallons qu'on pwarté l'industriye do flér en Suède vola quate cints-ans.

Dijoz l'zi qui c'èst dès Walons do Roman Payis d' Brabant qu'ont sti lès fondateûrs di NEW YORK vola trwès cint èt cinquante ans.

Dijoz l'zi qu'i gn-a co dès belès bindes au Canada, èwou qu'il ont min.me one gazète : "Li Coq Walon do Canada", à Québec.

Dijoz l'zi, à nos fréres do Noû Payis qui Roger de la Pasture, qui Gossart, qui Patenier, Blès èt combin d's-ôtes : c'èest dès pintes WALONS.

Dijoz l'zi qui c'èest l'long d'Mouse qu'on travaye li mètal, li fière, li keûve, l'ôr èt l'ârdjint dispeûy dès cints èt dès cints-ans : ci qu'on lome "L'ART MOSAN".

Dijoz l'zi, à nos fréres do Novia Payis èt à tortos qui l'Vi Payis èst todis là.

Vos l'avoz r'trouvé à l'âriér-saison, à l'saison dès brouliards, quand lès djoûs d'ivièr, lès deurs momints s'annoncenut d'dja.

Dijoz l'zi, à nos vis cousses d'Amèrique èt à tortos qu'après lès mwais djoûs, après l'ivièr ci sèrè l'bon timps. Et, avou l'bon timps, èt avou l'coradje di sès-èfants, qu'i ravèrdirè. Nosse Vî Payis, èt i s'rimètrès su pids... LI VI PAYIS d'vos viyès djins, èwou qu'i gn-a todis on-uch au laudje, one tauve mètûwe èi on vére di pèkèt po tos lès fréres èt tos lès vis cousses d'au lon èt di-d-près.

Vive lès WALONS D'AMERIQUE !

Vive NAMEUR PO TOT!

Lucien Léonard, R.N.

Vers l'Avenir, 24.10.1972.

(1) Ce discours a été pronocé à l'Hôtel de Ville de Namur; un autre, en wallon également, a été adressé aux visiteurs par M. Hendrick, député permanent, au nom de M. le gouverneur Close, absent, et du Conseil Provincial.

Wednesday, October 25, 1972

PERSONS OF BELGIAN HERITAGE visited the homeland of their ancestors during a two-week period early in October. The tour, made up of 116 persons, spanning several generations, was sponsored by Peninsula Belgian American Club of Namur.

A key figure in organizing and arranging the tour was Dr. Joseph Binard, Manitowoc, who came to this country from Belgium six years ago. Now an American citizen, Dr. Binard, wearing the light coat, is standing at the right in the front row. His father, Dr. Theophile Binard, a professor at Louvain University in Belgium, is just behind and to the right of him.

The picture was taken at De Haan, a resort city on the North Sea. Everywhere the northeastern Wisconsin group went in Belgium they received a hospitable welcome, but it was Namur, a city located in the Province of Namur, that went all out.

"When we got there, that was it, everything stopped," one of the Wisconsinites reported. "The whole day planned for us."

The mayor of the city and a high-randing officer of the province were among the dignitaries who helped "roll out the red carpet" when the 116 visitors arrived. They addressed the Americans in Walloon and were understood by most of the group. Almost 85 percent are descendants Of Walloon Belgians.

The absence of a language barrier was an important factor in the success of the trip.

Besides Dr. Binard, making the trip from Wisconsin were : Mrs. Lucy Andre, Cletus J. Bellin, Wallace Charles and Mr. Bader, Mr. and Mrs. Leonard Bouche, Mr. and Mrs. Walter Charles, Mr. and Mrs. Harvey Lampereur, Mary Ropson and Mr. and Mrs. Ray Vandenhouten, sr., R2, Luxembourg; Mr. and Mrs. Mathu, R3, Luxembourg; Clara Seidl, Luxemburg; Mr. and Mrs. Donald Berger and Claire Berger, R4, Sturgeon Bay; Mr. and Mrs. Elmer DeDecker and Mrs. Emma Willems, Sturgeon Bay.

Mrs. Beatrice Bero, Mary Conard, Melvin Granius, Dorothy Muench, Mrs. Fern Rankin, Betty Rankin and Mr. and Mrs.Clarence Vandenack, Algoma; Mr. and Mrs. Joseph Destree, Mr. and Mrs. Louis Granius, Mr. and Mrs. Louis Jadin, Mark Jadin, Mr. and Mrs. Jlhon Jauquet, Mrs. Lena Lampereur, Mrs. Lena Pierre and Mr. and Mrs. John Rass, jr., R1, Brussels; Mr. and Mrs. arthur LaLuzerne, Mr. and Mrs. Clifford Neuville and Mrs. Mary Marchant, Brussels, Mrs. Lorraine Melchior, DePere.

Mrs. Emerance Drossart and Mr. and Mrs. Willard Sevcik, Casco; Mr. and Mrs. William Monfils, Mr. and Mrs. Robert Guilette and Mr. and Mrs. Wallace Gilson, R1, Casco; Mr. and Mrs. Albert Jadin and Mr. and Mrs. Fred VanDrisse, R1, New Franken; The Rev. Raymond Conard, R1, New Holstein; Mr. and Mrs. Albert DeBaker, Leopolis; Mrs. Eugene Bartelme, Greta Keinburnik, Mrs. Mickie Engeldinger, Mrs. Leonore Fiedler, Mrs. Esther Fitzgerald, Dr. and Mrs. Jacobi and three children and Joseph M. Zahorik, Manitowoc.

Marie Roderick, Suamico; Mrs. Margaret Wachowski and Lillian Luchow, Two Rivers; Mr. and Mrs. Frank Ausloos, Mrs. Mose Bader, Diane Bader, Frances Bertler, Florence Boulanger, Mrs.Adela Christoff, Mr. and Mrs. William Cormier, Mr. and Mrs. Clarence DeBaker, Mr. and Mrs. Clarence DeJardin, Mr. and Mrs. George Delveaux, Mr. and Mrs. Theodore Denisson, Louis Derenne, Mr. and Mrs. Albert Doney, Mrs. John Jeanquart, William Keuken, Mr. and Mrs. George Prevost, Mrs. Marjorie Jonet, Mrs. Mary Renier, Mrs. Mary Roznowski, Mr. and Mrs. Frank Servais, Mrs. Frank Spitzer, Mr. and Mrs. Fred Strebel and Mrs. Mertin Williams, Green Bay, and Mrs. Mae Hensel, Milwaukee.

Algoma Record Herald, 25.10.1972

C. LE RETOUR ET LES REMERCIEMENTS

Dès avant le retour vers leur lointaine contrée, les Américains du Wisconsin ont tenu à remercier leurs hôtes. Elles furent nombreuses les lettres, individuelles et collectives, qui parvinrent aux journalistes. Ecrites pour la plupart en wallon -même phonétique- elles étaient pleines de reconnaissance et de chaleur.

Un fermier américain demande même qu'on lui fasse cadeau d'une poignée de blé. Il souhaitait emporter ces graines pour les semer sur ses terres en guise de souvenir et de symbole.

Un étudiant serviable

Etudiant à Louvain, M. Riguelle, a été fort étonné de voir, en cette ville, débarquer les Américains et de les entendre parler wallon. Il s'est approché et, bien entendu, il a été aussitôt entouré et bombardé de questions.

Il a très vite sympathisé avec les représentants des familles Mathu et Conard. Le lendemain, il les a conduits à Faulx-les-Tombes pour y rencontrer M. l'abbé Malaise, curé du lieu, originaire de Saint-Germain et qui compte des parents parmi les Conard, d'Amérique.

M. Riguelle a été très heureux de rencontrer ces Wallons venus de loin et, si l'occasion lui en est donnée, il espère bien avoir le plaisir d'aller là-bas pour y saluer ses nouveaux amis.

Vers l'Avenir, 24.10.72.

Reconnaissance américaine

On se souvient de la réception triomphale que reçurent, à Namur, en octobre, des touristes américains parlant wallon. Tous étaient les descendants des familles émigrées il y a environ un siècle et qui s'étaient fixées dans la même région du Wisconsin.

Mlle Agathon, institutrice retraitée, de Namur, qui les avait rencontrés au littoral belge, avait annoncé leur venue chez nous afin qu'ils soient dignement reçus. Et cela fut fait d'inoubliable façon.

Un de ces voyageurs, M. Cletus J. Bellin, de Forestville, vient d'écrire à Mlle Agathon pour lui dire sa gratitude. Il regrette de n'être pas venu plus tôt à Namur, ville si belle et si hospitalière. "La cité du Bia Bouquet, dit-il, est vraiment elle-même un beau bouquet. Les gens que nous y avons rencontrés sont les meilleurs qu'on puisse trouver. Que Dieu les bénisse tous".

M. Bellin envoie le meilleur souvenir des voyageurs d'octobre à M. le curé de Saint-Joseph, aux autorités communales et provinciales, à M. Ernest Montellier, qui lui a fait

cadeau d'une musique précieusement conservée. Il remercie pour les graines de fleurs et pour le drapeau wallon qui lui furent offerts.

"Quand je vois, écrit-il, les photos que j'ai prises chez vous, j'en ai les larmes aux yeux. Jamais je n'oublierai Namur et ses habitants. Jamais ni nulle part l'amitié ne s'y est si bien exprimée."

Cette lettre témoigne des sentiments éprouvés par nos "cousins" d'Amérique au cours de leur trop brève visite. On souhaite vivement qu'il en vienne encore beaucoup dans les années à venir. Il serait magnifique de pouvoir, comme certains, dont le colonel Léonard, l'ont suggéré, les recevoir pendant les fêtes de Wallonie. Nombre de familles namuroises se feraient une joie de les héberger et ils participeraient à la liesse de la population. L'idée est lancée. Il sera bien plaisant de la réaliser.

Vers l'Avenir, 25.11.1972.

One lète è walon dè Wisconsin

Bondjou tortos : nos-èstons vêci po say di vos-èspliquer ci qu'il on l'idéye dè fè à Namur.

Li nom Namur va remplacer li nom di Fairland di-d-dè l'Vile di Union, di-d-dè l'ci dè l'Door County, dissus l'mér vos i dimèreroz cinquante-sèpt aviè dis "miles" au wès' di Brussèle.

I n-aurè one maujon po lès viyès djins èt is pôront travayi s'is vol'nut. èt ci qui lès viyès djins faiyenut is pôront vinde didins li "store" qu'il âront vêla. I n-aurè on "sallon" qui sèrè sogni come dè l'vi timps. I n'àrè one cinse qui sèrè sogni come dè l'vi timps, quétfiye bê avou one paire di boûs. Tot-a-fait va ièsse sogni pa dès sœûrs.

I s'figurenut qui tot-a fait va èsse payi avou dès donàcions qu'is vont riçûre di lès djins qui ont dès caurs assez, qui pol'nut fé one donàcion. Et i n-a dès cis qui donenut pace qu'is pol'nut discompter ci qu'is donenut, dijenut-is, di leûs taxes au Gouvèrnèment. I n-a on-ome èt s'feume qu'ont d'dja doné si-èt cinquenate mile dolars.

A paurt dèl maujon, d'è l"sallon, dè l'cinse, i vont dawè one place poo sièrvi à mougni èt i-ârè dèl taute di bèlje, dèl cassète, de "bouya", dè trpe, dles bolètes, dè bûre, dè pwén, èt dèl tcau di pourcha èt dèl tcau di grosse bièsse.

Et dji cârcule qu'i n-ârè one place po lès djins qui vênenut d'au lon po lodji. Po lès djins qui vôront dawè one place po mougni à l'uch avou leûs camarades èt l'parintéye èt djouwer dès djeux èchone, i n-ârè one place po ça ossi.

Is voûrine bê qui lès djins avièreci qu'ont one saqè d'vi, qu'is l'sauverine èt qui ça poûrot èsse mètu didins one place qu'is vont dawè èsprès po ça.

Cor ôte tchôse qu'is vont fé, c'èst raranjî totes lès p'titès tchapèles qui sont au-dèlong dès vôyes aviè Namur èt Brussèle èt Marchan èt Grand-Léz èt Rosière èt l'Missier.

On sét bin tortos qui, one place come il ont "li d-dieu dè monde" po lès viyès djins qui

c'è-st-one saqwè qui lès viyès djins mèritenut, pace qui, li djoû d'audjoûrdu i 'nn'a brâmint dès places qui mol'nut dalè mi, is n'sont nén conte.

Comint qu'is sont conte dè payî, avou lès caurs, i n'sont ni conte èwou ç'qu'is sont.

Di, li viladje di Namur, dji câcule qui ça sèrè li place qui lès viyès djins sèront bê contints.

On pour quétfiye vèy li djoû qu'i n'ârè on bia viladje èt qu'is pol'nut dawè one cinse grosse assez qu'is pol'nut rècolter asséz dès carotes, dè pètrale, dès canadas, dès pwès, dès salades, dès cabus, dès pomes d'amoûr, dès cawoûtes, dès pwès d'Rome èt dès côrnichons.

Is pol'nut quètfiye bén monter one pitite place po bouter tot ç'qu'is rècoltenut, didins dès sayas di tole èt dès sayas d'bwès, po vinde èt po ocuper dès djins assez qu'on pour quétfiye vèy one pitite vile ossi.

C'èst po ça qui dji r'commande qui tot qui pout aîdi, qu'is faiyenèche tot ç' qu'is pôront fér, po qui l'place a Namur è mentèche.

Et asteûre, mi nom èst Alfred Vondertie; dji d'mère à Rivère dè l'hôt èt dji tins on salon èt dji vos r'merci brâmint dès côps.

Vers l'Avenir, 09.10.1973.

Door County : canton de résidence des Wallons.
wès : ouest.
store : magasin.
sallon : cabaret ?
bouya ?
prètale : betteraves.

D. AU LENDEMAIN DE CETTE SECONDE VISITE

Cette fois, les contacts sont établis et le courrier commence à circuler entre la Belgique et le Wisconsin.

Les invitations lancées lors de l'accueil à Namur, les projets ébauchés autour d'une table et d'un verre en échangeant des photos, se concrétisent.

Ainsi, en juillet 1973, M. Badert de Roux-Miroir, la famille Distexhe de Wansin, M. et Me W.Monfils de Walhain s'envolent pour le Wisconsin. Melle Françoise Lempereur s'y rend également en reportage. Elle fera écho de son travail au micro de RTB Namur et lors d'une soirée organisée par "Sambre-et-Meuse-le Guetteur wallon".

De leur côté,les familles Koudelka-Borlée et Ducas-Lefevre ont rendu visite à leurs parents wallons.

Chapitre 3
Troisième retour, mais premier en Wallonie du PBAC : septembre 1974

A. LES PRÉPARATIFS

Au cours de la réception namuroise du 15 octobre 1972, les membres du Peninsula Belgian American Club furent invités en septembre 1974 à l'occasion des Fêtes de Wallonie. Mais cette fois ils allaient être logés chez leurs amis ou leurs parents.

Aussi voit-on déjà dans les journaux d'avril 1974 un appel lancé à cet effet par les organisateurs.

> **Fres walons, bondjou !!!!**
> **Comité d'accueil des Wallons d'Amérique**
> sous le bienveillant patronage des autorités :
> MM. : J.-P. GRAFE, ministre de la Culture française;
> A. HAULOT, commissaire général au Tourisme;
> R. CLOSE, gouverneur de la Province de Namur;
> Monseigneur R. MATHEN, évèque de Namur;
> Monseigneur A.-M. CHARUE, ancien évêque de Namur;
> E.LEBRUN et J. PEETERS, mayeurs de Namur et Wavre;
> J. HENDRICK, député permanent de Namur, etc., etc.

Adresse : Richelieu, rue de Bruxelles, 50 - 5000 NAMUR.

Le 12 juin la liste des participants au voyage de septembre est établie. Le programme aussi se précise : les cousins d'outre-Atlantique visiteront la vallée de la Meuse et la province de Namur. Ils seront reçus à Louvain-La-Neuve. A Meux, une réception est organisée à l'initiative de M. Gilles de la RTB. Grâce aux démarches de M. Granius, une étape supplémentaire est prévue à Wavre.

Parallèlement, des lettres arrivent du Wisconsin. C'est qu'avant leur retour au pays, les Américains espèrent découvrir le lieu d'origine de leurs ancêtres. Tout renseignement généalogique est transmis aux journaux qui n'hésitent pas à les faire paraître.

Le grand jour approche...

Connue, la liste définitive est publiée.

La visite des Wallons d'Amérique en septembre
Liste définitive des participants

On sait que quelque 150 Américains sont attendus, à Namur, au mois de septembre. La plupart d'entre eux sont les descendants de familles wallonnes émigrées aux Etats-Unis dans la seconde moitié du 19e siècle.

M. Grasser, secrétaire d'accueil des Wallons d' Amérique, nous communique la liste définitive de ces sympathiques voyageurs :

M. et Mme Harry Coisman, M. Earl Demoulin, M. et Mme Hansel-Lardinois, M. et Mme John Vannes, M. et Mme Howard Gigstead, M. Cletus Bellin, M. et Mme Norb Vierthein (ou Verdin), M. et Mme Elmer Cravillon, M. et Mme Orville Dejardin, M. et Mme George Jeanquart, Mlle Sonia Jeanquart, M. et Mme Clarence Ducat, M. et Mme Ben De Baker, Mme Magdalen Bellin, M. Louis Derenne, M. Lawrence Junion, M. Harris Dhuey (ou Duwez), M. Alfred Vandertie, M. Virgil Bosman, M. Louis Bosman, M. et Mme Joe Derenne, Myrtle Albert, Louis Baudhuin, M. et Mme Harry Baudhuin, M. et Mme Eugène Nooyen, M. Edmond Laroche, Mlle Virginia Laroche, Mme Charles Offutt, M. et Mme Lloyd Delfosse, M. et Mme Ralph Bader, M. Joseph Ropson, M.Gabriel Pierre, M. et Mme John Derenne, M. et Mme Myron Lardinois, Mme Alice Wendricks, Mme Helen Nazé, M. et Mme Désiré Granius, Norine Patenaude, M. et Mme Victor Koudelka, Bellin, M. et Mme Wilfred Delfosse, Arlin Monfils, Mlle Laura Theys, M. et Mme Edward Wautlet, M. et Mme Art Alsteen, Mme Elmer Jacques, Denise Jacques, Dorris De Jardin, Mme Mary Pierre, Julie Wittlin, M. et Mme John Granius, M. et Mme Goldie Engebose, M. et Mme Malvin Beaurain, M. et Mme Willie Maccoux, M. et Mme HubertDeguelle, M. et Mme Henry Ledocq, M. et Mme Fred Vandrisse, Mme Nathalie Lempereur, M. et Mme Walter Charles, Anton Derenne, M. et Mme Goldie Nellis, Marie Brandes, Lois Mc Allister, Sadie Ropson, Michael Stade, M. et me Joseph Tassoul, Raymond Deprey, Stella Charlier, Mme Albert Osterman, M. et Mme Frank Ausloos, M. et Mme Edwin Wéry, M. et Mme Harvey Lemense, M. et Mme Norman Wautier, M. et Mme Roy Tabordon, Mme Fred Therrain, Julia Corcoran, Mme Marcelle De Dryver, M. et Mme George De Baker, M. et Mme William Englebert, M. et Mme Russel Dhuez (ou Duwez), Jules Moreaux, M. et Mme Anton Gotstein, M. et Mme Ronald Renard, M. et Mme Wendelle De Baker, Philip Chaudoir, M. et Mme Joseph Destrée, M. et Mme Austin Allard, M. et Mme Hillard De Kyser, Modest Reince, M. et Mme Elmer De Decker, Mme Irène Ransom, Mme George Wautlet, Grace De Baker, M. et Mme Harry Chaudoir, M. et Mme Harris Gilson, M. et Mme Ray Vandenhouten, Mme Gladys Myrben, Fabian Monfils.

Vers l'Avenir, 24.08.74.

Le programme définitif est aussi publié

Les organisateurs en profitent pour lancer les derniers appels aux familles d'hébergement.

Le séjour des Wallons d'Amérique au pays de Namur
Programme des manifestations

Le Comité d'accueil des "Cousins d' Amérique" a mis sur pied un programme général pour toute la durée du séjour . En voici le détail.

10 septembre : 14 h, départ de Luxembourg (aérodrome), visite du cimetière et monument Patton, à Bastogne (Le Mardasson); 18 h,

arrivée place Saint-Aubain, à Namur, un bureau d'accueil sera installé au Gouvernement Provincial.

11 septembre : matinée libre; 14 h, place Saint-Aubain, départ en cars pour visite de la ville, musée forestier, citadelle, Floreffe, Fosses-la-Ville; 19 h, place du Marché aux légumes, chorale et danses, théâtre wallon.

12 septembre : 9 h 30, place Saint-Aubain, départ en cars pour Walcourt (basilique), Olloy-sur-Viroin (Centre Européen, dîner), Vireux, Givet, Beauraing, Hastière, Dinant, Namur; 19 h, les "Bardes de la Meuse" (Marché aux Légumes), Cabaret Tine Briac.

13 septembre : 9 h 30, place Saint-Aubain, départ en cars pour la découverte de la Hesbaye sous la conduite de M. Férir; 19 h, Fêtes de Wallonie, les "Péleteûs", Julos Beaucarne.

14 septembre : programme des Fêtes de Wallonie; 11h, Maison de la Culture, remise de la Gaillarde à Mgr Charue; 15 h, cortège folklorique et historique ; 18 h, église Saint-Joseph, messe d'accueil des Wallons d'Amérique avec homélie et cantiques wallons; soirée libre.

15 septembre : 10 h, parc Louise-Marie, pèlerinage traditionnel en hommage aux soldats de 1830, 1914-1918, 1940-1945, cérémonial traditionnel et participation des Etats-Unis M. Firestone; 11 h 30, réception à l'Hôtel de ville; 12 h 45, réception au Gouvernement Provincial; 15 h, spectacle de musique, histoire et folklore; soirée, animation dans les quartiers.

16 septembre : 10 h, église Saint-Jean, messe wallonne traditionnelle des fêtes de Wallonie; 11 h, concert de chants populaires; 13 h, banquet traditionnel (nombre limité); après-midi libre.

17 septembre : 9 h 30, place Saint-Aubain, départ en cars avec M. Férir pour la découverte du Condroz et des grottes de Han; 20 h, Meux, concours de couyon Wisconsin-Wallonie.

18 septembre : 13 h, place Saint-Aubain, départ en cars pour Waterloo (visite),

Louvain-la-Neuve (visite et réception par les autorités académiques); 18 h, fêtes de Wallonie à Wavre; réception, fanfares, concours de mangeurs de tartes au "stofé", récital de poésie dialectale.

19 septembre : 14 h, place Saint-Aubain, départ en cars pour Melin, visite d'une exposition de documents familiaux, recherches généalogiques, souvenirs; Jodoigne, réception officielle, présentation du disque "Nos Vis Cousins", show André Dewelle, théâtre wallon : "Au pid dius lë Stëwie".

20 septembre : 14 h, place Saint-Aubain, départ en cars pour Liège, visite de la ville, musée de la "Vie Wallonne"; Grand Théâtre, "Tartuffe", en wallon, avec la T.V.

21 septembre : 9 h, place Saint-Aubain, départ en cars pour Luxembourg par les vallées de Meuse, de la Lesse et de la Semois, les Ardennes et la Gaume.

Vers l'Avenir, 05.09.1974.

Wavre
Visite des Wallons du Wisconsin

C'est le mercredi 18 septembre que la Ville de Wavre aura le plaisir d'accueillir les Wallons du Wisconsin au cours de leur séjour en Belgique.

Ils arriveront vers 17 H 30 en autocar venant de Louvain-la-Neuve. Ils débarqueront place du Sablon où la fanfare royale de Grez-Doiceau les attendra pour les conduire ensuite par la rue Pont du Christ, la rue du commerce, la place Cardinal Mercier et la rue Haute, jusqu'à l'Hôtel de ville.

Là, ils seront accueillis par M.J. Peeters, bourgmestre de Wavre, entouré des autorités communales.

Après cet accueil, ils se dirigeront par la rue de Nivelles vers la salle des Fêtes de l'Hôtel de ville. Là, un concours de mangeurs de tarte au fromage, la prestation d'un groupe de danses fokloriques wallonnes, ainsi que des "Romans Scrijeux" leur seront présentés.

A l'issue du spectacle, une réception sera offerte dans le cloître de l'Hôtel de ville, par l'Administration communale, la Confrérie du Stofé et l'Association "Les commerçants de Wavre".

Nos amis wallons pourront encore rester avec nous pour la soirée en prenant part à un petit souper qui sera servi dans un restaurant de la ville.

Vers l'Avenir, 01.09.1974.

B. LE SÉJOUR

Pour passer dix jours au "vieux pays" Les Wallons d'Amérique sont arrivés à Namur

Mardi soir, cent cinquante Américains, descendants des familles wallonnes émigrées dans le Wisconsin, il y a une centaine d'années, sont arrivés à Namur pour passer dix jours au pays de leurs pères.

Débarqués d'avion à Luxembourg, ils sont allés se recueillir au cimetière militaire américain de Hamm et au "Mardasson" de Bastogne, sous la conduite du colonel Léonard, président des "Rèlis namurwès"; de Mlle Lempereur, qui a déjà fait deux séjours parmi les Wallons d' Amérique et de M. Grasser, de "Généralcar".

Sur la place Saint-Aubain, l'arrivée de ces voyageurs a donné lieu à des scènes sympathiques et émouvantes. On pouvait voir, en effet, plusieurs familles de chez nous qui étaient venues pour accueillir un parent. M. Férir, gouverneur intérimaire de la province, était également présent, et un secrétariat du comité d'accueil fonctionnait au Palais provincial, pour répartir les Américains vers leurs logements dans les familles belges ou dans les hôtels.

Embrassades et tapes dans le dos étaient monnaie courante. Les Deprez, les Tasseroul, les Derenne, les Granius, les Janquart, les Baudhuin, les Delfosse, les Wautlet, les Lardinois, les Destrée, les Chaudoir, les Deguelle, les Lempereur et les Wéry des deux côtés de l'Atlantique se cherchaient et se retrouvaient avec joie.

Les caméras de la télévision et les appareils des photographes enregistrèrent ainsi bien des scènes touchantes pour la postérité. On en verra d'autres pendant les jours qui viennent, car il y aura des retrouvailles un peu partout.

Pendant une dizaine de jours, les visiteurs venus du Wisconsin vont parcourir notre pays. Nous avons, récemment, publié le programme des manifestations qui ont été mises sur pied. On sait qu'ils doivent être reçus en différentes localités et participer aux grandes manifestations des fêtes de Wallonie.

Ce mercredi 11 septembre, sur le Marché aux Légumes, ils assisteront à un spectacle wallon comprenant : à 18 h, des chants par la chorale de Dorinne; à 19 h, des danses par les "Masuis et Cotelis" de Jambes; à 2O h, une pièce de théâtre par la Compagnie Aimé Courtois.

La population namuroise est cordialement conviée à cette soirée pour y faire la connaissance des "cousins" d'Amérique.

En cas de mauvais temps, ce spectacle aurait lieu en la salle Saint-Jean, place de l'Ange.

Marcel COPAY. Vers l'Avenir, 11.09.1974.

Avec les "cousins" d'Amérique
Les fêtes de Wallonie 1974 ont pris un bon départ

Après le prologue de "Namur-li-glotte" et la Frairie des Masqueliers, après le salut au drapeau dans toutes les communes de la périphérie, on va entrer dans le vif du sujet, en ce qui concerne les fêtes de Wallonie 1974 à Namur.

Vendredi, les "Pelleteux", le sympathique groupe musical dirigé par René Haussman, peintre animalier et rénovateur du "rommelpot", entre autres instruments, se sont promenés en ville. Avec Julos Beaucarne, barde wallon, ils ont donné un spectacle, apprécié par les Wallons d'Amérique et les Namurois, dans la cour de l'Athénée. Bien entendu, tout s'est terminé sur le Marché-aux-Légumes dans le fumet des boudins grillés.

Quant à nos "cousins", les Wallons d'Amérique, ils vont d'enchantement en émerveillement. Jeudi, ils ont découvert la basilique de Walcourt, dont le doyen leur a fait les honneurs. Ils ont dîné au Centre européen, avec le bourgmestre du lieu et M. le curé Delobbe. La veille, ils avaient visité la ville et la citadelle, avant d'être accueillis, en wallon, par M. le chanoine Dubois, supérieur, au Séminaire de Floreffe.

La journée du 12 septembre comportait aussi une excursion à Givet. Les Américains sont passés par Beauraing, où ils ont prié avec ferveur, car tous sont restés de pieux catholiques. Ils sont revenus par Hastière et Dinant, admirant la vallée de la Meuse. Le soir, Tine Briac et sa troupe de cabaret leur ont offert un agréable spectacle avec la superbe chorale royale des "Bardes de la Meuse", que dirige M. Grapotte, dont on connaît le talent.

Vendredi, avant d'aller applaudir les "Pelleteux" et Julos Beaucarne, nos Wallons d'Amérique ont fait le tour des fermes de Hesbaye namuroise et brabançonne. Ils ont été ravis de voir la terre de leurs pères et certains ont retrouvé la maison des ancêtres. En cette circonstance, M. Férir, greffier provincial et gouverneur intérimaire, était leur guide. Il leur a parlé wallon à longueur de journée.

Les Wallons du Wisconsin seront associés, dans les jours qui viennent, à toutes les grandes manifestations des fêtes de Wallonie 1974. Samedi : à 11 h, remise de la "gaillarde d'argent" à Mgr Charue; à 14 h, célébration des noces d'or; à 15 h, sortie du cortège folklorique et historique; à 18 h, messe wallonne en leur honneur, à l'église Saint-Joseph; à 20 h, soirée de gala au théâtre avec Pierre Petter et Jacques Hustin. Dimanche : 10 h, pèlerinage au cimetière et réceptions officielles; à 15 h, pages d'histoire et de folklore sur la place Saint-Aubain. Lundi : à 10 h, messe en l'église Saint-Jean.

Mardi, toujours sous la conduite de M. Férir, ils visiteront le Condroz et les grottes de Han. Le soir, à Meux, il y aura un concours de couyon entre le Wisconsin et la Wallonie.

Mercredi, on a prévu une réception officielle à Daussoulx, la ville de Louvain-la-Neuve et une fête à Wavre. Jeudi, ce sera le tour de Jodoigne et de Mélin. Le vendredi se passera à Liège, le samedi dans les Ardennes et en Gaume.

Plusieurs familles américaines et belges fraternisent depuis mardi soir. On peut dire que l'amitié ne cesse de grandir entre la Wallonie et la péninsule belge du Wisconsin. Ces journées de septembre 1974 y contribueront pour une large part.

Marcel COPAY. Vers l'Avenir, 15.09.1974.

Le séjour des Wallons d'Amérique
Une belle soirée à Meux

A plusieurs reprises, ces jours derniers, nous avons parlé du séjour parmi nous de cent cinquante Américains, descendants de familles wallonnes émigrées au 19e siècle et qui se sont fixées dans une partie du Wisconsin appelée la "Péninsule belge". Ces sympathiques voyageurs parlent encore fort bien le wallon qu'ils ont appris en famille et ils découvrent avec joie le pays de leurs pères. On sait qu'ils ont participé aux fêtes de Wallonie à Namur et qu'ils ont fait diverses excursions mises sur pied par le comité d'accueil.

Mardi, ils ont visité les grottes de Han, sous la conduite de M. Férir, greffier provincial, qui s'est fait leur guide à plusieurs reprises. En fin de journée, ils sont arrivés à Meux, où on avait annoncé, en leur honneur, un concours de couyon intercontinental.

Ce fut une soirée mémorable, à laquelle participèrent de nombreux habitants de Meux et d'ailleurs. Pour saluer les Américains, dans la salle située derrière l'église, M. le curé Collin et M. le bourgmestre Nahon étaient présents, avec plusieurs membres du Conseil communal, et M. Streel, conseiller provincial.

Nos "cousins" d'Amérique étaient conduits par M. Férir, par le colonel Léonard, président du comité d'accueil; par Harry Chaudoir et Austin Allard, président et vice-président du "Peninsula Belgian American Club". Notons aussi, dans l'assistance, Mlle Françoise Lempereur, qui a déjà fait deux séjours chez les Wallons d'Amérique et M. Smal, représentant du ministre de la Culture française, venu apporter, de la part de ce dernier, une coupe pour le concours de couyon. D'autres prix avaient été prévus, notamment des reproductions de cartes postales anciennes de Meux, qui font l'objet d'une exposition dans un coin de cette salle accueillante.

L'ambiance fut vite excellente, M. Pol Gilles, de R.T.B, qui a des parents au Wisconsin et qui avait préparé cette soirée, souhaita à tous la bienvenue en wallon. M. Richard Parmentier, fort courtoisement, ajouta une allocution en anglais destinée aux visiteurs. Et les opérations se poursuivirent fort joyeusement, pendant que se vidaient les chopes de l'amitié.

Mercredi, après avoir visité Louvain-la-Neuve où les autorités académiques leur ont réservé un fort aimable accueil, nos amis d'Amérique se sont rendus à Wavre, où une fête folklorique a eu lieu en leur honneur.

Ce jeudi, ils vont à Waterloo, puis à Mélin, près de Jodoigne, où ils pourront voir divers documents rassemblés par le curé de la paroisse. Au cours d'une réception, André Dewelle présentera le disque "Nos vis cousins", chant de Lucien Léonard et Ernest Montellier, avant un spectacle théâtral wallon qui sera enregistré par la T.V.

Pour vendredi, on a prévu une visite du Musée de la vie wallonne, à Liège, avec une soirée au théâtre.

Samedi, ce sera déjà le jour du départ. Le rassemblement aura lieu à 9 h., place Saint-Aubain. On y attend de nombreux Namurois qui voudront saluer les Américains et chanter avec eux le "Chant de l'au revoir".

Vers l'Avenir, 19.09.1974

Mès djins,

Dji so fin binauje, dji so deùs côps binauje di vos r'çure véci au nom d'l'Univèrsité d'Lovain. On prumî côp pasqui c'èst vos-autes. On deûsième côp, pasqui c'èst véci.

Vos r'çûre, vos-autes, c'èst come riçûre dès fréres ou dèscousins qu'arivenut d'au lon po l'dicauce ou po l'novèl-an; dès cias, s'apinse à ç'qu'on dit dins m'viladje, qui vègn'nut r'prinde one tète, qui r'vègn'nut amon leû mame, au vî payis dès tayons; dès cias qu'on n'veut qui d'tènawète on côp ou qu'on n'a min.me jamés véyu pasqu'i d'mèrenut lauvau fin lon, mès qui sont portant dèl famile, dès djins d'nos djins, dès fréres wallons. Et c'èst po çoula, d'on prumî, qui dji m'rafîye di vos veûy.

Mès dji so binauje ossi, mès djins, pasqui c'èst véci qui dj'vos r'çû, véci dins l'novia Lovain qui nos-èstans an trin d'bâti. On novia Lovain ! Poqwè ? Dji vos l'dîre platèsak : pasqui nos-avans stî tchèssis èvôye do vî Lovain, èwouç'qui nos-èstins dispûspassé cinq cints-ans. Tchèssis èvôye, foutus à l'uch, come dès man.nèts, pasqui nos-èstans dès Wallons !

I n'faut nin l'rovyi. Mis àpima; c'èst d'dja do tins passé èt l'tins passé, dist-o, il-èst woute.

Qwè ç'qu'i nos faleut fé ? Nos pèter à brère come on gamin qu'a atrapé one dispoûsseléye ? Non. na hé! Gn-a pont d'avance à brère èt co mwins' à s'disbautchi. Vos l'savoz bin lès Walons émenut mia rîre qui brère : li girmace èst pus bèle ! Et pwîs, à nos-autes nos plinde èt tchoûler, ça aureur co bin fét pléji aus-autes !

Qwè aurîz-v' fét à nosse place ? Vos r'vindji, bin seûr, don ! Mostrer di qwè ç' qui lès Walons sont capabes èt todi s'dîre : faut nin s'disbautchi por one mwéje anéye, il-îrè mia pus taurd. C'èst çoula qui n's-avans fét :ritrossi nos mantches, ratchei dins nos mwins èt, ardant m'fi ! à l'ovradje ! on ratake ! Hô, nos n'l'avans nin aujîye tos lès djoûs; i faut bouter à plin goria més come on dit : one bone èclume n'a nin peû do martia. Todi è-st-i qui noèstans bin lancis po fé on novia Lovain.

C'è-st-on pô come çou qu'vos grands-parints ont fét. Zèls, il-ont bâti lauvau on novia Nameur, on Novia Brussèle, on novia Grez èt co bin d's-autes ! Al difèrince portant qui l'novia Lovain, nos l'fians amon nos-autes, dilé lès djins d'nos djins capâbes èt dès coradjeûs... quand i vol'nut bin.

Astêure, nos nn'îrans veûy' l'ovradje qu' èest fét, on vos spliquerè ç' qui nos v'lans co fé, pwîs nos f'rans sautler lès bouchons èt nos bwèrans saquants vèrquins èchone, à vosse binveneuwe èt à nosse santé à tortos.

Vîve lès fréres Walons dès-Amériques !

Nouvelles Brèves vol.9 n° 2, 01.10.74

Reçus le 18 septembre 1974 à Louvain-la-Neuve, les descendants des pionniers wallons du Wisconsin furent accueillis, en Wallon, par le Professeur W. Bal.

Wavre a accueilli les Wallons du Wisconsin

Un cousin d'Amérique a mangé 17 morceaux de tarte au "blanc stofé"

Dès mercredi matin, deux grands drapeaux américains, l'un au perron de l'Hôtel de ville, l'autre place A. Bosch, flottaient au vent et signifiaient que la ville de Wavre était en fête.

Vers 17 h., la fanfare royale de Grez-Doiceau s'installa au pied du drapeau américain, situé place Bosch, pour y donner un concert en attendant nos amis wallons du Wisconsin. Petit à petit, le public s'assembla autour de la fanfare et lorsque nos visiteurs arrivèrent, il y avait plusieurs centaines de personnes pour les accueillir, sans oublier les cavaliers du manège de l'Europe, qui donnèrent fière allure à cette réception.

Par la rue Pont du Christ, la rue du Commerce, la place Cardinal Mercier et la rue Haute, le cortège arriva sur la place de l'Hôtel de ville. Sur le perron, M. J. Peeters, bourgmestre, entouré des échevins et des membres du Conseil communal, avaient pris place, ainsi que des membres de la "Confrérie du Stofé". Le bourgmestre souhaita la bienvenue en wallon à nos visiteurs américains, puis les convia à se rendre en la salle des fêtes de l'Hôtel de ville.

Là, des tables et des chaises avaient été installées, mais devant l'affluence, il fallut rapidement augmenter leur nombre, tant le succès remporté par cette manifestation était grand. Finalement, c'est devant une salle archi-comble que M. Norbert Patiny, le toujours dynamique et dévoué animateur wavrien, put commencer la séance wallonne, tandis que de nombreux serveurs et serveuses bénévoles offraient du vin à tous.

M. Patiny céda assez rapidement la parole à M. Henry Ceulemans qui lui s'exprime beaucoup plus couramment en wallon, langage compris par nos amis du Wisconsin et par nous.

La séance débuta par un concours de mangeurs de tarte au blanc stofé, la célèbre spécialité culinaire wavrienne. Une dizaine de concurrents prirent place sur l'estrade et le concours put démarrer. Le vainqueur parvint à déguster 21 morceaux en une demi-heure. Il gagna une superbe valise, offerte par Mme Anne Gillain. Le 2e fut un Wallon du Wisconsin, qui parvint à manger 17 morceaux.

Pendant ce concours, contrôlé par des membres de la Confrérie du Stoffé, M. Ceulemans raconta plusieurs histoires wallonnes, qui mirent en joie tout l'assistance.

Au cours de la soirée, un groupe de danseurs folkloriques wallons exécuta plusieurs danses dont le fameux quadrille des lanciers.

La soirée se poursuivit toujours présentée par MM. M. Patiny et H. Ceulemans.

Il fut ainsi donné au public d'entendre de nombreuses chansons wallonnes interprétées par MM. Victor Notte, puis Lambert Mayez, tous deux accompagnés à l'accordéon par M. Robert Martin.

Notons aussi que des Wallons du Wisconsin ne voulurent pas rester en reste et racontèrent également quelques histoires en wallon.

Tout au cours de la soirée, du vin et de la bière furent servis à tous, tandis que des membres de la Confrérie du Stofé distribuèrent de nombreuses tartes au blanc stoffé.

Vers 21 H. 30, la soirée se termina dans la joie et la fraternité. Nombreux furent les contacts pris avec ces amis lointains, nombreuses furent les retrouvailles entre les gens de chez nous et des Wallons d'Amérique, qui portent des noms homonymes.

Parmi le très nombreux public présent à cette fête, qui fut réussie en tous points, nous avons reconnu : M. J .Peeters, bourgmestre de Wavre; MM. J. Noël, M. Lebon, L. Vanderhuist et O. Debeck, échevins; MM. P.Willems, P. Hourdeau, A.Riga, D.Depoorter, Mme M. Boniface, M. J.-M. Deskeuvre, conseillers communaux; MM. Grégoire, secrétraire communal; M. W. Genard, président de la C.AP.; M. Van Bever, bourgmestre de Grez-Doiceau; M. l'abbé Ad Gits, doyen honoraire de Wavre; M.J. Martin, président du cercle historique et archéologique de Wavre et de la région; M. G. Paul, président de la F.N.C. locale; M. J. Patiny, président de la C.N.P.A. locale; M. Ch. Germain, président de la F.N.A.P.G. locale; M. R. Lambert, président de la fanfare "L'Union des fanfares"; M. R. Levis, président de la société Sainte-Anne; M. Ch. Tricot, président du Comité officiel des fêtes; M. G. Meyer, receveur communal...

Signalons enfin que cette réception, qui fera date dans les annales de notre cité, était patronnée par la Ville de Wavre et organisée par l'Association des Commerçants de Wavre; la Confrérie du Stofé; le Comité officiel des Fêtes de la ville de Wavre; la Corporation des Romans Scrîjeux et Wallonie Libre, avec la collaboration de la Maison de la Culture de Wavre.

Vers l'Avenir, samedi 21 et dimanche 22.09.1974

PENINSULA BELGIAN AMERICAN CLUB

NAMUR, WISCONSIN
P. O. BRUSSELS, WISCONSIN 54204

C. LE RETOUR

Ils sont partis, nos "cousins d'Amérique !

Après dix jours passés à parcourir le vieux pays de leurs ancêtres, ils ont repris l'avion pour rentrer chez eux.

Samedi matin, il y avait foule sur la place Saint-Aubain, pour leur souhaiter bon voyage et pour leur dire de revenir encore nous voir. Dans cette foule, on reconnaissait M. Férir, greffier provincial; M. Montellier, président de la Royale Moncrabeau et les membres du Comité d'accueil.

L'heure des adieux fut fertile en embrassades, en sourires et, parfois, en larmes. Ce n'est pas sans émotion, en effet, que l'on se séparait. Ces journées passées ensemble ont rapproché les familles de chez nous et celles de la Péninsule belge du Wisconsin. Notre journal, depuis une vingtaine d'années, a fortement contribué à nouer ces liens, dont le récent séjour du groupe américain peut être considéré comme un couronnement.

Il y aurait bien des choses à dire, bien des anecdotes à conter, à propos de ces derniers jours. On a vu des Wallons d'Amérique un peu partout. A Rochefort, le bourgmestre, M. Dalem, leur a fait goûter la bière des Trappistes. A Mélin, ils ont vu une intéressante exposition de documents sur l'émigration, mise sur pied par M. le curé de la Serna. A Ciney, ils ont été reçus à l'Ecole d'agriculture et aux centres de Zootechnie. A Daussoulx, ils ont été fêtés par les édiles. A Liège, ils ont dansé le quadrille dans le parc de la Boverie. A Belgrade, ils ont dégusté, chez M. Verinoere, la tarte qui fit la célébrité du lieu, en compagnie du curé Pestiaux et du bourgmestre Guisset. A Olloy, ils ont bavardé avec un auteur wallon nommé "Simone del Goulette". A Meux, ils ont joué aux cartes avec les gens du pays. A Wavre, ils ont mangé de la "Tarte au blanc stoffé".

On en a vu aussi à Walcourt, à Fosses-la-Ville, à Emines, à Tourines-la-Grosse, à Beauvechain, à Warisoulx, à Havelange et bien d'autres lieux, cherchant à retrouver la maison de leurs grands-parents.

D'autres ont adopté Namur et s'en sont bien trouvés. On parlera encore longtemps, au café de la Fontaine, place Saint-Aubain, des soirées passées à jouer au couyon avec le shérif adjoint et le mayeur de Grandlez (Wisconsin). Les habitués du "Coq d'or" n'oublieront pas qu'ils ont chanté "Li p'tit sauverdja" avec Cletus Bellin, géant débonnaire, et Alfred Vandertie, au sourire malicieux.

Maintenant, on parle du prochain voyage de nos "cousins". D'ici là, une expédition des Wallons vers le Wisconsin pourrait être montée. Certains y pensent et lancent l'idée de constituer un Comité à cet effet. Sans doute aurons-nous l'occasion d'en reparler.

Gentillesse, amitié, joie de vivre ont marqué ces journées wallonnes. C'est le résultat de patients efforts de préparation dont le grand artisan fut le colonel Léonard, président du

Cercle littéraire “Les Rèlis namurwès”, qui a mis sur pied, avec le concours de Mlle Françoise Lempereur, le programme de la visite des Wallons d’Amérique. Il faut souligner aussi le travail accompli par M. Grasser pour arranger le voyage par avion, la collaboration du Comité central de Wallonie, des artistes wallons, des édiles de plusieurs communes, de tous ceux qui ont été, pour les visiteurs américains, des guides et des amis.

Marcel COPAY. Vers l’Avenir, 23.09.1974.

D. LES REMERCIEMENTS

Mèrci à nos vîs cousins

Ainsi, vos-avoz riv’nu o “ Vî Payis”, èwouqu’on causeûve co “l’bèlge”.

Merci d’awè faît l’vôye, come on d’djeûve dins l’timps por on pèlèrenadje.

Merci do nos-awè, on côp d’pid à tére, rimètu dins l’gout dinose vî lingadje.

Do-z-awè dinè lès preûves, qu’i gn-a co dès djins qui l’causenut, sins fiesse grossièr po ça- come on nos l’a dit trop sovint.

“Do-z-awè ètrinnè avou nos mwints djins qui pinsin n’ l’awè rovyi-djà sondji aus comères qui r’purdint avou nos lès bus’ à Salzène po d’tchinde aviès Nameur. -”Ainsi vos causez l’walon, véla, dins vosse payis ?...Et comint va-t-i avauri ?...”

Et ça pèteûve, ... qui l’tchaufeû do bus’ n’è ruv’neûve nin, tant qu’à m’ dire : “ Audjoûrdu, gn-a nin qu’nos deûs po causè l’patwès ! Chôute ça come ça tchipèle !”

Merci do nos-awè fait rawè dès fiesses “di Waloniye”, nin seûlemint avou dès vraiyes avisances - vraimint poqwè asteûre èst-ç’ qui ça rid’vint “pains d’saucisses” ?- èt dès tchansons èt dès danses èt dès “concer” d’a nos-ôtes.

Merci do-z-awèr’mètu l’walon à ? dins vos familes d’avaurci, mins ossi dins tot l’payis d’avaurci min.me jusqu’à Lidje.

Merci po les leçons qui v’s-avoz sti d’ner aus-èfants dès scoles di Biou èt d’Corti èt d’ôte paut éco. C’èst-on grand pas, èt is nè l’roviyeront nin di-d-longtimps.

Merci po lès leçons d’bon èt pur walon qui n’s-avans r’cit d’a vos-ôtes sins l’v’lu; mins qui n’s avans d’vu r’conaîche (surtout lès djins d’à l’vile), qui l’français s’i r’ macheûve, èt nin wêre, là à nosse lingadje. One bone lèçon !

Merci pol’mèsse di Saint-Djosèf do sèmedi a l’nêt, èt l’cène di Saint-Djan do londi au matin. Vraimint nos-èstins à l’fièsse èchone dins l’maujone do bon Diè !

Merci enfin po tot: nos maîssès djins di-t-tos lès costès qui v’s-atouchint è walon; lès

Supérieurs èt l's-élèves di Florèfe, li dwèyin èt sès djins èt co Notre-Dame di Walcoû, nosse Notrès-Dame di Walonîye, di-st-i nosse vayant Félix Rousseau.

Et totes lès brâvès djins qui s'ont rachoné po vos r'cire à Olwè, à Meux èt à Mélin et à Auve (Wavre), èt tos costès d'alieûrs.

Merci po l'courant qui v's-avez tourné l'intèruptû po r'mète l'lumière.

Dispeûy qui v's-èstoz revôye, i fait pèneûs, come si l'solia, v'l'aviz rèssèrè en r'clapant vos valises.

Mins v's-avoz soflè su lès brûjes qui n' dimandint qu'à r' blametè.Et ça, pèrsonne ni nos l'saureûve apé.

Lucien LEONARD.

Remerciements américains

Rentrés dans leur pays, les "Wallons du Wisconsin", qui furent accueillis chez nous en septembre, adressent à leurs amis et cousins belges des remerciements enthousiastes pour l'accueil reçu.

M. et Mme Roy Tabordon, de Casco, expriment une particulière reconnaissance pour l'aide reçue au moment de leur départ. En effet, ils ne retrouvaient plus leurs billets d'avion au moment de s'embarquer. Ils croyaient les avoir rangés dans leurs valises, qui étaient déjà dans la soute à bagages. M. Grasser dut faire appel à toutes ses ressources linguistiques et à des trésors de diplomatie pour obtenir des duplicatas et retarder le départ de l'appareil.

A peine installés, bien entendu, M. et Mme Tabordon ont retrouvé les fameux billets qui avaient bien failli leur valoir de rester un jour de plus à Luxembourg.

M. Grasser signale que M. Grafé, ministre de la Culture, il y a quelques jours encore, a été sensible aux efforts accomplis pour le rapprochement entre la Wallonie et les descendants des émigrés.

Marcel COPAY. Vers l'Avenir, 14.10.1974.

Merci di "nos vîs cousins"

Vo-lès-la rèvôye bin lon d'nos, trp lon. Il avint rapwrrtè l' solia dins leûs bagadjes. Li solia, nos 'nn'avans ieû l' plaîji tot l' timps d'leû passadje.

"Li batche aveut r'toûrnè su l' poûrcha, come il dîjenut co."

Ca vout dîre qui d'on pèneûs voyadje à leû VI PAYIS qui lèzi v'leûve fé " l'American FLEMISH Friendship" vola deûs ans, ètqu'aveûve pris dès-alûres di grande dicauce; vola deûs-ans après qu'il ont ruv'ni à grand daladje.

Mèrci à tos lès cias qui nos-ont aîdi.

Et d'abôrd aus-"autoritès" qui nos-ont rèspondu; Monsieû l'Minisse Grafé et Monsieû

l'Commissaire Haulot; nosse Gouverneûr R. Close, Monsègneûr Mathen et Charue; Monsieû Lebrun, mayeur di Nameur, et Peeters, mayeur di Auve, nosse dèputè permanent Jules Hendrick et combin d's-ôtes, ossi djintis onk qui l'ôte: mèrci à tos zèls!

Merci à nos aidants lès pus vayants, Marcel Copay qu'a c'minci à s'mète à l' tchèrète vola vingt-ion-ans, ça fait d'dja on bay; Françoise Lempereur qui s'a èboutè brâmint po sès cousins èt po nos cousins d'à tortos; mèrci ossi à sès parints què l'ont bin aîdi. I gn-a tant, va, qu'nos-ont v'nu comlè, nosse Charly Henriette, si binamé èt si bin vèyu dès cias qui n'compurdint nin l'Walon- i gn-aveut saquants dins l'binde !

One grande tchapurnéye à Monsieû Jacques Ferir, li gouvèrneûr intérimaire qui n'a nin waîti à sès pwin.nes. Por li, ci qui passe tot, c'est l'djôye do fè plaîji à dès brâvès djins. N'èst-ç' nin ça qui compte, à l'fin dès fins ? Surtout qu'is s'foutnut bin, sèls, d'nos fayé dîsdûts. Mèrci à l'Commune èt l' Gouvèrnèmint Provincial qu'ont t'nu à lès r'cîre, mins il ont ieû l'timps do-z-awè swè. "Gn-a-t-i dandji do tant causer sins bwêre ? ", ont-is dit. Mèrci au Comité d'Walonîye qui sét asteûre ci qu'c'èst dès "Vîs Cousins" èt c'qui c'èst d'one Fièsse di "Walons". Mèrci à tos lès Walons, qu'ont stî rapèchi nosse vî lingadje po lès r'cîre : Monsègneûr Charue à l'Culture, li mayeûr Lebrun à l'Vile, li tchènon.ne Dubois à Florèfe èt l'dwèyin d'Walcû, li mayeûr di Fosses, lès curès d'Saint-Djôsèf èt d'Saint-Djan dins lès deûs mèsses è walon do sèmedi à l'nèt èt do londi au matin. Ni rovians nins l'curè d'Olwè qui s'aveûve chètè à bokèts avou sès coméres po lès r'cîre.

Comint rovyi l'binde di brâvès djins qui lès-ont faît v'nu è leû maujone èt lès ramwinrnè à Nameur chaque côp qu'il î faleûve vinu; èt lès Dominicaines di Nameur èwou qu'nos comères si plaîjèn-n' si bin.

Dins tos lès cwins on-z-èsteûve recît à l'môde d'avaur-là : èt ç' n'èst qu' ça si on n' mèteûve lès jates - ou lès pintes - su l'tauve. Et dès-automobilisses, les Ciparisse, Radart, J. Hubert, J. Galer, Henri Guilitte, etc., èt l's-ôtes qui v'nin.n' avou leûs-autos po r'mète lès djins à place. Seûye-t-i à Salzène avou lès Bersaglieri, èt l'Comité dès Comèrçants qui n'savint qwè fè po bin fè.

Merci à Paul Gille èt à Monsieû l'curè d'Meux èt tos leûs-omes èt feumes qu'ont boutè po l'faeûs concoûrs internationâl di couyon. Quéne chîje.

Mèrci aus "autorités" académiques di Lovain - nos Lovain-l'-Noûve, qu'èstint au posse èt aus djins d'Auve, aus vayants d'Mèlin, Monsieû l'curè èt l'Djâque Dèsmèt èt lès djins d'Pîtrin, èt à totes lès djins qui lès ont si bin r'cît.

Mèrci à l'Ujène èt à l'Louisa qu'ont stî qwè l'bone botèye; aus djins d'Namètche, à l'Jules Fonrge qui nos-a mostrè l' "900", po sawè ci qu'c'ènn'èst sins moussi d'dins lès djindjoles.

Et enfin, come lès mouches dissus l'tortia d'laume, i gn-a co tos lès cias qui ratindenut do prinde li vint èt v'nu à vosse sècoûrs quand il ont bin vèyu qui l'afaîre èsteûve bin èmantchîye, èt vos v'nu coplè QUAN TOT VA BIN.

A costè d'ça, i gn-a ossi lès cias qui profitenut d'l'ocâsion, come on dit, èt ça n'manque nin, mins, c'èst come dins l'évanjîle, zèls, il ont d'dja r'cit leû rècompinse.

Lî côp qui vint, nos dîrans, avou vos-ôtes, on grand mèrci à "Nos Vîs Cousins", èt vos vièroz qui nos l'zi d'vans brâmint d'pus à zèls qui à nos-ôtes.

L. LEONARD.

Après leur séjour au "vix pays"
Les Wallons d'Amérique remercient

Le séjour que firent en Belgique, dans le courant de septembre, des Américains descendants de familles wallonnes émigrées laisse un excellent souvenir des deux côtés de l'Atlantique.

De Namur en Wisconsin, Harry Chaudoir, président du "Peninsula Belgian American Club", nous envoie ce message :

"A nos parents, à nos amis, à tous les gens que nous avons rencontrés, nous voulons dire merci de tout ce qu'ils ont fait pour nous. Au plus profond de notre cœur, nous garderons et nous chérirons ce souvenir pour le reste de notre vie.

"J'espère que, quand vous viendrez aux U.S.A., nous pourrons vous montrer notre gratitude. Avec l'affection de tous les membres".

Mme Grace Legreve-Le-Mense, qui est secrétaire du club et habite Rosière, près de Casco nous écrit aussi pour évoquer ce voyage de plus de cent cinquante "cousins" d'Amérique : "Nous avons passé des jours merveilleux et nous voulons remercier tous ceux qui ont contribué à rendre notre séjour si agréable. La Belgique est un beau pays. Ses habitants sont aimables et hospitaliers. Nous avons eu du bon temps et nous espérons vous rendre la pareille l'été prochain. Les mots ne peuvent exprimer notre gratitude envers les familles qui nous ont aidés pour les promenades, les distractions, etc. Mille fois merci de notre part à tous".

Vers l'Avenir, 05.11.1974.

E. L'APRES-VISITE DES WALLONS D'AMÉRIQUE

Une émission à la télé est annoncée

Le récent séjour en Belgique de cent-cinquante Américains, la plupart descendant de familles wallonnes émigrées au Wisconsin il y a une centaine d'années, continue à soulever un vif intérêt. Nous y avons consacré de nombreux échos et d'autres nous parviennent encore.

Le mercredi 2 octobre, à la soirée, la télévision belge consacrera une émission à ce retour des Wallons d'Amérique au pays de leurs pères. La R.T.B., en effet, a suivi plusieurs manifestations qui ont eu lieu en septembre. Elle avait déjà, cet été, envoyé aux U.S.A. une équipe pour accompagner Mlle Françoise Lempereur, une musicologue namuroise qui allait saluer ses cousins des U.S.A. et qui a déjà conté ses impressions sur les ondes à plusieurs reprises.

Rencontre familiale

Les caméras étaient présentes, à Daussoulx et à Warisoulx, quand les familles Granius, Derenne et Bosman y furent reçues.

Déjà, en 1960, John et Anna Granius, de Green-Bay, avaient eu le plaisir de voir ces villages. Ils étaient encore présents, cette fois, dans le groupe qui, conduit par M. Louis Granius, de Landen, fut salué par M. Constantin, bourgmestre, et les membres du Conseil communal.

Après un discours en wallon par le mayeur, les visiteurs purent consulter à loisir les anciens registres. Avec l'aide du secrétaire communal. M. Terwagne, ils y trouvèrent la trace de leurs ancêtres.

Lors du vin d'honneur, M. Constantin offrit à ses hôtes, par l'entremise de M. Louis Granius, de grandes photos de l'église de Daussoulx.

On se rendit ensuite à la maison d'où partirent les émigrants de la famille Granius. La doyenne d'âge devait être du nombre. Née en 1790, elle avait 81 ans quand elle s'embarqua pour l'Amérique avec six enfants et treize petits-enfants.

Après une petite excursion à Warisoulx, les adieux se firent devant la maison communale de Daussoulx, où flottaient les drapeaux des U.S.A., de Belgique et de Wallonie.

Remerciements

M. J. Grasser, secrétaire, nous demande de diffuser le communiqué suivant:

"Le Comité d'accueil des Wallons d'Amérique remercie toutes les personnes- sans exception - qui ont pris une part active à l'organisation du séjour à Namur et environs des "Cousins d'Amérique".

Deux voyages pour notre visite au Wisconsin (juillet et septembre 75) étant pratiquement élaborés grâce à la participation de groupes professionnels et folkloriques wallons. Les personnes désireuses de se joindre à nous peuvent écrire au Secrétariat C/O Local Richelieu, 50, rue de Bruxelles, 5000 Namur".

Troisième séjour

De son côté, M. Louis Bosman, de Green-Bay, en était à son troisième séjour en Belgique. Il y vint, comme soldat, en 1919. En 1965, il était l'invité des familles Trussart et Ganhy, de Vedrin, qui l'ont encore accueilli cette année.

Inspecteur retraité de l'enseignement, M. Bosman a fait une carrière de 44 ans. Il est apparenté aux Derenne, Granius, Tassoul, Macceaux, Engebose, Wautier et Renard, qui sont originaires de Daussoulx, Rhisnes, Emines, Saint-Marc, Sart-Risbart, Chaumont-Gistoux, Villers-lez-Heest et Warisoulx.

M. Bosman s'est toujours vivement intéressé aux divers aspects de l'héritage des pionniers wallons au Wisconsin. C'est pourquoi il contribua à la fondation de deux clubs belgo-américains. L'un se trouve à Green-Bay, où il prolonge celui qui fut créé pendant la première guerre mondiale. L'autre a son siège à Namur, hameau du village de Brussels, en Wisconsin. Ses bases furent jetées en 1962. Il a obtenu l'usage d'une ancienne école paroissiale et des terrains attenants. Cette propriété est destinée à servir de musée, où l'on rassemblera les souvenirs des anciens, et de lieu de réunions.

Le club met sur pied des parties de cartes, un pique-nique annuel, des excursions. Il se propose d'édifier un mémorial au Père Pennings, qui fut curé de plusieurs paroisses belges et fonda l'abbaye de West De Pere.

A ce jour, le club belgo-américain de la Péninsule belge compte trois cents membres. Son président est Harry Chaudoir et son secrétaire Austin Allard. Il a amélioré les bâtiments d'école et le terrain, récolté plus de cent pièces anciennes. La cotisation est de deux dollars par an et le club accepte tous les dons qu'on veut bien lui faire pour lui permettre d'intensifier son action.

De l'herbe et de l'eau

L'état de Wisconsin tire son nom d'une expression indienne qui signifie "l'endroit où pousse l'herbe". C'est une région qui était autrefois très boisée et qui compte de très nombreux lacs. La "péninsule belge", proche de la ville de Green-Bay, s'avance dans le lac Michigan.

En ce pays lointain, les familles wallonnes ont travaillé avec courage et ont connu bien des difficultés. Elles ont, finalement, fondé des communautés villageoises qui existent toujours et avec lesquelles, nous l'espérons, la Wallonie entretiendra des relations toujours plus suivies et plus amicales.

Les fêtes de Wallonie se terminent à Wavre par une conférence de Melle Françoise Lempereur, sur le Wisconsin. Son exposé intéressera vivement l'auditoire.

Marcel COPAY. Vers l'Avenir, octobre 1974.

Les “cousins” à la télé

e équipe du Centre R.T.B. de Charleroi, avec caméra et micro, a suivi les Wallons du Wisconsin pendant leur séjour.

On a pu, mercredi soir, sur les petits écrans, voir des images plaisantes, parfois émouvantes, de cette prise de contact des Américains avec le pays de leurs pères.

Cletus Bellin et Alfred Vandertie, deux joyeux compagnons, commentaient les étapes du voyage. On vit nos “cousins” à Bastogne, à Walcourt, à Beauraing, à Havelange. On les retrouva aux fêtes de Wallonie, ce qui donna lieu à quelques séquences très réussies.

A Cortil-Wodon, les époux Lardinois racontèrent aux écoliers comment on vivait dans leur lointain pays. A Namur, Mgr Charue bavarda avec une aimable vieille dame qui cherchait les descendants de Rose Pothier.

A Daussoulx, John et Désiré Granius montrèrent la maison de leurs ancêtres. A Liège, les voyageurs des U.S.A. firent une démonstration de “square dance”, c'est-à-dire de quadrille.

Austin Allard, “maître de poste”, parla des “Prumis Belges” et de leurs difficultés.

On vit des coupures de “Vers l'Avenir” consacrées, il y a quelque vingt ans, à la présentation de cette épopée des pionniers défrichant la forêt, semant le maïs avec les “sauvages” construisant des maisons de bois.

Que de visages entrevus au cours de l'émission : Harry Chaudoir, Lucien Léonard, André Tilquin, Ernest Montellier et tant d'autres.

Il a fallu, notons-le, un interprète à certains Wallons de Belgique pour converser avec leurs cousins d'Amérique. M. Ferir, greffier provincial, a ainsi servi d'intermédiaire entre des fermiers de chez nous et un groupe de visiteurs.

La langue wallonne pourrait peut-être trouver une vitalité nouvelle, d'un côté de l'Atlantique comme de l'autre, à l'occasion de ces rencontres que l'on souhaite voir se renouveler souvent.

La constitution d'une A.S.B.L. est envisagée par quelques Namurois

Tous ceux qui, en septembre, se sont intéressés au séjour en Belgique des Américains du Wisconsin, descendants de familles wallonnes émigrées au 19e siècle, ont reçu ou vont recevoir une lettre signée Jacques Desmet, de Mélin; Jacques Férir, de Cortil-Wodon; Paul Gille, de Meux; Charles Henriette, Françoise Lempereur et Lucien Léonard, de Namur.

En voici le texte :

"En dehors de toute préoccupation politique ou commerciale, nous avons élaboré et proposé aux dirigeants du Peninsula American-Belgian Club du Wisconsin le statut d'une Association sans but lucratif, destinée à resserrer les liens de parenté et d'amitié entre les Wallons du "Vî Payis" et ceux du "Noû payis".

Une assemblée générale sera convoquée pour adopter les statuts avant leur parution au "Moniteur".

Nous vous demandons de nous rejoindre dans cette Association et -qui sait ?- nous accompagner dans un voyage aux U.S.A. l'été prochain : si vous connaissez d'autres "Amis" veuillez les mettre au courant de notre projet.

Veuillez compter sur notre entier dévouement et notre concours désintéressé pour l'oeuvre que nous avons entreprise et réusssie cette année, et qui doit continuer dans la voie de l'amitié wallonne."

Provisoirement, le secrétariat a été confié à M. Charles Henriette, avenue des Mélèzes, 12, à Namur.

Vers l'Avenir, 04.10.1974.

... Et un projet de voyage au Wisconsin en 1975 voit le jour

L'A.S.B.L. fut créée le 10 novembre 1974 et 243 personnes furent du premier voyage; mais c'est une autre histoire.

Willy MONFILS, administrateur-fondateur de Wallonie-Wisconsin.

Tables des matières

Remerciements 7

Préface

par Jacques Férir 9

1ère partie

Un peu d'histoire 11

Chapitre 1

Les Wallons en Amérique 15

Chapitre 2

Témoignages sur les Wallons du Wisconsin 39

Illustrations 77 à 100

2e partie

Trois retours au "vi pays" 101

Chapitre 1

Premier retour : avril 1972 103

Chapitre 2

Deuxième retour : octobre 1972 107

Chapitre 3

Troisième retour,
mais premier en Wallonie du PBAC : septembre 1974 121

D/4369/1992/11

Editeur : Wallonie - Wisconsin a.s.b.l.
M. Monfils, chemin de la Boscaille, 110 - 1457 Walhain-St-Paul

Réalisation : Les Editions du Confluent (Edico) s.c.
rue Mazy, 35 - 5100 Jambes - Tél.: 081/30 28 35

Parus aux Editions du Confluent (Edico) s.c. :

- *L'affaire Calbalasse : un crime à Malonne en 1787*, par Jean Hockay. 1985. 150 pages, 350 F ;
- *Assesse : une paroisse, une église*, par Jean-Louis Javaux et Jacques Lambert. 1986. 96 pages, 350 F;
- *Richesses et misères des houillères namuroises et jamboises de la fin du XVIII*^e^ *siècle à nos jours*, par Adolphe Prouveur et Alphonse Jacques. 1988. 92 pages, 350 F;
- *Petite histoire de la musique à Namur*, par Marc Ronvaux. 1989. 148 pages, 350 F;
- *Riches heures sur l'autoroute de l'Ardenne (guide de l'E411-A4)*, par Jean-Marie Romiée. 1989. 336 pages , 550 F;
- *L'histoire des moulins à Namur aux XIX*^e^ *et XX*^e^ *siècles*, par Alphonse Jacques et Adolphe Prouveur. 1990. 106 pages, 350 F;
- *Petite histoire du cinéma à Namur 1900-1990*, par Michel Arnold. 1990. 190 pages, 650 F;
- *Chronique familiale 1773 - 1990 Mabille -Marlet*, par Jean-Hubert Mabille. 1990. 332 pages, 650 F;
- *Mémoires : Emile Lacroix, gouverneur honoraire de la Province de Namur, méandres de la politique ... à la retraite*. 1990. 176 pages, 490 F;
- *Potales, chapelles et cultes populaires - l'exemple du pays de Brogne*, par Jean-Baptiste Lefèvre. 1991. 160 pages, 850 F;
- *Namur en images 1939-1945*, par Georges Hubert. 1991. 192 pages, 1.250 F.

UW-Green Bay
600004847

SÉDUITS par les perspectives d'une vie moins misérable, exaltés par l'aventure et le dépaysement, ils furent nombreux ceux qui, ayant revendu tous leurs biens, s'embarquèrent, l'espoir au cœur, pour le Nouveau Monde. C'était il y a près de 140 ans, un vaste mouvement d'émigration soulevait les campagnes brabançonnes et namuroises. La plupart des émigrants s'installèrent aux abords du lac Michigan, dans l'Etat de Wisconsin. Ainsi naquit la colonie belge du Wisconsin.

Si des contacts furent maintenus entre certaines familles, la redécouverte réciproque des deux communautés date de 1953, année du centenaire de la fondation du premier village belge du Wisconsin. Le 6 décembre, en effet, Radio-Namur diffusa une émission enregistrée dans une petite ville des Etats-Unis par les descendants de ces émigrés belges. Le journal "Vers l'Avenir" y consacra également une rétrospective. Aussitôt, les témoignages affluèrent et l'on reprit contact par-delà l'océan. Vingt ans plus tard s'organisa le premier grand retour des Américains au pays de leurs ancêtres.

C'est de l'historique de toutes ces relations que la brochure "Wallonie-Wisconsin, les relations avant l'a.s.b.l." fait son propos. Plutôt qu'une analyse exhaustive, elle privilégie les exemples comme autant de jalons d'une histoire par ailleurs déjà relatée. A travers de nombreuses coupures de presse, des témoignages, des échanges épistolaires et des rencontres entre cousins des deux continents pénètrent, par bribes et morceaux, dans la mémoire collective. Parce qu'il faut garder des traces.